NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN

Tome Cinquiéme.

Tome V.

Fleuve d'oubli, Comedie Françoiſe.
Thimon Miſantrope, Comedie Françoiſe.
Surpriſe de l'Amour, Comedie Françoiſe.
Ballet des vingt-quatre heures.
La Double Inconſtance, Comedie Françoiſe.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN OU RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies representées depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME CINQUIE'ME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.
M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE.

PAR M. LE GRAND,
Comedien du Roy.

REPRESENTE'E PAR LES Comediens Italiens de Son Altesse Royale Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Quai des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

ACTEURS.

LE FLEUVE LETHE'.

UNE NYMPHE du Fleuve.

TRIVELIN Diſtributeur des Eaux.

UN MARQUIS du hazard.

SPINETTE, médiſante.

UN INGRAT.

VIOLETTE, femme amoureuſe de ſon mari.

UN APOTICAIRE.

UN GASCON.

TROUPE DE MORTELS qui viennent boire des Eaux du Fleuve Léthé, pour oublier leurs chagrins.

La Scene eſt aux Enfers.



LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE.

Le Théatre représente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu acoudé sur son Urne chante les paroles suivantes.

COmme mes Eaux, le temps coule sans cesse,
Le passé ne peut revenir :
Perdez-en le souvenir,
Sage Vieillesse.
Ne comptez point sur l'avenir,
Folle Jeunesse.
Joüissez du present qui va bien-tôt finir.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN.



Nfin voici le procès des Maris & des Femmes terminé à l'amiable ; & par la faveur de Belphegor qui m'a amené avec lui dans ce Païs, me voila distributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre monde que tous les mortels dans ce jour pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins, je crois que nous aurons bonne Compagnie, car il y a là-haut bien des mécontens.

Ce Fleuve a dit-on la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le ſouvenir des choſes qu'ils ont deſſein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai deſſein d'oublier mon ignorance ; car, l'emploi dont Pluton m'a honoré demande un homme capable de l'éxercer.

Il boit.

Bon, me voila déja à demi Sçavant ; mais

ce n'eſt pas aſſez, car un demi Sçavant eſt ſouvent plus ſot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir ſçavant tout à fait.

Il reboit.

Ah ! ma foi maintenant il me monte trop de ſçavoir à la tête, & je crains que cela ne m'enyvre.

Mais voici déja un mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air ſufiſant.



SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

HOla l'Ami, dis moi un peu, eſt-ce ici que l'on diſtribuë les Eaux du Fleuve Léthé ?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler. Que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande à boire ; qu'on me reinſe un Verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret ?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc ?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le Diſtributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui diable auroit crû cela à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger des gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela eſt plaiſant, je viens ici pour oublier, & cet homme me dit ſans ceſſe d'apprendre.

TRIVELIN.

Par éxemple, ſi l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honête homme.

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je ne le ſuis pas.

TRIVELIN.

Nous l'allons voir : Que demanderez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déja dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choſes.

TRIVELIN.

Cela vous ſera aiſé, puiſque ſans en avoir bû vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des ceremonies ? Je ſuis un Marquis de fraîche datte, qui aïant trouvé le ſecret de gagner un million en moins de ſix mois, voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

Petit Commis ? ah ! je ne m'étonne plus ſi vous m'avez abordé le chapeau ſur la tête ; ceux de la Douanne ne l'ôtent à perſonne.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela, & me dites ſi me voiant aujourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois

pas, par le secours de vos Eaux, oublier ce que j'ai été !

TRIVELIN.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela ; vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des avantures terribles.

Dernierement aïant maltraité mon Cocher il eût l'insolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon pere qui avoit été jadis son Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en soit il n'est pas agréable que les gens vous fasse ressouvenir de ces sortes de choses.

TRIVELIN.

Et mais de cette façon ce n'est pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubly, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoissent.

LE MARQUIS.

Et comment y pouvoir parvenir ?

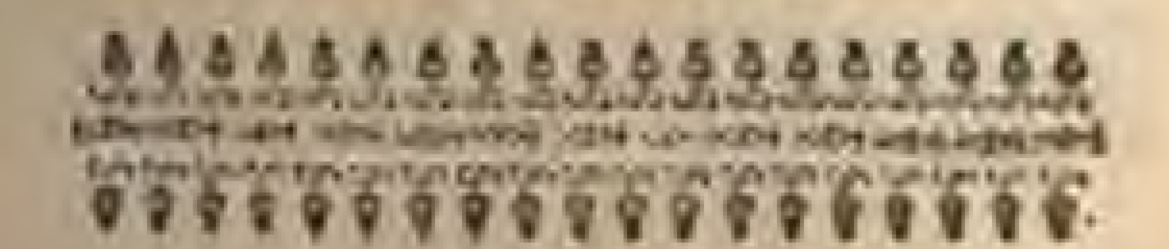
TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoient bû, quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire.

Croiez-moi, n'oubliez point vôtre premier état.

Le souvenir des peines passées est la rocambole des plaisirs presens.

Mais voici une dame qui me paroît bien alerte, sçachons ce qu'elle demande.



SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

Signore sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah! ah! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari pour lui faire oublier sa jalousie?

SPINETTA.

Non Signore, non ho marito.

TRIVELIN.

Ah ! je vois ce que c'est, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier vôtre douleur. Croiez-moi, la vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de nôtre Fleuve.

SPINETTA.

Non sono, nè maritata, ne vedoua sono fanciulla.

TRIVELIN.

Ah ! vous êtes fille. Eh bien, est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là ; vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remedes plus specifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No no, amo troppo la mia liberta.

TRIVELIN.

Et comment vous appellez-vous ?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinette ; ah ! le joli nom. Mais, Mademoiselle Spinetta, ne pourriez-vous point parler François, il me semble que je vous entendrois mieux ?

SPINETTA.

Tout comme il vous plaira, j'ai dix langues en mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raison, & c'est ce qui m'ameine ici ; Je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui me connoissent me fuïent comme la peste, Disant que je suis trop médisante, & je viens sçavoir si vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Est-ce que sans cela vous ne pourriez pas vous taire ?

SPINETTA.

Et le moien de me taire ; je sçai que le

vieux Damis qui n'avoit travaillé toute sa vie que pour s'acquerir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je sçais que la prude honteuse ne fait montre de sa vertu que pour faire achetter plus cher ses faveurs.

Je sçais que le Conseiller Douxsut fait publiquement le jaloux de sa femme, & la conseille en particulier sur le choix de ses Galants.

Je sçais que la veuve la Fardiere, dont le mari est mort il y a vingt ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je sçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par son hipocrisie, m'a fait une déclaration d'amour, & je pourrois me taire! Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi?

TRIVELIN.

C'est que les vices des hommes se renouvellent tous les jours. Mais puisque vous trouvez tant de plaisir à la médisance, je ne

vous conseille pas de vous en priver.

Croiez-moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout à fait mon Sexe & devenir homme ; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir ?

TRIVELIN.

Plût au Ciel ! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foulle chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empressement de devenir femmes, quand ce ne seroit que par curiosité.

TRIVELIN.

Ma foi, moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah ! que si j'étois homme, j'en ferois de belles !

TRIVELIN.

Ah ! que si j'étois femme, j'en ferois de bonnes !

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je rencherirois sur les talens des plus hardies Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je serois le plus discret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je serois la plus grande... parleuse de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préfèrent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de le taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je changerois d'Amans comme de chemises.

SPINETTA.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtresses de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah ! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands Flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus reguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros Essoufflez qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de present aux femmes : tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin si j'étois homme, je ne serois point jaloux; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles : je ne m'embarrasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous les regarderiés comme un mets qu'on sert sur vôtre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple j'aime les perdrix & le poisson, est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aiment ? Mais puisque vos eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le dessein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais, & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie, je prétens jouir de tous leurs privileges.



SCENE

SCENE IV.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

MAdemoiselle Spinette est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubly, que je vais boire de ces Eaux avec plaisir!

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle intention en voulez-vous boire?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre qui étoit autre fois de mes amis.

TRIVELIN.

Eh mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en

boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer ?

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avouënt pas le sont-ils moins que moi ? Je suis ingrat par indolence, ils le sont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence.

L'INGRAT.

Oüi. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en souviens plus. Je néglige les occasions de le servir ; & quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi-même du peu de reconnoissance que j'ai de ses bienfaits ; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Eh pourquoi l'éviter ?

L'INGRAT.

Je n'ai plus besoin de lui ; que diable faire d'un ami inutile ?

TRIVELIN.

Et a-t-il besoin de vous ?

L'INGRAT.

Sans doute ; je pourrois lui rendre service dans le poste où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raisons pour l'accuſer.

TRIVELIN.

Et quelles raisons pouvez-vous trouver ?

L'INGRAT.

Que Philamelte a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage.

Qu'il a peut-être eu ses vûës en m'obligeant.

Que l'amour propre y a eu beaucoup de part.

Enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raisons pour autoriser votre ingratitude.

L'INGRAT.

Il est vrai qu'elles ne valent pas grand chose, & que mes remords les combattent terriblement, c'est pourquoi je viens boire de vos Eaux pour me tranquilliser là-dessus.

TRIVELIN.

Oh ! parbleu, vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Et je vous en conjure ; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en souviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oüi-da, comme des services que vous a rendus votre ami. Croïez-moi, bûvez-en plûtôt pour oublier votre indolence, en ce cas je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi, je suivrai votre conseil ; & je commence à convenir qu'un ingrat est un meuble à fuir en tous lieux.



SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

Si tous les ingrats venoient boire de nos Eaux, notre Fleuve seroit bien-tôt tari. Mais écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Monsieur, je voudrois bien boire de vos Eaux pour oublier mon Mari.

TRIVELIN.

Est-il mort ?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois-je besoin de vos Eaux pour l'oublier, huit jours en auroient déja fait l'affaire.

TRIVELIN.

Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Eh pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari!

VIOLETTE.

Hélas! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel païs êtes-vous, pour aimer trop votre mari! voila un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de

moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne meritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des jolies femmes sont faits. De même que les hirondelles aiant passé ici agréablement le Printemps, ne s'en retournent dans leur païs qu'en Automne. Tout de même quand une jolie femme a pris une fois sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris qui sont encore trop heureux de s'en contenter.

VIOLETTE.

Ah! la jolie comparaison.

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre. Une jeune Coquette est comme une Terre

ſaiſie réellement ; les Amans ſont les Créanciers qui la font valoir, & en tire le revenu juſqu'à la fin du paiement, & au bout du temps le fonds retourne au Mari.

VIOLETTE.

Cette comparaiſon vaut bien l'autre ; ainſi je vais boire au plûtôt de vos Eaux, pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais ſans boire de nos Eaux, vous pouvez de vous même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment ?

TRIVELIN.

En vous reſſouvenant ſans ceſſe que c'eſt votre mari ; il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre ſecret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remede qui me guériſſe tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des Maris, je ne ſçaurois trop-tôt boire de vos Eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Bûvez-en raſade pour mieux cimenter la choſe. Mais voici une plaiſante figure.

SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

Monsieur, je suis vostre petit Serviteur. Je suis un maître Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne se prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas dessein d'en prendre autrement; J'en viens boire pour oublier une fâcheuse idée qui me tourmente depuis quelque temps.

TRIVELIN.

Est-ce une idée particuliere?

L'APOTICAIRE.

Non elle est assez generale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L'APOTICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là est plus particuliere que vous ne pensez, car le plus grand nombre de ceux qui le sont ne croyent pas l'être. Voyons d'abord si votre idée est juste ? Sur quoi est-elle fondée ? Sur vôtre figure, apparemment ?

L'APOTICAIRE.

Comment ! est-ce que j'ai l'air d'un Cocu ?

TRIVELIN.

Ma foi autant que d'un Apoticaire.

L'APOTICAIRE.

Voilà par exemple ce que je n'aurois jamais crû.

TRIVELIN.

Quoi, vous avez encore d'autres raisons pour confirmer votre idée ?

L'APOTICAIRE.

Sans doute. Mais aussi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les uns & les autres : ça, voïons d'abord sur quoi sont fondez vos soupçons.

L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me démange.

TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit dernière que j'étois au milieu d'un troupeau de Beliers, & que je broutois avec eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire ? je craignois que c'étoit signe d'affront.

TRIVELIN.

Il faut toûjours prendre le contre-pied des songes.

L'APOTICAIRE.

Outre plus, mes Enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la derniere main.

L'APOTICAIRE.

Voilà, Monsieur, surquoi est fondée mon idée.

TRIVELIN.

Voions les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maitres aujourd'hui ne sont pas délicats; ils préferent la quantité à la qualité. Avec eux tout passe.

L'APOTICAIRE.

Ma femme ne se soucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve avez-vous de cela?

L'APOTICAIRE.

Elle ne se soucie pas de moi-même qui suis son mari.

TRIVELIN.

Est-ce que les femmes mettent les maris au nombre des animaux raisonnables ?

L'APOTICAIRE.

Comment, est-ce qu'un Mari n'est pas un homme ?

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTICAIRE.

Ah ! voici une raison bien forte celle-ci. Ma femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir sur ceux qu'elle favorise en secret.

L'APOTICAIRE.

Cela est plaisant ; toutes les raisons qui pouvoient renverser mon idée, ne font que l'appuier d'avantage.

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi; j'ai même consulté des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaires?

L'APOTICAIRE.

Non, des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore?

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser; & que vous a-t-il répondu?

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croïoit pas l'être lui même.

TRIVELIN.

Vôtre Procureur n'a donc pas de grands Clercs?

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc pas la Coûtume de Paris; que ne vous adressiez-vous à vôtre Notaire.

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus?

TRIVELIN.

Eh par bleu, c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

L'APOTICAIRE.

Il est vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minutes de ceux qui le sont.

TRIVELIN.

De diable, cela coûteroit trop de papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'aïez parlé juste; & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux, car en ces sortes de matieres l'opinion est toûjours plus chagri-

nante que la chose même. Après tout le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les Manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le Bois ; & sur tout, prénez garde d'accrocher votre tête aux branches.

Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne se pas moucher du pied.



SCENE

SCENE VI.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Que demandez-vous ?

LE GASCON.

Cadédis je suis un Cadet de Pezenas qui se fait besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules ; les Gens de votre païs ne péchent pas par là ?

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Et que voulez-vous oublier encore ?

LE GASCON.

Primo, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier vôtre valeur ? il y a bien des gens qui croient en avoir de reste, & qui ne s'en souviennent pas dans l'occasion.

LE GASCON.

Oh Cadedis, je ne m'en souviens que trop ; & si je me battois toutes les fois que j'en ai envie, je mettrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me represente le chagrin de voir une foule de Veuves, & d'Amantes désolées me venir reprocher la mort de leurs Epoux & de leurs Amans, & l'embarras sur-tout d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas vôtre valeur qu'il faut oublier mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item, Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuses de moi; je n'y sçaurois fournir.

TRIVELIN.

Oh! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & la terreur des hommes, & je souhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous voudriez être aimé des hommes & craint des femmes.

LE GASCON.

Je l'avoue, un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle maîtresse.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos Eaux, serez-vous content?

LE GASCON.

Comment Cadedis content! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! Et pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me surprent.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-temps que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourd'hui qu'il est si rare !

TRIVELIN.

S'ils sont sûrs aujourd'hui, il y a cinq ans qu'ils l'étoient bien davantage.

LE GASCON.

Dès que j'ai emprunté je ne m'en souviens plus, je trouve ces marauds-là bien insolens de vouloir avoir plus de memoire que moi ; ah cadedis vos taux m'en feront raison.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de crédit ?

LE GASCON.

Des amis ? il suffit que je sçache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les créanciers, & sur tout les Marchands ; il semble que ces bélîtres ne fassent crédit que pour avoir le plaisir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir-là !

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon Païs.

TRIVELIN.

Le Courier est souvent volé en chemin.

LE GASCON.

Dirlez-vous que je hais tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être créancier de personne.

TRIVELIN.

C'est fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait ; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monsieur cela m'est impossible, si tous ceux qui ont des Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadedis, vous me refusez à moi ?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE GASCON.

Oh sandis, je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Escoutez l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur ; sandis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Gare l'eau. Oh parbleu, en faveur de la gasconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées, j'aurai soin de votre provision.

LE GASCON.

Songez au moins à faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goutte à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels que nos Eaux ont attirez sur ces bords, qui viennent se réjouir dans l'espoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.



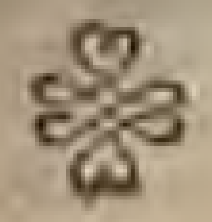
DIVERTISSEMENT.

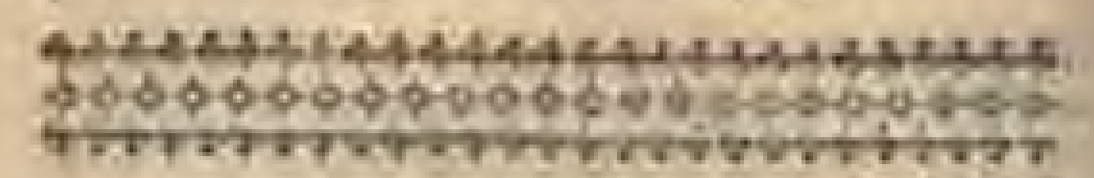
Plusieurs Personnes de divers Caractères entrent en dansant.

Une Nymphe du Fleuve chante.

EN vain une altière beauté,
Fait vanité
De sa fierté,
Amans si vous voulez m'en croire,
Pour vous en venger venez boire,
Au Fleuve Lethé;
Elle perdra toute la gloire,
De sa cruauté,
Si vous en perdez la memoire.

Entrée de Paysans & Paysannes.





VAUDEVILE.

Un Paisan.

MA Maîtresse infidelle
Aime le grand Colas, ha, ha, ha,
Ma foi tant pis pour elle
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha;
Pour en perdre la memoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

Le Gascon.

A toute heure à ma porte
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,
Mais que le diable emporte,
Qui songe à les païer, hé, hé, hé,
Pour en perdre la memoire,
Dans le Fleuve d'Oubly.
Biriby,
Je veux boire.

Une Coquette.

Differente est l'espece,
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,

L'un folâtre sans cesse,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi,
Pour en perdre la memoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

Une Paisanne.

Nostre Mari caresse
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,
J'en mourrois de tristesse,
Sans son Valet Pierrot, ho, ho, ho.
Pour en perdre la memoire,
Dans le Fleuve d'Oubly.
Biriby,
Je veux boire.

L'Apoticaire.

J'avois pris Femme laide
Pour n'estre pas cocu, hu, hu, hu,
Mais c'est un vain remede,
Et j'en suis convaincu, hu, hu, hu,
Pour en perdre la memoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

Entrée generale.

FIN.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Garde des *Sceaux*, une Comedie intitulée LE FLEUVE D'OUBLY, & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec plaisir. A PARIS ce 21. Mars 1725.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur LE GRAND, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, & qui a pour titre: [illegible], &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en tels Volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf Années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de [illegible] livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Ex-

posant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson : le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Mars, l'An de grace mil sept cens dix-neuf, & de nôtre Regne le quatriéme.

Par le Roi, en son Conseil, Signé, FOUQUET.

Il est ordonné par l'Edit du Roi du mois d'Août 1686 & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre VI. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 214. N°. 258. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 12. Mars 1719.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

THIMON
LE
MISANTROPE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Précédée d'un Prologue.

Representée par les Comediens Italiens de S.A.R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent, le 2. de Janvier 1722.

*Par le Sieur D***.*



A PARIS,

Chez CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, au Phenix.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE.

QUOIQUE les applaudissemens que Timon a reçûs du Public suffisent contre ses critiques, je crois devoir dire quelque chose sur le rôle d'Arlequin, afin de prévenir le change que certains esprits pourroient prendre. Si l'on examine la chose on verra qu'il n'y a que le nom de valet; c'est un dieu qui reprend à l'homme les biens qu'il lui avoit donné, & qui ne les reprend que pour le corriger & les lui rendre ensuite avec plus d'utilité; il se sert d'Arlequin pour confondre l'orgueuil de ce Misantrope, qui par mépris pour la nature humaine, a préferé le commerce d'un âne à celui des hommes, mais il s'en sert sans compromettre, ayant soin de lui persuader cette action par des motifs apparens de justice, de devoir & d'amitié; ce valet n'est donc qu'un jeu de théatre, qui n'a qu'un objet de charité pour l'homme; l'action où il engage Arlequin ne blesse point la justice qu'il lui doit, puisqu'il lui conserve toute son innocence; il prend à l'égard du public les précautions qu'il faut pour ne le pas scandaliser, ayant soin de l'avertir de son dessein; Arlequin ébloui des fa-

plusieurs de ce dieu dont il ne peut se tirer, sent cependant que ce qu'il lui conseille est une trahison, & ce mouvement interieur de sa conscience n'est pas un sentiment prematuré que je lui preste, il naist chez lui de son experience, les refus de ce Misantrope, lorsqu'il lui a demandé de l'argent, l'ont suffisamment instruit qu'il ne peut prendre ses tresors, sans lui donner du chagrin, & comme il l'aime malgré ses deffauts jusqu'à craindre de le priver du plaisir qu'il a de priver tous les autres de ses richesses, il est bien naturel qu'il sente cet éloignement pour une action qu'il sçait devoir le fascher, aussi Mercure n'a-t-il d'autre moyen pour l'y déterminer que de l'abandonner aux Passions, ce qu'il fait toutefois de maniere qu'elles l'engagent à ce vol sans alterer l'innocence de son cœur.

La Lettre où Mercure apprend à ce pauvre homme, qu'on lui enleve à son tour les richesses qu'il avoit pris à son Maistre, l'instruit de son crime, & lui fait connoistre la noirceur d'une action qu'il avoit crû devoir faire en conscience & par honneur, son desespoir, sa colere contre Timon, les reproches qu'il lui fait, la confusion de ce Misantrope qui se voit volé, & se reconnoist en mesme temps le coupable, sont des sentiments de verité qui sortent du fond de la nature toute simple, & qui réunissent le maistre & le valet par toutes les choses qui sembloient devoir les separer; la conversion de

[illegible] pour justifier suffi-
samment [illegible] que j'ai eu de l'employer, &
d'en faire le nœud de ma pièce; [illegible]
[illegible] satisfaire ceux qui [illegible] de bon-
ne foi la vérité, [illegible] être pas la
[illegible] qui [illegible]
[illegible] deux
[illegible]
[illegible]
[illegible] des découvertes qu'elle leur fait faire.
Au surplus, je me suis attaché à la simplicité
de l'action [illegible] règles d'[illegible]
[illegible] de la nature, que j'ai tâché de
suivre [illegible] le Lecteur jugera si j'ai bien
[illegible], & si la pièce mérite
les applaudissemens qu'elle a reçû.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, la Comédie qui a pour titre, *Timon Misanthrope*. Cette piece m'a paru d'un caractère à plaire toujours, elle est pleine de morale, mais cette morale est égayée par les enjouemens d'un vrai comique, & l'Auteur en joignant ainsi l'utile à l'agréable, a montré qu'il est capable de marcher sur les traces des grands Maîtres qui se sont appliqués à ce genre d'écrire. Je crois que l'impression de son ouvrage confirmera les applaudissemens qu'il a reçus du Public dans ses représentations. Fait à Paris ce 18. Fevrier 1722.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DE L'ISLE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public un ouvrage de sa composition sous le titre de *Timon Misanthrope* Comédie ; mais craignant que d'autres personnes ne s'avisassent de lui contrefaire ledit ouvrage, il Nous auroit en conséquence très-humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires.

ce. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou separément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France

le Sieur d'Aguesseau ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur d'Aguesseau ; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte normande & lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixiéme jour du Mois de Fevrier l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de notre regne le septiéme.

Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

J'ai cedé au Sieur Charles Estienne Hochereau, Libraire à Paris, mon droit au present Privilege, suivant le traité fait entre nous, ce 1. Mars 1722.

DE L'ISLE.

Registré le present Privilege ensemble la cession ci-dessus, sur le Registre V, de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 61. N°. 70. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 4. Mars 1722. Signé, DELAULNE, *Syndic.*

THIMON,

THIMON
LE
MISANTROPE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Mise au Théâtre par Monsieur D***, & représentée par les Comediens Italiens de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent, le 2. de Janvier 1722.

Précedée d'un Prologue.

ACTEURS du Prologue.

THIMON le Misantrope.
MERCURE.
PLUTUS.
L'ASNE de Thimon, metamorphosé en homme sous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le mont Hymette.



LE MISANTROPE.

PROLOGUE.

Le Theatre represente la montagne où Thimon s'est retiré, le Misantrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bestes sauvages, son âne paroît à côté de luy.

THIMON.

AQuoy t'amuse-tu, fils de Saturne & de Rhée, Sors de ton indolence, & viens contempler ma misere, ou plûtôt ta turpitude. Regarde le malheureux Thimon, qui t'offrit tant d'holocaustes, & si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont plus à leur donner, lance tous tes foudres sur des scelerats, qui aprés avoir

reçû mille bienfaits de moy, m'ont tourné le dos avec la fortune ; peux-tu voir sans indignation ces hommes lâches qui m'aduloient dans ma prosperité, qui chantoient continuellement mes loüanges & mes vertus, lors qu'ils sentoient une bonne table chez moi, & qui maintenant m'accablent d'opprobres & de mépris ? *On entend un coup de tonnerre.* J'entends le tonnerre qui gronde : & Jupiter prend ses Armes. Frappes, pere des dieux, mais frappes les scelerats, & ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers, & des arbres innocens qui ne t'ont jamais offensé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS & THIMON.

THIMON.

Mais que vois-je ? je me suis retiré sur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, & j'y retrouve encore cette maudite espece, fuyons.

MERCURE.

Arrête, Thimon, je ne suis point un homme, mais Mercure, qui t'amene le dieu des richesses : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere.

THIMON.

A-t-il écrasé mes ennemis, ou plûtôt les siens, c'est toute la grace que je lui demande, & pour ma vengeance, & pour son honneur.

MERCURE.

Les dieux pensent des choses bien differentes des hommes, c'est punir les méchans que de les laisser vivre, & leurs vices suffisent pour satisfaire la justice divine, je viens pour te tirer de la misere, & par de nouveaux trésors confondre les ingrats qui t'ont si lâchement abandonné.

THIMON.

Je ne veux point de tes trésors, ils m'ont causé trop de maux, la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, & à me connoître à moi-même, bienfait qui surpasse tous les faux brillans de cet aveugle à qui je vais casser la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS.

Retirons-nous Mercure, que veux-tu que je fasse avec cet *insensé* ?

MERCURE.

Il faut executer l'ordre de Jupiter, & l'enrichir même malgré lui ; Thimon, tu dois obéir aux dieux, & recevoir avec reconnoissance les biens qu'ils t'envoient.

THIMON.

Eh ! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude ? je n'ay besoin que de mes bras

pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent, vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois esclave de mille choses inutiles; les richesses ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes, & puisque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent les lier, je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, & s'il t'envoye pour me faire du bien, accorde-moi une grace.

MERCURE.

Et! quelle est cette grace?

THIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude, sa société est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y pense pas, Thimon.

THIMON.

J'y pense fort bien, il m'a servi sans interêt dans ma prosperité, & me sert de même à présent que je suis miserable, s'il obéissoit à ma voix, sous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'huy, & il reçoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, & me

sent sans s'apercevoir que j'ai changé d'état; enfin, c'est le seul ami sincere qui me soit resté dans mon malheur.

MERCURE.

Je sçai que si les ânes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere ; si Jupiter a commencé de t'instruire par la mauvaise fortune, il peut achever son ouvrage par ton âne ; son choix seul fait la noblesse des moyens qu'il met en usage pour remplir ses vûës, oüi je t'accorde ta demande, & je vais métamorphoser ton âne en homme.

THIMON.

Non pas cela. La seule figure humaine me le rendroit suspect.

MERCURE.

Ne crains rien, il conservera le souvenir, & la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, & les connoissances qui lui sont necessaires pour comprendre ce que tu lui diras, & te rendre son commerce plus utile. Adieu Plutus, va te faire trouver encor ici de nouveaux trésors, & tu verras venir ton âne sous la forme & le nom d'Arlequin.

THIMON.

Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire ; car mon âne sera assurément

un homme d'honneur, son jugement est trop saint, & ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi je vais te préparer de nouveaux trésors que tu trouveras en arrivant chez toy.

THIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelque autre.

PLUTUS.

En vain tu résistes, les hommes ne sont pas heureux ou malheureux selon leurs caprices, l'un & l'autre leur vient des dieux.

SCENE III.

THIMON & ARLEQUIN.

THIMON.

Je me soucie peu de ses trésors, & je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne, j'estime plus sa raison, que celle de tout l'Areopage : Mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui, écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement, comme me voilà fait, où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse,

ce corps mignon, si chéri de toutes les femmes de Paris, qu'est devenuë ma belle queuë, ah! ma belle queuë, vous êtes de toutes les pertes que j'ai perduës celle que je regrette le plus, comme me voilà figuré, la vilaine figure, je marchois il n'y a qu'un moment sur quatre jambes, j'étois ferme & assuré sur mes pieds, & me voilà à présent juché sur deux comme une poulle, craignant même que le vent ne me fasse tomber, j'avois une voix mâle, à l'heure qu'il est je l'ai effeminée & vaine par des sons qui me fatiguent; que suis-je donc devenu? mais quoi! ma raison se développe: je suis homme, oüi j'en suis un: voilà un nez, une bouche, des yeux, & enfin une figure semblable à celle de mon maître, & presque aussi ridicule; mais que vois-je? quel cahos d'idées que je n'avois jamais eû, l'esprit humain se développe chez moi!.. ah! ah! ah! le plaisant galimathias que l'esprit de l'homme! ah! ah! ah! la drôle de chose quoi que j'aye grande peur d'être plus sot sous cette peau que sous ma premiere, la nouveauté me divertit, & je ne suis pas fâché de ce changement, quand ce ne seroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, & les raisons des impertinences que je lui ai vû faire.

THIMON.

Ce début est charmant, & mon âne à ce que je vois, est aussi Misantrope que moi ; qui êtes-vous mon ami ?

ARLEQUIN.

Je suis ce que je n'étois pas il y a un moment.

THIMON.

Il veut dire qu'il n'est plus âne.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là, est-ce que tu sçai que je l'ai été ?

THIMON.

Oüi, mon cher Arlequin, c'est moi qui suis cause que tu es homme, tu es à présent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu ?

THIMON.

Oüi, mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Hô que si, j'entens tout ce que tu me dis, & je meure si je sçai comme cela s'est fait ; car je ne me souviens pas de l'avoir jamais appris.

THIMON.

Mercure le lui a inspiré, ce dieu me l'avoit promis.

ARLEQUIN.

Puisque je suis le roy des animaux, je puis donc dormir sans crainte dans les forêts, les Loups & les Lions respecteront mon sommeil, & ils viendront me rendre leurs hommages, n'est-ce pas ?

THIMON.

Je ne te conseille pas de t'y fier, ils te devoreroient comme si tu n'étois encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens, & à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux, ressemble assez à celui des ânes, ils font peur à ceux qui sont plus foibles, & plus timides qu'eux, & ils se sauvent devant les plus forts & les plus hardis.

THIMON.

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma metamorphose, le profit n'est pas grand.

THIMON.

Tout ce que tu vois est à present fait pour toi, au lieu que tu étois auparavant fait pour l'homme, témoins les services que tu lui as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ha, ha, ha !

THIMON.

Dequoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ta sotise ; de ne voir pas que c'étoit toi qui étois fait pour moi.

THIMON.

Moi !

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avois-tu pas le soin de pourvoir à ma subsistance ; de venir tous les matins me panser ; de me donner à manger ; de me mener boire ; de nettoyer mon écurie ; de me changer de paille & le reste.

THIMON.

Cela est vrai. Qu'en conclus-tu ?

ARLEQUIN.

Que tu me servois, & par conséquent que tu étois fait pour moi.

THIMON.

Il a raison, par Jupiter ! J'étois son Valet sans le sçavoir.

ARLEQUIN.

Mais laissons-là ces discours, & dis-moi pourquoi es-tu si mal vêtu, & si mal logé aujourd'hui ? Il y a long-tems que je suis curieux de le sçavoir.

THIMON.

C'est que je suis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre ?

THIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des ingrats qui m'ont abandonné, dès que je n'ai plus eu dequoi leur faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins ; pauvre homme, je te plains bien : Et quoi, seras-tu toujours pauvre ?

THIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être, & le Dieu des richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

THIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné, mais tu devois bien excepter pour moi qui ne t'ai jamais [illegible]

THIMON.

Les richesses te gâteroient, & la flaterie des hommes auroit bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

THIMON.

Oui. Mais tu ne sçais pas encore que l'homme est rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorsqu'un homme a été âne & qu'il s'en souvient, il n'en est pas susceptible.

THIMON.

Je sçai qu'il y auroit moins de sots, si chacun se souvenoit de son origine. Mais l'orgueil des richesses la fait bien-tôt perdre de vuë, & j'en ai trop d'exemples pour t'exposer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois partout ce que tu me dis que tous les hommes sont sots. Mais à te parler franchement tu es le plus sot de tous.

THIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuse d'être heureux, & que par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

THIMON.

Les richesses ne sont point notre felicité : pour être heureux il faut joüir de soi-même, & l'on n'en jouit point dans l'opulence & le cahos du monde.

ARLEQUIN.

Ecoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de lui-même, & il sent seulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui est dans un bon pâturage jouit bien de la vie.

THIMON.

Quoi, tu voudrois que j'acceptasse les offres de Plutus?

ARLEQUIN.

Assûrement, puisque tu en peux tirer de l'utilité.

THIMON.

Mais je n'en puis jouir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faut y retourner.

THIMON.

Je m'irois de nouveau exposer à la perfidie des hommes.

ARLEQUIN.

Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie; le ridicule des hommes doit te divertir, & leurs vices t'instruire, si tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le sçavoir.

THIMON.

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pû me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Ecoute. Un loup passeroit pour un sot parmi les autres loups, si méprisant le carnage il s'amusoit à brouter des herbes & se faisoit sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre ; & par la même raison je conçois qu'un homme est un extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, & jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

THIMON.

Tu as raison, & je veux suivre ton conseil ; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, & retournons à Athenes, je me fais un plaisir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, & de les voir sécher auprés par des désirs inutiles. Je serai charmé de me moquer d'eux & de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons, puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faisois dans mon premier. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah ! que je vais bien me divertir.

Fin du Prologue.

THIMON
LE
MISANTROPE.

B

ACTEURS
de la Comedie.

MERCURE, sous la forme & le nom d'Aspasie.

EUCHARIS, Amante de Thimon.

THIMON Misantrope.

ARLEQUIN.

IPHICRATE & CARICLES, faux amis.

SOCRATE, Philosophe.

Un MAISTRE en fait d'armes.

Un MAISTRE à chanter.

Un MAISTRE à danser.

TROUPE des Passions.

TROUPE des Flateurs.

TROUPE des Veritez.

UN des Flateurs.

MERCURE, sous sa forme ordinaire.

La Scene est à Athenes.

E



THIMON LE MISANTROPE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, *en habit de femme, seul sous le nom d'Aspasie.*

QUi reconnoîtroit Mercure sous la forme où me voilà ? Comme messager des Dieux je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour executer leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que sous le nom d'Aspasie, je remplisse un double emploi

auprès d'Eucharis & d'Arlequin, & que je me serve de l'un & de l'autre pour corriger Thimon. L'excès de sa bonté causa ses premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jetté dans un excès opposé & a changé la douceur de son ame naturellement bienfaisante en des sentimens de haine & de vengeance. Ces differens excès déplaisent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juste milieu. Mais en punissant les vices ils récompensent toujours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Thimon n'est point déguisé; son amour pour la verité lui faisant préferer le commerce des animaux, parce qu'il est simple & naturel, à celui des hommes; il a demandé la voix humaine pour son âne, & Jupiter veut se servir de cette même metamorphose pour le retirer de ses erreurs. Commençons donc d'executer ses ordres auprès d'Eucharis: elle aime Thimon, & je vais lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce Misantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à sa nouvelle passion.

SCENE II.

EUCHARIS.

Je ne sçai comme je dois interpreter les mouvemens qui m'agitent ; l'idée de Timon me suit par tout, le bruit de sa vertu & de ses malheurs m'avoit touché, & j'étois bien aise de voir que les Dieux l'avoient rétabli dans sa premiere splendeur, mais je ne croiois pas que je pusse prendre d'autre part dans son sort que celle qu'un simple sentiment de generosité m'y donnoit. Je sens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'estime. O Ciel ! L'amour se seroit-il caché sous le manteau de la haine & de la misantropie, pour me seduire.

SCENE III.

MERCURE, *sous la figure d'Aspasie.* EUCHARIS.

ASPASIE.

Bonjour, ma chere Eucharis, d'où vient donc ma belle enfant que vous cherchez la solitude. Ah, je m'en doute, il y a de l'amour sur jeu.

EUCHARIS

Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est un amour bien singulier. J'y viens rêver à Thimon.

ASPASIE.

A Thimon ?

EUCHARIS.

Oui à Thimon ; j'ai vû une scene de lui qui m'a charmée : le bruit des trésors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuse d'amis ingrats que ses malheurs avoient écartez. Je les ai vus s'efforcer à l'envi, d'effacer de son esprit l'indigne procedé qu'ils ont eu pour lui ; ah ! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris & de verité dont il a repoussé leur lâche empressement.

ASPASIE.

L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte ; & les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguise point que si je voulois aimer quelqu'un, ce seroit Thimon. La genereuse liberté avec laquelle il marque son mépris pour les hommes me seroit une preuve de la sincerité de sa tendresse, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je sentirois de la vanité à soumettre un cœur qui se dé-

clarer hautement l'ennemi du genre humain & à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme d'ailleurs si estimable se plonge.

ASPASIE.

Cette conquête seroit digne de vos appas, & je vous la conseillerois, si je la croyois possible.

EUCHARIS.

Croyez-vous que je n'en vinsse pas à bout si je l'entreprenois?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle & spirituelle; ce sont-là sans doute les plus grands avantages de la nature, & si vous les employez sagement contre Thimon, je ne crois pas qu'il vous puisse résister.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'est point de cœur invincible lorsque l'on sçait l'attaquer par son foible; il n'en est point de si insensible ni de si foible qui n'ait des endroits par où il est hors d'atteinte; ce n'est jamais la faute de celui qui résiste, s'il ne se rend pas, c'est celle de ceux qui ne savent pas connoître les moyens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais de laisser agir mon cœur naturellement & sans contrainte ; je hais trop l'art & les détours honteux des Coquettes pour les mettre en usage avec Thimon ; il m'a plû par sa sincerité & je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes simple, belle Eucharis ! Vous connoissez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on est toujours avec eux la duppe de sa bonne-foi. Le cœur humain est sujet à des caprices étonnans ; il n'aime les plus belles choses qu'autant qu'il trouve de difficultez dans leur possession. Une conquête trop aisée le dégoûte ; & c'est pour cela qu'une habille femme sçait assaisonner ses faveurs par des caprices amenez à propos pour reveiller la tendresse de ses amans qui languiroient bientôt dans une possession trop assurée & trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix d'un bien que lorsqu'on craint de le perdre ; c'est dans cette crainte bien menagée que sont fondées les ressources de l'amour ; c'est d'elle que naissent les petits soins, les assiduitez, & enfin tous les tributs de tendresse que les amans offrent continuellement à leurs maîtresses,

je ne pretens pourtant pas condamner la sincerité en amour ; au contraire je sçai qu'elle doit être la base de la tendresse, mais l'art en doit faire les ornemens, & un amant tendre & delicat n'est pas plus en droit de se fâcher de ces ruses innocentes que des soins que son amante se donne pour se parer, puisque dans l'un & l'autre son objet est de lui plaire & d'entretenir ses feux ; car l'adresse est au sentiment ce que les atours sont au visage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aspasie, & je commence à me laisser séduire par vos discours.

ASPASIE.

Suivez mes conseils, & vous vous en trouverez bien ; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend sensible qu'au plaisir de médire d'eux. L'experience qu'il a fait de leur perfidie lui rend suspectes toutes les marques d'amitié qu'ils s'efforcent de lui donner, qu'il prend pour des pieges que l'on tend à sa fortune & à sa credulité : Ainsi, si vous voulez vous menager quelque accès dans son cœur, dites-lui des verités offençantes, c'est le seul moyen de gagner quelque créance chez lui. Ce procedé conforme à son genie & si opposé à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attirant

son cœur par son foible, le disposera naturellement à vous chercher ; c'est tout ce qu'il vous faut d'abord, l'amour & vos charmes feront le reste ensuite.

EUCHARIS.

Je connois toute la solidité de ce conseil, & je suis résolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien-aise de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâcheuses, mais vous devez les mépriser & aller à votre but, sans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici Thimon. Je l'entends qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Ecoutons un moment ici.

SCENE IV.

THIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Atheniens qui le suivent, IPHICRATES, CARICLES.

THIMON.

Allez, perfides, vos caresses ni vos louanges ne me séduisent point ; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous

assis un figuier, où plusieurs se sont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiez ; nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi, Thimon, tu ne reconnois plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi ? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop justes pour ne pas te rétablir dans ta premiere splendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là est honnête homme, fais-lui caresse.

THIMON.

Que tu le connois mal ! Si tu l'avois cru perfide, tu te serois fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te ménager les moyens de me tromper encore aujourd'hui : N'es-tu pas Iphicrates qui me trouvant presque expirant de faim & de soif, me refusas un verre d'eau, & m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi.

ARLEQUIN.

Comment, bélître, après avoir refusé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de soif, tu oses encore te dire son ami ? par-la-mort, il me prend envie de t'assommer.

IPHICRATES.

Ne juges point de ce que tu m'as vû faire par les apparences, les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, & je viens d'ordonner un sacrifice solemnel en actions de grace de ce qu'ils ont fait pour toi.

THIMON.

Garde-t-en bien, scelerat, ton encens les irriteroit contre moi.

ARLEQUIN.

Pardi voilà un effronté coquin de vouloir tout à la fois jouer les hommes & les Dieux! Attens, je vais te sacrifier aux furies qui te possedent. *Il le bat, Iphicrates se sauve.*

CARICLES.

Tu as raison, Thimon, c'est un traître qui ne merite pas tes bontez; pour moi je viens à plus juste titre: & voici une Ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

THIMON.

Comment l'oses-tu dire, je n'ay jamais été à la guerre?

CARICLES.

Il n'importe, tu l'aurois remportée si tu avois combatu, & cela suffit.

THIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prosperité me loüois des vertus que je n'avois pas,

& qui dans mon malheur m'attribuois des vers dont je n'ai jamais été capable ;

ARLEQUIN.

Ecoute, n'as-tu point fait aussi d'Ode pour moi ?

CARICLES.

Et que voudrois-tu que je chantasse de toi ?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà assurément un bel objet des chansons des Muses !

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime point les menteries, & je veux qu'on ne chante de moi que des vérités ; fais donc une Ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a assommé un faquin.

CARICLES.

Est-ce que cela vous est arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour prix de ton impertinence.

Il le bat, Caricles se sauve en criant au secours.

Pardi voilà de grands coquins. Mor-non de ma vie leur impudence me met dans une colere que je ne me possede pas.

THIMON.

Voilà les bons amis ausquels je me fiois autrefois.

ARLEQUIN.

Tu étois donc bien bête alors.

SCENE V.

EUCHARIS, THIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

Tout ce que je vois de Thimon est une preuve de la solidité des conseils d'Aspasie, commençons à jouer nôtre rôle. Bonjour Thimon.

THIMON.

Bonjour, que me veut cette femme. Voici encore une quêteuse de trésors.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, & de pouvoir entretenir un original sans copie, qui parce qu'il n'a fait que des sotises dans le monde, prétend en jetter la faute sur le reste des hommes, je crois qu'un caractere aussi heteroclite me donnera du plaisir.

THIMON.

Ouais, ce stile n'est pas commun.

ARLEQUIN.

Tu devinois celle-ci, elle est naturelle, & dans la verité, n'est-ce pas ?

THIMON.

Je t'avoüe que son début me surprend, je ne m'y attendois pas ; ma foi, Mademoiselle, si mon mépris pour les hommes, & le vôtre pour les femmes, & pour les femmes de vôtre espece, peut vous divertir, je m'en [illegible], je suis tout en bien, c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande, je méprise tous les hommes, & je ne suis [illegible] si [illegible] que lorsque je puis exercer ma langue sur eux, mais je ne connois point de plus grand plaisir au monde que celui de draper sur le ridicule d'un original tel que vous.

THIMON.

Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satyre, c'est la seule ressource qui reste à la verité parmi les hommes ; déchirons-nous donc réciproquement tant que nous pourrons ;

EUCHARIS.

Je le veux, & je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-tu ?

THIMON.

Cela peut être : en verité, Mademoiselle, je suis bien aise de vous trouver de cette humeur, & nous allons bien nous divertir, le beau champ pour moi, que le teint apprêté d'une coquette, que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces ; quel plaisir de démasquer un coeur, qui sous des déhors fardez nous cache l'infidelité même. Ah ! ha ! ha !

ARLEQUIN.

Ah ! ha ! ha ! Voilà une conversation qui commence à merveilles.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices ; les sentimens humains pour de la ferocité, qui toujours diamétralement opposé à la raison, prodiguoit autrefois follement son bien, & qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement. Ah ! ha ! ha !

ARLEQUIN.

Ah ! ha ! ha ! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leur veritez. Ah ! ha ! ha !

THIMON.

La peste de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, riedons, cela est tout à fait plaisant. Ah! ha! ha!

THIMON.

Ah! ha! Oüi, c'est drôle.

ARLEQUIN.

Il me semble que tu ne ris pas de bon cœur.

THIMON.

Pour connoître au juste l'étenduë du genie d'une coquette, je ne voudrois que faire l'analyse de la cervelle d'un perroquet, connoître sa capacité, & la comparant avec celle d'une coquette, j'aurois par une regle d'arithmetique la juste étenduë de son esprit.

ARLEQUIN.

Ah! ha! ha! La cervelle d'un perroquet. Ah! ha! ha!

EUCHARIS.

Et moi je ne voudrois que faire l'analyse de la tête d'un âne & de la vôtre pour connoître précisément jusqu'où peut aller vôtre bêtise.

ARLEQUIN.

Hola, Madame la pigrieche, n'insultez point aux ânes mal à propos, sçachez qu'ils sont gens d'esprit, & qui en sçavent plus que les hommes, & pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une

aussi si indignement que mon maître vient traiter. Oh ! ho ! ils sont bien mieux appris que cela, ma foy.

EUCHARIS.

Répondez-lui, si vous le pouvez ?

THIMON.

J'avoüe que voilà la conversation la plus délicieuse que j'aye jamais eüe avec personne, & la maniere singuliere dont cette fille s'y prend me plaît : je ne sçay, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite, mais soit que la chose vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible ; ne croiez pourtant pas que j'en sois la dupe ; je crois voir vos desseins, & je sçauray m'en défendre ; ainsi, si vous vous êtes flaté que seduisant mon cœur par ce détour vous tireriez quelque chose de moi, désabusez-vous une fois pour toutes ; mais si vous voulez borner vos esperances & vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures & de veritez, [illegible] de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, & je vous déclare que je ne prétens rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah, ha, ha ! Voilà une partie bien faite & un petit commerce bien tendre.

THIMON.

Je vous reverrai avec plaisir à cette condition.

EUCHARIS.

[illegible], Adieu.

SCENE VI.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Par ma foi voilà un diable de corps que cette femmelle.

THIMON.

Je l'avoue qu'elle m'a fait plaisir, & je ne sçai pas pourquoi elle me plaît plus que tout ce que j'ai vû jusqu'à present.

ARLEQUIN.

Je le sçai bien moi. C'est qu'elle est aussi impertinente que [illegible].

THIMON.

Cela peut être; mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette ville, & de ta nouvelle condition.

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnoissance éternelle. Vive l'état des hommes: [illegible] de ma vie, les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux.

THIMON.

Sur quoi te [illegible]?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous supplicz par des riches-

bles à tous les défauts du cœur & de l'esprit. Tien, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulois leur donner de l'argent qu'elles m'aimeroient à la folie ; des amis qui m'ont assuré de leur amitié si je la payois bien ; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvû que je leur fisse bonne chere ; des Genealogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juges si ne voilà pas des prodiges, avec de l'or : Les hommes font ce que les dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

THIMON.

Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Donne-moi vite de tes trésors.

THIMON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

THIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, & mon amitié pour toi m'en empêche ; je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occasion d'être leur dupe, & de te seduire par le luxe, je suis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner

le moyen de me divertir.

THIMON.

Oüi.

ARLEQUIN.

Et si je me divertissois cela me gâteroit ?

THIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute, depuis que je comprens ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences ; je ne sçai où diable tu les vas chercher pour me faire enrager ; à la fin cela m'impatiente.

THIMON.

C'est que tu ne connois pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon premier état, & je me souviens, que lors que je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages ; lorsque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute ta vie fait un maudit plaisir de me contrarier ; si j'avois soif, j'allois à la meilleure eau & la plus claire, & je m'attachois toujours à ce qui me faisoit le plus de plaisir ; je soutiens que cela est sage dans toutes les especes : ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison & la plus commode, l'habit le plus riche &

du meilleur goût ; Je veux une jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de meilleur ; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, & tout-à-l'heure.

THIMON.

C'est ce qui te trompe ; je veux que tu sois homme ; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait que je te refuse la jouissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions ; un homme n'est homme qu'autant qu'il sçait les dompter & qu'il a pris l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'instruire malgré moi & la raison, as-tu cet empire sur tes passions ?

THIMON.

Sans doute, puisque je me refuse la jouissance des choses qu'elles seules nous font desirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t-il de passions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaisirs ?

THIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne sont-elles pas des passions ?

THIMON.

A l'amour, & des plus [illegible].

ARLEQUIN.

Si tu voyois un homme entre deux femmes, une laide comme une guenon, & l'autre belle comme un astre, & qu'il choisit la laide, qu'en dirois-tu ?

THIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal.

THIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions, & que tu préfere aux douceurs de la vie la triste satisfaction d'être toujours en colere contre toi-même, & contre toute la nature humaine.

THIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarasse, tu n'en sçais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons ; je dois suppléer à ton ignorance, & mon amitié pour moy m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

THIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rend moi donc mon premier état.

THIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne que d'être homme & n'avoir point d'argent.

THIMON.

Tu ne sçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'est toi qui ne sçais ce que tu dis. Ecoute, laisse-là une fois en ta vie tes extravagances, & donne-moi de l'argent ?

THIMON.

Ta priere est inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois il n'y a pas un homme qui ne soit le loup des autres.

THIMON.

Tu as raison mon ami.

ARLEQUIN.

Hébien, tête maudite, si j'ai raison que ne fais-tu ce que je te dis ?

THIMON.

Tu as raison dans les traits de satyre que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de souhaiter ce qui peut te rendre aussi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Que Jupiter te puisse confondre avec ton amitié ; haï-moi & donne-moi de l'argent.

THIMON.

Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Hé bien— Ah, ha, ha !

THIMON.

Ta colere me divertit, & je serois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ha, ha !

ARLEQUIN *le regardant aller sans rien dire avec des mouvemens de dépit & d'indignation.*

Voilà bien de quoi rire, de faire souffrir un pauvre homme, & l'empêcher de se divertir : il faut que je tâche de me passer de lui, & d'avoir du plaisir sans son argent.

SCENE VII.

MERCURE *sous la forme d'Aspasie.* ARLEQUIN.

ASPASIE.

Voilà Arlequin bien fâché contre Thimon, profitons de ce moment, & executons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille est charmante, je veux l'a-

bender, bonjour la belle.

ASPASIE.

Suis-je connuë de vous, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ay besoin ; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE.

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Thimon aime uniquement ?

ARLEQUIN *se redresse.*

Oüi, lui-même !

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour moi ! je vous cherchois avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en sçavois rien, & vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheureuse ; si j'étois homme, je m'expliquerois sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le permets.

ASPASIE.

[illegible] de [illegible]

ARLEQUIN.

[illegible] en [illegible] je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

[illegible] point vôtre [illegible]

ARLEQUIN.

[illegible], je [illegible] que vous me [illegible]

ASPASIE.

Que [illegible]

ARLEQUIN.

[illegible] Thimon, qui n'aime que les gens [illegible] Vous m'aimez donc bien ?

ASPASIE.

[illegible]

ARLEQUIN.

[illegible] le terme est tendre & me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous [illegible] donc un peu ?

ARLEQUIN.

[illegible] un peu, je [illegible] aussi [illegible]

ASPASIE

Nous nous marierons donc ensemble.

ARLEQUIN.

Oüi, si vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux ; & qui refuseroit le favori de Thimon, cet homme avec lequel il partage tous ses trésors.

ARLEQUIN.

Qui, Thimon dites-vous, partage ses trésors avec moi ?

ASPASIE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre ; connoissez-vous l'original dont vous parlez ?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître de sa fortune ; que vous en disposez comme lui-même ; que comme il a des biens immenses qui sont les mobiles de tous les plaisirs dans cette vie, & qu'il vous aime tendrement, vos jours ne sont qu'un tissu de tous les plaisirs ; bonne chere, équipages, logemens somptueux, belles filles, enfin tout ce qu'on peut souhaitter au monde.

ARLEQUIN.

Eh, qui sont les impertinens qui disent cela ?

ASPASIE.

Toute la ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti ; Thimon ne me dementira pas cela.

ASPASIE.

Tant pis, si ce qu'on dit n'est pas vrai, Thimon ne vous aime pas, & vous êtes la dupe.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus du mariage, car je vous declare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira ; c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la Nature a fait l'homme & la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors ?

ASPASIE.

Qu'elle ait pensé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choses dont l'industrie des hommes a fait des trésors, & cette même industrie est en eux un present de la nature ; ainsi, c'est obéir à ses loix que d'en thesor-

cher l'usage, puisque ce [illegible] peut seul rendre notre vie heureuse.

ARLEQUIN.

Je croi que vous avez raison, cela me paroît claire.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des trésors?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le-moi vîte, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Thimon.

ARLEQUIN.

Ho donc, cela ne seroit pas bien; on dit que c'est mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien.

ASPASIE.

Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas [illegible] ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les richesses sont aux hommes ce que les [illegible] sont aux mêmes ; ainsi tout ce qui te fait [illegible] à Thimon ne lui appartient point, & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprens cela, mais ce qui m'étonne, c'est que les [illegible] le sçavent & que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent, si vous le connoissez, vous devez faire usage de vos lumieres & prendre à Thimon ce qu'il usurpe injustement sur vous & sur tous les autres.

ARLEQUIN.

Parbleu, cela est clair comme le jour, je puis prendre de ses tresors ce qui m'est necessaire & lui laisser le reste.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non. Je serois mal si j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, eh bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes simple ! ne voyez-vous pas que puisqu'il ne fait aucun usage de son bien vous ne le privez de rien en lui prenant des choses qui lui sont inutiles.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raison, & il n'y a qu'une chose qui m'embarasse ; c'est qu'il a le plaisir d'en priver les autres, & si je les prends je le priverai de ce plaisir.

ASPASIE.

Mais ce plaisir est injuste.

ARLEQUIN.

Tout cela est vrai, mais j'aime Thimon ; & malgré ses impertinences, je ne veux rien faire qui puisse le fâcher.

ASPASIE.

Si vous l'aimez autant que vous le dites, la plus grande marque que vous lui en puissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne resulte que des soins pour eux, & de leur éviter les occasions de se deshonorer ; Thimon se deshonore, en se refusant aux besoins des autres ; le peu

d'usage

d'usage qu'il fit de ses trésors pour lui-même, ne les laissa dans leur possession que [illegible] à les conserver ; ainsi en usant sur les richesses vous ne lui donnez que des [illegible] & les moyens de s'acquitter de [illegible], vous rendrez à ceux à qui il a ôté [illegible] la part que la nature leur donnoit dans ses trésors. Et comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé & estimé merveilleusement, & si sa possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais crû que ce fût une si bonne action de voler son maître. Oüi, je conçois qu'en conscience je dois prendre les trésors de Thimon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je sens quelque chose là-dedans qui me dit que cela n'est pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'est pas vrai ?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai, mais malgré cela je crois que ce seroit une injustice & une trahison.

ASPASIE.

La nature encore toute simple en lui le dirige sur les voyes de la verité, sans même qu'il la connoisse: il faut l'abandonner à toutes les passions pour le conduire où je veux pour son instruction, & celle de Thimon. Venez-donc Passions, sous des formes humaines le séduire par tout ce que vous avez de plus flateur.

ENTRÉE ET BALET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A l'aspect de la Volupté,
Fuyez Vertus séveres;
Un seul rayon de sa beauté
Détruit vos brillantes chimeres.
Mortels, sous ses loix, les Plaisirs
Sur vos pas volent sans cesse:
Elle remplit tous vos desirs
Qu'exige de plus la Sagesse.

LA VOLUPTÉ.

La Volupté sur les cœurs
A l'empire suprême:
Votre raison n'est qu'un emblême
Ou sous diverses couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimere,
L'Ambition seule d'un Corsaire
Chez vous fait un conquerant;
D'un masque de [illegible]
Déguise une ame mercenaire.

UN YVROGNE.

[illegible] Poëte [illegible]
[illegible] se plonger dans l'Hypocrene,
Et [illegible]
Il fait sa felicité;
Mais pour moi plus raisonnable,
Je ne la cherche qu'à [illegible];
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

[illegible]
De [illegible] partage;
Mais [illegible] l'usage
Je trouve ma felicité:
[illegible]
Je [illegible]
[illegible] ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité;
Mon amour à vous [illegible];
Venez par votre [illegible]
Faire ma felicité;
[illegible]
Je [illegible]
Sous les loix de la Volupté.

Les Passions à la tête desquelles est la Volupté, compagnons d'Arlequin, & [illegible] les [illegible] par leurs mouvemens, il cede à leurs impressions, & se jettant dans les bras de la Volupté, il paroît déterminé à faire tout ce que [illegible] veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THIMON, EUCHARIS.

THIMON.

JE cherche Eucharis, la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensoit de moi, m'a fait plaisir ; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches & de qui l'on croit avoir besoin, mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer pour vous faire part d'une scene qui m'a diverti & que je crois digne de vôtre censure.

THIMON.

Je puis vous faire pareil part d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux ; nous allons donc bien nous divertir, car les sottises des hommes sont un revenu réel pour des esprits misantropes comme les poëtes, & de cela fonds sont

[illegible] de l'argent comptant.

THIMON.

Je le croiois avant que de vous connoî-tre ; mais depuis que je vous ai vûë, j'ai changé de sentiment ; je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sur tout.

EUCHARIS.

[illegible] Thimon qui me parle ?

THIMON.

[illegible] Thimon auprès de vous, & Thimon avec le reste des hommes ; avec tous les autres, misantrope, avec vous le plus tendre . . .

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'a-vez dit tantôt ?

THIMON.

Oui, mais vous venez vous me persuader que je vous faisois une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous [illegible] ?

THIMON.

A vous parler franchement, je ne sçai pas trop si je le dois croire ; vous êtes d'une espèce à craindre, & d'un sexe trompeur qui [illegible] sous les dehors les plus [illegible] ; je le sçai, mais enfin je n'ai pû résister au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvois douter de votre folie, ce que vous venez de me dire acheveroit de m'en persuader.

THIMON.

Vous avez raison, & je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit ; je sens qu'une vaine illusion me séduit, car enfin qu'est-ce que j'aime en vous ? je me laisse éblouir par des voiles trompeurs dont la jeunesse des fleurs passageres couvrent vos défauts ; le tems va bientôt emporter ces vains avantages pour ne laisser à leur place que vos foiblesses sous les rides & sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoûtera.

EUCHARIS.

Cette déclaration est tendre.

THIMON.

Elle est de Thimon ; si ma franchise vous offense, elle est en même temps une preuve de la sincerité des sentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les crois aussi sinceres que vous les dites, mais je vois clairement que vous cedez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence ; la passion le produit & cette même passion satisfaite lui feroit bientôt succeder la haine & le mépris ; nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les

autres, & si je donne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à celui que je connoîtrai propre à mes passions.

THIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver [illegible] que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce discours est obligeant ! Si vous me marquez si sensiblement que vous devenez vous-même de votre complaisance, pourrois-je y faire quelque fondement ?

THIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la franchise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne parler jamais de tendresse, vous m'embarrasseriez, & je vous avoue que les injures que vous m'avez dites tantôt, me paroissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Ainsi, vous ne pouvez me plaire que par un trait de satyre.

THIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satyre fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes foiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCENE II.

THIMON.

Eucharis, elle fuit, mais pourquoi voudrois-je l'arrêter ? Quel est donc mon dessein, moi qui méprise toutes les femmes ; irai-je lâchement mendier les bontez de celle qui n'a pour moi que du mépris ? Non ; & je rends graces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du naufrage : mais quoi, je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : Qu'est-ce donc qui les produit ? Ah, malheureux Thimon ! tu prens plaisir à te séduire toi-même, & cet éloignement dont tu rends graces aux Dieux est le trait fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne ; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma foiblesse.

SCENE III.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je [illegible] Thimon, & je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il [illegible].

THIMON.

Vien, mon cher Arlequin, vien me délivrer des hommes & de moi-même, tu es toute ma ressource.

ARLEQUIN.

Je [illegible], je suis fait pour te délivrer de [illegible] qui t'embarrasse.

THIMON.

De tous les présens que les Dieux m'ont faits tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Parbleu je le crois ; où trouverois-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, & qui pût avec tant d'adresse t'ôter les moyens de te faire haïr & mépriser des hommes.

THIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il est que je suis riche & que tu es pauvre, je veux te faire voir que

je vaux mieux que toi ; tien, voilà de l'argent, va te divertir.

THIMON.

Que veux-donc dire ceci ; où as-tu pris cet argent ?

ARLEQUIN.

Où il étoit ; va, va toujours, & ne t'informe pas du reste.

THIMON.

N'aurois-tu point par hazard tiré quelques pieces de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hazard, mais par raison & par honneur, & lorsque j'ai la main sur quelque chose, j'emporte tout ; tu me prends donc pour un sot, un ignorant, un malavisé ami qui ne sçait pas son devoir.

THIMON.

Je n'entens rien à ton galimathias, explique le moi.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas surpris si tu ne m'entens pas, as-tu jamais entendu raison ?

THIMON.

Mais encore, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le sçauras, tu y trouveras de la besogne bien faite, va, va, va voir seulement.

TIMON.

Je commence à entrer en soupçon ; il ne pouvoit ce coquin de [illegible] de l'argent ; quelqu'un abusant de sa simplicité pourroit bien l'avoir engagé à me voler ; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

Il va être bien surpris, lorsqu'il ne trouvera plus ses trésors. Ah, ha, ha ! que je vais rire de sa surprise, lorsqu'il verra que je suis riche, & qu'il n'a plus rien. Ah, ha, ha ! mais voilà où l'on m'a dit qu'étoit la maison de Socrate, j'ai besoin de le consulter pour quelques emplettes que je veux faire, car je veux jouir de tout ce que la fortune peut me procurer. *Il frappe.*

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

Qui est là ?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que souhaitez-vous ?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate ?

SOCRATE.

Oui.

ARLEQUIN.

Dis-moi la verité ; ne m'a-t-on pas trompé lorsque l'on m'a dit que tu étois un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application & toutes mes études n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne sçai rien.

ARLEQUIN.

Tu aurois aussi bien fait de n'apprendre pas cela.

SOCRATE.

Je serois plus content de moi-même, mais aussi je serois la dupe de mon amour propre.

ARLEQUIN.

Y a-t-il bien du plaisir à n'être point la dupe de son amour propre ?

SOCRATE.

Pas trop, ce qui le blesse humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, & je te conseille d'oublier si tu le peux ce que tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'une science qui nous mortifie vaut pis que l'ignorance qui nous veut contente.

SOCRATE.

Cet homme-là a de l'esprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conseil n'en sçavent pas tant que moi.

SOCRATE.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne sçavent pas que tu ne sçais rien.

SOCRATE.

Je voudrois en sçavoir assez pour meriter vôtre estime.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela que tu fusse plus habile homme ; mais n'importe, vaille que vaille, je veux consulter ton ignorance, puisque je ne puis consulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque chose de singulier. Peut-on sçavoir, Monsieur, qui vous êtes ?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Thimon.

SOCRATE.

Quoi vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, & de qui l'on fait des contes incroyables ?

ARLEQUIN.

Le même ; mais quels contes fait-on ? sçauroit-on déja que j'ai volé Thimon.

SOCRATE.

On dit que vous étiez un âne autrefois, & que vous avez été métamorphosé en homme.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SOCRATE.

La chose n'est pas croyable.

ARLEQUIN.

C'est pourtant bien vrai.

SOCRATE.

Je ne puis croire ce prodige, c'est un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras si tu veux, il ne m'importe pas, donne-moi seulement le conseil que je demande ; voici en deux mots ce que c'est, je suis riche, & l'on m'a dit que quiconque étoit riche étoit tout, qu'avec du bien on choisissoit de la famille ou du heros dont on vouloit descendre, que l'on avoit pour de l'argent de l'esprit, des talens, des honneurs, des distinctions, de la gloire, & enfin, tout ce que l'on pouvoit desirer dans

[illegible] à [illegible] donc avoir de tout cela [illegible] de me coucher, quoiqu'il m'en coûte, mais je ne sçai si l'on les veut ainsi [illegible] quand de l'esprit, encore que je ne sçai de bien pour avoir trop étudié.

SOCRATE

Voilà assurément un courage digne de [illegible].

ARLEQUIN.

Bonne ; je veux faire à forfait pour éviter les [illegible] : vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, & premierement pour combien me [illegible] un petit demi [illegible] pour mettre à la place de mon qui n'étoit qu'un [illegible].

SOCRATE.

Je ne m'attendois pas à avoir aujourd'hui la [illegible], il en faut profiter. Quand au prix des [illegible] que vous me demandez cela dépendra de celui que vous choisirez ; lequel voulez-vous ? (*à part.*) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien ; choisis m'en toi-même un [illegible].

SOCRATE

Voulez-vous descendre de Thésée ?

ARLEQUIN.

Est-il bien [illegible] ?

SOCRATE.

Themistocle, c'est le premier Heros des Atheniens.

ARLEQUIN.

Hé-bien prenons celui-là; que m'en feras-tu payer?

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque Genealogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce Genealogiste?

SOCRATE.

Vous conviendrez ensemble, & ensuite il fera vôtre genealogie dans laquelle il vous fera descendre de Thesée.

ARLEQUIN.

Et aprés cela je ne serai plus le fils de mon pere.

SOCRATE.

Vous serez toujours ce que vous êtes, car le Genealogiste & les dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyez né de vôtre pere, mais il y aura des hommes qui ne sçachant pas vôtre origine vous croiront ce que vous n'êtes point, & ceux qui la sçauront se mocqueront de vous, de vouloir passer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment mor-bien de ma vie, un Genealogiste

[illegible] de l'[illegible] d'une naissance qu'il ne donne pas ?

SOCRATE.

Sans doute. Est-ce que vous avez crû qu'il vous donneroit réellement une illustre naissance ?

ARLEQUIN.

Assûrément, sans quoi je n'aurois pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, & ceux qui achetent de semblables titres sont des dupes.

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allois faire une belle affaire ; je ne veux plus de cette naissance, & j'aime mieux la mienne telle qu'elle est que de la changer contre une chimere qui [illegible] les uns [illegible] des autres.

SOCRATE.

O dieux ! un [illegible] la vanité de ces choses, [illegible] de gens qui [illegible] veulent être descendus [illegible] qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner.

ARLEQUIN.

Laissez-là la [illegible] je n'en veux plus.

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vens-moi seulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous ;

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais-là une belle demande, je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'est qu'il y en a de deux sortes, une qui naît de la vertu, & que l'on n'achette que par des sentimens de la justice, & de belles actions; l'autre qui naît de nos préjugez, & celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ARLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette derniere ; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de differentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes : Alcibiade, par exemple, s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les Jeux Olimpiques.

ARLEQUIN.

Il couroit donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade ;

SOCRATE.

Ce n'est pas lui qui couroit.

ARLEQUIN.

Et qui donc ?

SOCRATE.

[illegible] ils ont mieux couru que ceux des autres, & c'est pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui sont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce sont les plus estimez des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens ; car autrement ils auroient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque c'est eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus sainement que tous les Grecs ensemble.

ARLEQUIN.

Ce n'est là qu'une gloire de cheval, je n'en veux point, puisque je suis un homme, apprens m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre : si vous couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous désolez les campagnes & détruisez par vos fureurs des nations entieres, vous vous ferez un nom éternel, & l'on vous mettra au rang des plus grands Heros.

ARLEQUIN.

Fy, au diable ; c'est la gloire d'un enra-

gé, & les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups, car ils respectent leur espece : je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce sont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flate la vanité des hommes. Ecoutez, faites des comedies, il y a dans Athenes des gens qui se sont rendus celebres par là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est des comedies ?

SOCRATE.

Ce sont des ouvrages d'esprit, où l'on peint publiquement les hommes, & dans lesquels on les fait rire de leurs propres ridicules.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une comedie de Thimon, je serois charmé de le faire rire de ses folies ?

SOCRATE.

Le sujet est des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas aussi m'y mettre avec ma métamorphose ?

SOCRATE.

Pourquoi non, les hommes aveugles sur leurs propres défauts, [illegible] pour [illegible] que des passions opposées aux leurs produisent chez les autres, ne [illegible] que trop [illegible] de la couleur d'un fou, & cette maniere de les juger pouvoit être un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il être pour réussir.

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire.

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses raisonnables & des veritez utiles pour la correction des mœurs, faire que les honnêtes gens [illegible] de la nature & de la verité [illegible] sur tous les [illegible] ridicules, la [illegible] plaisante, [illegible] de mots & [illegible] les [illegible] qui blessent les mœurs & révoltent l'honnête homme. Si vous faites ce que je dis là, vous plairez infailliblement aux gens d'esprit & de bon goût dans cette ville [illegible].

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup, je n'adore que cela. Faut-il plaire à tout le monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde ; vous ne devez pas vous en flater, quand vous auriez fait un chef d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux que l'on nomme auteurs, c'est-à-dire, des gens qui font aussi des comedies qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma pièce est bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, supposons que je sois un de ces auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que vôtre sujet est trop métaphorique pour le Theatre qui veut du vrai-semblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvû que je ne dise que des choses vrayes & raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un Balourd & que

vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir d'esprit?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, & sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter, je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous, je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous aïez dit par tout des absurditez.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec ta sotte critique; parle autrement. Il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis-moi sans tant de galimathias, si tu veux que je parle avec esprit ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez, & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

SOCRATE.

Sans doute, si votre critique n'est pas generale, si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne présentez pas les idées que votre pièce m'a fait naître, & que je n'aurois jamais eu sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre pièce est imparfaite & votre sujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parceque tu m'ennuyes.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ha! voilà une conversation de science.

ARLEQUIN.

Parbleu, voilà une fine pièce! quel diable de galimathias!

SCENE

SCENE VI.

ARLEQUIN, un MAISTRE *à chanter*, un MAISTRE *à danser*, & un MAISTRE *en fait d'armes*.

Le MAISTRE *à chanter*.

Vous avez raison, Monsieur, de ne vous amuser pas à la philosophie, ces sortes de gens sont inutiles dans le monde ; ce n'est pas de même de moi & de ces Messieurs.

ARLEQUIN.

Et qui êtes-vous, toi ?

Le MAISTRE *à chanter*.

Je suis Maître à chanter, c'est moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres & les rochers sur les pas d'Orphée & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thebes.

ARLEQUIN.

Et comment bâtissoit cet Amphion ?

Le MAISTRE *à chanter*.

Il chantoit, & les pierres se plaçoient d'elles-mêmes où ses chansons les appelloient.

ARLEQUIN.

Cet art là est beau ; je veux l'apprendre pour me bâtir un beau Palais : Et toi, que montre-tu ?

Le MAISTRE *à danser.*

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle, je veux aussi apprendre à faire la cabriole: Et toi avec ton chapeau de travers, que montre-tu?

Le MAISTRE *d'armes.*

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable, & si je le sçavois je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

Le MAISTRE *d'armes.*

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudroient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

Le MAISTRE *d'armes.*

Je donne le courage avec l'adresse, & je connois tels de mes Ecoliers qui font la terreur de la ville qui n'oseroient se battre, s'ils ne croyoient pas le pouvoir faire sans danger.

ARLEQUIN.

Je le croi, car pour moi je ne voudrois jamais me battre si je sçavois d'être tué, allons, apprenez-moi vîte ce que vous sçavez.

Le MAISTRE *à chanter.*

Qui voulez-vous qui commence?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

Le MAISTRE *à danser.*

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moy; ce seroit plaisant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles comme cela à la fois; allons vîte, car je suis pressé, ayant encore plus de mille sciences à apprendre avant qu'il soit nuit, & pour ne perdre pas de temps, voilà de l'argent.

Le MAISTRE *à chanter.*

Monsieur a raison, il vous faut d'abord apprendre la notte.

Le MAISTRE *à danser.*

Il faut vous camper.

Le MAISTRE *d'armes.*

Il faut vous mettre en garde.

Le Maistre d'armes & le Maistre à danser campent Arlequin de maniere qu'il semble qu'il va tout à la fois faire des armes & danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le Maistre à chanter luy fait chanter la notte, le Maistre à danser fait la cabriole, le Maistre d'armes pousse une botte, Arlequin chante, fait la cabriole & pousse la botte tout à la fois; les Maistres repetent la même chose avec precipitation, Arlequin s'efforce pour les suivre, & il s'es-

souffle de maniere qu'il se met hors d'haleine, ensorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin:

Allons, courage Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN *se levant en fureur & les chargeant.*

Pardi, voilà de grands coquins qui se sont donnez le mot pour me faire crever sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

SCENE VII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE de Flatteurs.

ASPASIE.

Pour faire jouir quelques moments Arlequin des vanitez de la fortune, j'ai r'assemblé une Troupe de Flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chere Aspasie.

ASPASIE.

Bonjour mon cher; je vous améne une troupe de nouveaux amis que vous a fait

la [illegible] de qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'honnêtes gens, faisons les avances.

ASPASIE.

Approchez Messieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet, & moi je vais faire les honneurs de la fête.

ENTRÉE ET BALET DES FLATEURS.

UN FLATEUR.

Un Astre favorable
Préside sur tes jours:
Tu réunis en toi ce qu'on a de plus aimable
La gloire & les amours;
Quelle grace!
Quelle audace!
[illegible]
[illegible]
Cher Arlequin, je vois l'aurore
D'un beau jour [illegible]
Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah, le bon [illegible]! viens que je t'embrasse.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flate.

ARLEQUIN.

Oui, il me flate; écoutez-la, elle m'a-

me, & cependant elle est jalouse du merite que l'on me trouve : Laissez-la dire, continuez mes amis.

Un FLATEUR.

Tel blâme les Flateurs
Qui toute sa vie
N'a mis son étude
Qu'à flater ses erreurs ;
Pour lui rempli de complaisance
Il n'aime la verité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.

Un FLATEUR.

Craignez la Verité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincerité ;
Gens enflez d'orgueil & de faste,
S'il n'étoit point de Flateurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Est-il de desert assez vaste ?

ARLEQUIN.

Morbleu, vive un Flateur,
C'est un homme aimable,
Tendre, sensible,
Toujours plein de douceur ;
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur,
Quand sous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'âne.

Marquis avec le dessein d'embrasser Arle-quin que ses propres forces, a ressemblé cette troupe de Flatteurs qui se laissent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables, il se livre à eux, & se mêlent dans leurs danses, il les suit.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THIMON.

ME voilà aussi pauvre que je l'étois il y a vingt-quatre heures, ce n'est plus ma bonté ni ma magnificence qui m'a réduit dans cet état, c'est la trahison d'Arlequin : à peine est-il revêtu de l'humanité qu'il devient plus perfide & plus scelerat que tout le reste des hommes : Oh turpitude de la nature humaine ! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me causes en faisant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices par le rempart d'une solitude éternelle. Les Dieux nous conduisent dans le port par des routes inconnues, & lorsque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y poussent & nous y font r'entrer par un heureux naufrage ; en me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour tou-

perès à moi-même, je ne verrai plus le théâtre du monde, je ne serai plus dégoûté des scenes ridicules qu'on y joue, ni des fourberies tragiques qu'on y voit. Et je ne m'occuperai que du spectacle de l'Univers; en [illegible] me font pardonner à Arlequin la perfidie qu'il m'a faite; je pourrois l'en faire punir, mais les trésors dont il s'est chargé suffisent pour son châtiment: Le voici, il m'aborde d'un air bien ouvert, [illegible] Voyons.

SCENE II.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On [illegible] que tu es fâché.

THIMON.

C'est donc ainsi, perfide, que non content de m'avoir dépouillé de tous mes biens, tu oses encore triompher de ton crime?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas, je ne te laisserai manquer de rien. Où vas-tu?

THIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conseils m'avoient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi, tu veux encore aller être malheureux ?

THIMON.

Oui, je vais me séparer pour toujours des hommes, & surtout de toi que je déteste encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait, je t'ai pris tes trésors qui ne te servoient à rien, & je les ai pris pour en faire quelque chose, & comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, & tu ne m'en dois pas sçavoir mauvais gré.

THIMON.

Puis je me voir jouer si indignement sans me venger ? mais non, je suis la cause de son mauvais état, j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait, les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raison.

ARLEQUIN.

Tu és un grand fou.

THIMON.

Et tu és un homme, c'est tout dire ; je devois te fuir dès que je t'ai vu tel, mais il en est encore temps ; jouis de mes trésors si tu le peux, je te les abandonne, & je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi, tout de bon tu veux t'en aller?

THIMON.

Oüi ; laisse-moi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colère.

ARLEQUIN.

Ecoute, mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux, au contraire je voulois t'obliger à prendre des biens qui t'étoient inutiles, mais puisque cela te fâche, je vais te les rendre, pourvu que tu m'en laisse prendre un peu pour moi.

THIMON.

Je te les donne tous & je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié. Adieu Thimon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai [illegible].

SCENE III.

UN FLATEUR, THIMON, ARLEQUIN.

LE FLATEUR.

Ne vous en donnez pas la peine ; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, te voilà, viens que je t'embrasse.

LE FLATEUR.

Moderez vos transports.

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis ; demande-lui un peu ce que je vaux, & tu verras si je ne merite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATEUR.

Vous êtes le plus meprisable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand ?

LE FLATEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantois il n'y a qu'une heure mes loüanges ?

LE FLATEUR.

C'étoit pour me moquer de vous ; est-ce que les loüanges prouvent quelque chose ; ce n'est qu'une maniere de parler qui n'a d'objet que l'interêt de ceux qui loüent.

ARLEQUIN.

Ceux qui loüent sont donc des impertinens ?

LE FLATEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flater.

ARLEQUIN.

Je n'entends rien à tout cela ; de qui est cette Lettre ?

Le FLATEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN *à Thimon.*

Ah, hé bien, lis-la, car je ne sçai pas lire, moi.

THIMON.

Qui est cette Aspasie?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille à qui j'ai donné cinq tresors à garder.

THIMON.

Voyons.

THIMON *lit la Lettre.*

Comme les dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Thimon en se refusant l'usage des tresors qu'ils lui avoient fait trouver, s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

THIMON *continue de lire.*

Vous les meritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maître qui vous aimoit, vous l'avez trahi honteusement en lui volant des biens que les dieux ne lui avoient pas donnez pour être la récompense d'un cri-

mes ainsi faisant justice à l'un & à l'autre j'emporte avec moi vos trésors & je vous en prive pour toujours tous les deux.

ARLEQUIN.

Comment, Aspasie me vôle ?

THIMON.

Tu le vois.

Le FLATEUR.

Et elle a bien fait ; par quel endroit meritiez-vous vôtre fortune ?

ARLEQUIN.

Quoi, scelerat, tu ne pensois donc pas ce que tu me disois tantôt ?

Le FLATEUR.

Ah, ha, ha ! Cette question prouve bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ha, ha !

ARLEQUIN.

Par-la-mort-non de ma vie, il faut que je t'assomme.

Le FLATEUR.

Je crains aussi peu ton courroux à present que tu n'as rien, que je t'estimois lorsque je te louois ; le plaisir de t'annoncer ta ruine me paye assez de toutes les menteries que je t'ay dites en ta faveur. Ah, ha, ha ! *Il s'en va.*

THIMON.

Voilà une scene charmante, & je ne croyois pas que mes trésors dûssent jamais

[illegible] tant de plaisir.

ARLEQUIN.

Je suis un grand chien, j'avois esté re[illegible], & de mesme [illegible] à cette carogne d'Aspasie.

THIMON.

Te voilà aussi miserable que moi ; tu éprouves la verité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes, [illegible] n'avoit écouté que tes passions, & ne t'étant pas contenté du necessaire, [illegible] perdu à la fois le necessaire & le superflu que tu cherchois, & tu tombe dans la plus terrible des miseres.

ARLEQUIN.

J'enrage ; si je tenois cette carogne d'Aspasie je la déchirerois à belles dents.

THIMON.

Les femmes [illegible] mieux au moyen des richesses qu'elles [illegible].

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela ; tu redoubles ma colere, je crois la voir manger à mes dépens, & cela me donne une faim canine.

THIMON.

Et le pire est qu'il ne te reste plus rien pour la rassasier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien [illegible] ?

THIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé, je n'ai pas

un morceau de pain, ni un sol pour en achetter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire ?

THIMON.

Si tu veux retourner sur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette maudite montagne.

THIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre ressource, & tu es encore bien heureux que je veüille t'y conduire, tu ne le merite guéres, mais tu me fais pitié, & j'espere que tes fautes t'auront rendu plus sage & produiront chez toi ce que je croyois faussement que la nature toute simple y devoit produire.

ARLEQUIN.

C'est toi qui és la cause de tous mes malheurs ; si tu avois fait l'usage que tu devois faire de tes tresors, je n'aurois point été tenté de te les vôler, & nous les aurions encore. Parle, insensé, pourras-tu jamais te justifier auprès de moi.

THIMON.

En voila bien d'une autre, vous verrez, que c'est moi qui serai le coupable.

ARLEQUIN.

Oüi, tu l'és.

THIMON.

THIMON.

Est-ce par amitié de me vôler ?

ARLEQUIN.

Oüi, tu me l'as conseillé ; puisque ta conduite m'a déterminé à le faire ; n'est-ce pas la même chose que si tu me l'avois dit ?

THIMON.

C'est plûtôt la corruption de ton cœur qui te l'a conseillé.

ARLEQUIN.

C'est la nature, & non pas la raison ; mes intentions étoient bonnes.

THIMON.

Je croirois ce que tu me dis si tu profitois de ce vol, mais tu vois bien que les dieux le condamnent, puisqu'ils te refusent les avantages que tu prétendois y trouver.

ARLEQUIN.

C'est que j'ai agi en âne, si je m'étois souvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas vôlé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, & je me serois défié d'une creature de ton espece. Malheureux que je suis ! je suis la dupe de ma bonté & de ma bonne foi. Ah, ha, ha !

THIMON.

Je me sens attendrir malgré moi, & j'entends des veritez qui me génent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, & pourquoi [illegible]

séparois-tu du reste des hommes; est-ce que tu croyois de valoir mieux que les autres parce que tu étois plus sauvage & plus barbare ?

THIMON.

Mais que voulois-tu faire de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je voulois faire tout le bien que je pouvois ; premierement à moi que j'aime plus que les autres, & après, à tous les autres.

THIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le méritoient pas.

ARLEQUIN.

Et que me faisoit cela ? je meritois moi de faire de bonnes actions.

THIMON.

Oh, Ciel ! quel trait de lumiere il porte à ma raison ! Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même ; j'ai trouvé que ton ressentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné après avoir reçû du bien de toi, étoit juste, & j'approuve aujourd'hui ceux qui disent du mal de toi, parce qu'ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misere, pouvant le faire dans ton premier malheur, tu avois la consolation de sçavoir que tu valois mieux que tes ennemis, aujourd'hui

tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'elle.

THIMON.

Justes Dieux ! que viens-je d'entendre ! voici donc le voile fatal qui jusques ici m'a-voit caché la verité, mais en le levant, que de foiblesses vous me faites voir en moi ! je demeure immobile ! ma Misantropie m'a-bandonne, je vois qu'elle n'étoit chez moi qu'une passion violente & qu'un mode dan-gereux de mon amour propre, je condam-nois des vices & des ridicules que je ne croyois pas chez moi ; à peine je m'apper-çois de mes erreurs que je deviens plus foi-ble & plus timide que le commun des hom-mes ; dieux qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que nôtre raison !

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison ?

THIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ay tort, & je ne t'impute rien ; pardonne-moi mes erreurs & reçois les marques de mon repentir & de ma tendresse dans cet embras-sement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

THIMON.

Helas ! je n'ai plus rien, tu le sçais bien.

Je m'en priverois pour te le donner, si j'en avois, mais allons chercher les moyens de te soulager, tout ce que je puis faire c'est de t'aider autant qu'il me sera possible dans ton travail, & si je ne puis pas t'en affranchir absolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucuns des maux que tu m'as faits, mais malgré cela tu me fais pitié, & je te pardonne; allons où tu voudras, je te suivrai fidellement, & bien loin de vouloir que tu travaille pour moi, je te soulagerai autant que je le pourray.

THIMON.

Que ce naturel tendre & sincere fait bien voir qu'il n'a peché par aucune corruption de cœur, si quelque chose l'a seduit, c'est un mouvement de simplicité & de verité qui s'est trouvé naturellement opposé à nos vices & à nos erreurs.

SCENE IV.

EUCHARIS, THIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

Je viens vous marquer la part que je prens à vôtre malheur.

THIMON.

Est-ce ce que par un sentiment d'ironie; Eucharis, la justice n'est plus égale.

EUCHARIS.

Rien, ce n'est qu'un sentiment d'amitié qui me [illegible] vers vous.

THIMON.

Ce changement me surprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je suis changée; la même amitié qui m'engageoit à vous dire vos veritez dans un temps où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prens à vôtre infortune.

THIMON.

Ah! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si touchante & si peu attenduë me payent trop des pertes que j'ai faites; quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misere qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous éloigne point.

ARLEQUIN.

Tu as tort, la misere doit bien plûtôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours necessaires.

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

THIMON.

Oui, Madame, il a raison ; ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'experience que j'avois faite de l'une & de l'autre fortune ne m'avoit pas appris.

EUCHARIS.

Si vous connoissez vos erreurs il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, & ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance dans une action louable ; je vous offre donc avec ma main une fortune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voilà la Reine des femmes, & il faudroit avoir le diable au corps pour être misantrope avec elle ; que je vous embrasse ma chere amie, vous rassurez mon estomac allarmé de la diette où ma bonne foi & la sotise de Thimon m'avoient condamné.

THIMON.

Que faites-vous, Eucharis ? je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter ?

THIMON.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais si tu es sage tu ne feras

pas semblant de le sçavoir puisque cela vous empêchera d'aller sur la montagne.

THIMON.

Je ne puis assez reconnoître vos bontez, la tendresse même que je sens pour vous me deffend de vous charger d'un misérable qui ne l'est que par sa faute & que les hommes & même les Dieux n'ont pû corriger. Adieu.

SCENE VI.

MERCURE, THIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

Arrête, Thimon, les dieux sont satisfaits, puisque tu connois tes erreurs.

THIMON.

Mais je ne le suis point moi.

MERCURE.

Prends garde de ne tomber pas dans un excès plus criminel que tous les autres.

THIMON.

Pardonnez à ma foiblesse je la sens trop vivement pour être capable de raison.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou si tu t'en souviens que ce ne soit que pour n'y plus retomber ; c'est tout ce que les dieux exigent de toy,

els te rendent tes trésors, & ce n'est qu'à présent que tu te peux dire riche, puisque tu es assez sage pour faire un bon usage de tes richesses ; au surplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'est moi qui l'y ay engagé sous le nom & la forme d'Aspasie.

ARLEQUIN.

Quoi, c'est toi qui m'a joüé ce tour ?

MERCURE.

Oüi.

ARLEQUIN

Et pourquoi me faisois-tu cette piéce ?

MERCURE.

Pour corriger Thimon.

ARLEQUIN.

Eh ! mort-non de ma vie, tu es un drôle de dieu de me faire un coquin pour le faire lui honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puisque tu l'as fait sans malice, j'ai voulu t'instruire, & avec Thimon tous ceux qui abusent des biens qui ne sont donnez aux hommes que pour lier la societé & la rendre plus heureuse ; Thimon, il ne te reste plus qu'à donner la main à Eucharis, elle est belle & sage, & les dieux te la destinoient ; ils rendront heureux un Hymen où elle ne s'est engagée que par leur Conseil,

puisque

puisque c'est moi qui sous la forme d'Al-polin t'ay appris les moyens de te plaire.

THIMON.

Puis-je jamais assez vous marquer ma reconnoissance ?

MERCURE.

Vôtre bonheur est parfait ; joüissez-en long-temps, & puisque vos erreurs sont dissipées, il est temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir sur vous : Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Thimon & d'Arlequin, & reprendre leur empire sur eux.

ENTRÉE DE BALET DES VERITEZ.

I. VERITÉ.

Tremblez voyant les Veritez ;
Leur aspect est terrible
A qui n'est sensible
Qu'à des vanitez :
Leur aide à leur pouvoir supréme ;
Le faste du diadéme
N'en deffend pas les plus grands Rois :
Tout redoute leur voix ;
Heureux ! si vous l'aimiez de même.

I

II. VERITÉ.

Je méprise les avantages
Des habits & des équipages,
Je juge d'un Grand par le cœur:
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un Pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

III. VERITÉ.

Je ris de voir un hypocrite
Qui d'un faux air de Democrite
Censure ce qu'il fait souvent;
Le voyant en secret s'ébatre,
Le Monde me semble un théatre
Où chaque homme est un charlatan.

IV. VERITÉ.

Qui peut voir la fiere Lucrece
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux,
Connoissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut en soi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà des cantiques de reste;
Allons-nous-en, car malepeste

Je suis le sorcier qui m'attend :
Voilà, qui voudra tout dire.
Un jour ne pourroit y suffire,
Il faudroit chanter plus d'un an.

THIMON.

Allons, belle Eucharis, suivis des Veritez remercier les Dieux de tant de faveurs, & nous jurer aux pieds de leurs autels une foi éternelle.

SCENE VII.

ARLEQUIN.

En verité, je suis étouffé pour n'être plus la duppe des Dieux ni des hommes ; car je vois clairement que ce maudit état traîne avec lui de grandes difficultez, si j'avois été parmi des ânes je n'aurois pas été exposé à faire tant de sottises, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé : On ne voit point chez eux de gloire ni de bien chimerique ; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger pour en priver les autres ; ils ne connoissent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquité que les possessions ont intro-

été chez les hommes, c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui ; triste nécessité qui me fait regretter mon premier état ! Ces réflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens ; si vous me les refusez, je croirai n'être encore qu'un âne, mais si vous m'en honorez, je croirai fermement que je suis devenu un homme.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



LA SURPRISE
DE
L'AMOUR,

COMEDIE,

REPRESENTÉE PAR LES COMEDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROY.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez FLAHAULT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXVIII.

ACTEURS
de la Comédie.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, Ami de Lelio.

COLOMBINE, Suivante de la Comtesse.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

JACQUELINE, Servante de Lelio.

PIERRE, Fermier de la Comtesse.

La Scene est dans une Maison de Campagne.



LA SURPRISE DE L'AMOUR,

Comédie en trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.


IAN, Jacqueline, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut donc? Tu me veux pour ta femme? eh bian, est-ce que je recule à ça?

PIERRE.

Bon, qu'est-ce que ça dit? est-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme?

JACQUELINE.

Tredame ! c'est donc un oisiau bian rare, qu'un homme, pour en être si envieuse ?

PIERRE.

Hé là là, je parle en discourant, je sçavons bian que l'oisiau n'est pas rare, mais quand une fille est grande, alle a la fantaisie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacqueline, car ça est vrai, & tu n'iras pas là contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autres amoureux que toi ? Est-ce que Blaise & le gros Colas ne sont pas affolez de moi tous deux ? Est-ce qu'ils ne sont pas des hommes aussi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je pense qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bian donc, je te baille la parfarance, qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

C'est que tu m'aimes mieux qu'eux, tant seulement, mais si je ne te prenois pas, moi, ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morgienne, voilà le tu autem, je veux de l'amiquié pour la parsonne de moi tout seul : quand le Village viendroit te dire, Jac-

queline, épouse moi, je voudrois que tu fis la grimace à tout le Village, & que tu lui disses, ainsi dis, je veux être la femme de Pierre, & pis c'est tout ; point ce qui est d'en cas de moi, si j'allois être un pethisie, je voudrois que ça te fâchit rudement, & que t'en pleurisse tout ton saoul, & vla marguè ce qu'en appelle aimer le monde ; tian, moi qui te parle, si t'allois me changer il n'y auroit pas de querelle chez moi, c'est de l'amiquié que ça : tatiguè que je serois content si tu pouvois bien devenir folle ! ah ! que ça seroit touchant ! Ma pauvre Jacqueline, dis moi quelque chose qui me fasse comprendre que tu perdrois un petit brin l'esprit.

JACQUELINE.

Va, va, Pierre, je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins.

PIERRE.

Eh, pense-tu que tu m'aime, par hasard, dis moi, oui ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux, tu ris tout comme si tu disois oui, hé, hé, hé, qu'en dis-tu ?

JACQUELINE.

Hé, je dis franchement que je serois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bian agréable.

PIERRE.

Eh jarni, vlà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toûjours trouvé une bonne philosomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaisir, mais l'honneur des Filles les empêche de parler ; après ça, ma Tante disoit toûjours qu'un Amant c'est comme un homme qui a faim, pu il a faim & pu il a envie de manger ; pu un homme a de passion après une fille, & pu il l'aime.

PIERRE.

Parsanguene il faut que ta Tante aie dit vrai, car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacqueline.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-là, pourvû qu'alle dure, mais j'ai bian peur que Monsieur Lelio mon Maître, ne consente pas à noutre mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il sçaura que je t'aime, car il nous a dit qu'il ne vouloit point voir d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça ? est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain, & morgué je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'est pis qu'un Turc, à cause d'une Dame de Paris qu'il aimoit biaucoup, & qui

Il a tourné casaque pour un autre Galant plus mal bâti que li : noute Monsieur a fait du tapage, il li a dit qu'alle devoit être honteuse, alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être ; & voilà bian de quoi, ça-t'elle fait, & pis des injures, vous êtes qu'un losdeigne, & je me venge voire donc cet impertinent ; & je me veu geni, & moi je m'en gausse ; tant y a qu'à la parfin alle ly a farmé la porte sur sez ; li qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmite, en philosophe, en vela comme il dit, & depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille ; son valet Arlequin fait itou le dégoûté, quand il voit une fille à droite, ce dit-il e de coups se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de Chambriere qui li a à ce qu'il dit vendu du noir.

PIERRE.

Quien, véritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police, an pend tous les jours de pauvres voleurs, & an laisse aller & venir les perfides, mais vla ton Maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut être qu'il rêve aux femmes, je sis d'avis que j'attende que ça soit passé, va, va, il y a bonne espérance, pisque sa Maîtresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle lui en parleroit.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN,
tous deux d'un air triste.

LELIO.

LE temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oüi, il est aussi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'est pas toujours dans la même disposition, l'esprit aussi-bien que le temps est sujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon esprit va bien, je ne m'embarrasse guères du brouillard.

LELIO.

Tout le monde en est assez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toûjours le temps vilain quand je suis triste.

LELIO.

C'est que tu as quelque chose qui te chagrine?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de tristesse?

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? En vérité je n'en sçai rien ; c'est peut-être que je suis triste de ce que je ne suis pas gai.

LELIO.

Va, tu ne sçai ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me semble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, si tu es malade, c'est une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu fou ? Si tu n'es pas malade, comment trouves-tu donc que tu ne te portes pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma santé.

LELIO.

C'est une santé de crocheteur ; une honnête homme seroit honteux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant, je me sens pesant & lourd ; j'ai une fainéantise dans les membres ; je bâille sans sujet, je n'ai du courage qu'à

mes repas ; tout me dépérit, je ne vis pas, je traîne ; quand le jour est venu, je voudrois qu'il fût nuit ; quand il est nuit je voudrois qu'il fût jour ; voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'est un peu d'ennui qui t'a pris, cela se passera, as-tu sur toi ce livre qu'on m'a envoïé de Paris ?... Réponds donc.

ARLEQUIN.

Monsieur, avec vôtre permission, que je passe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc ? Qu'est-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.

C'est pour ne pas voir sur cet arbre deux petits Oiseaux qui sont amoureux, cela me tracasse ; j'ai juré de ne plus faire l'amour, mais quand je le vois faire, j'ai presque envie de manquer de parole à mon serment, cela me raccommode avec ces pestes de femmes, & puis c'est le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquietudes-là ? Je me ressouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles sont aimables, & ce ressouvenir-là, ne va pas sans quelques émotions de cœur ; mais ce sont ces émotions-là

qui me rendent inébranlable, dans la résolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi, cela me fait tout le contraire à moi: quand ces émotions-là me prennent, c'est alors que ma résolution branle: Enseignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LELIO.

Oüi-da, mon ami, je t'aime, tu as du bon sens, quoiqu'un peu grossier, l'infidélité de ta Maîtresse t'a rebuté de l'amour; la trahison de la mienne m'en a rebuté de même, tu m'as suivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la ressemblance de nos avantures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, je vous assûre que je vous aime cent fois plus aussi que de coûtume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant: je ne veux plus voir de femmes non plus que vous; cela n'a point de conscience, j'ai pensé crever de l'infidelité de Margot, les passe temps de la Campagne, vôtre conversation & la bonne nourriture m'ont un peu remis, je n'aime plus cette Margot, seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête; mais quand je ne songe point à elle je n'y gagne rien, car je pense à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que

vous dirai, viennent me tourmenter; je cours, je saute, je chante, je danse, je n'ai point d'autre secret pour me chasser cela, mais ce secret-là n'est que de l'onguent miton mitaine; je suis dans un grand danger, & puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort quand je suis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laisse en repos ceux qui te fuient!

ARLEQUIN.

Cela est tout raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frenetique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Eh, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie; Femmes, vous nous ravissez nôtre raison, nôtre liberté, nôtre repos: vous nous ravissez à nous-mêmes, & vous nous laissez vivre, ne voilà-t'il pas des hommes en bel état après, des pauvres foux, des hommes troublez, yvres de douleur ou de joie,

[illegible] mises en convulsions, des esclaves; & à qui appartiennent ces esclaves? à des femmes! Et qu'est-ce que c'est qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître; nous pourrions aujourd'hui en commencer la définition, mais je soûtiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En verité, c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat; c'est dommage qu'il ait tant de griffes.

LELIO.

Tu as raison, c'est dommage; car enfin, est-il dans l'Univers de figure plus charmante? Que de graces! Et que de varieté dans ces graces!

ARLEQUIN.

C'est une créature à manger.

LELIO.

Voilà ses ajustemens: Jupes étroites, Jupes en lanternes, Coëffure en clocher, Coëffure sur le nez, Capuchon sur la tête, & toutes les Modes les plus extravagantes, mettez-les sur une femme, dès qu'elles auront touché sa figure enchanteresse, c'est l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'est de l'esprit qui lui vient jusqu'au bout des doigts; cela n'est-il pas bien singulier?

ARLEQUIN.

Oh cela est vrai, il n'y a quasi pas de livre qui ait tant d'esprit qu'une femme,

quand elle est en corset & en petites pantoufles.

LELIO.

Quel aimable désordre d'idées dans sa tête! Que de vivacité! Quelles expressions! Que de naïveté! L'homme a le bon sens en partage, mais ma foi l'esprit n'appartient qu'à la femme: à l'égard de son cœur, ah! si les plaisirs qu'il nous donne étoient durables, ce seroit un séjour délicieux que la terre: nous autres hommes la plûpart, nous sommes jolis en amour: nous nous répandons en petits sentimens doucereux: nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge, nous nous faisons des méthodes de tendresse; nous allons chez une femme, pourquoi? pour l'aimer, parce que c'est le devoir de nôtre emploi: Quelle pitoïable façon de faire! Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, ni fâchée ni bien aise; elle est tout cela sans le sçavoir, & cela est charmant; regardez-là quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je m'en souviens, Margot avoit si bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'éguillon de la jalousie & du plaisir notre cœur à nous autres est un vrai paralitique, nous restons là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remuë pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne la secousse à lui-même, il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance : elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le repete-t'elle ? vous l'aprenez toûjours, vous ne le sçaviez pas encore; ici par un impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction : en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant, enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joïe, du babil & du silence de toutes couleurs, & le moïen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne : le moïen de se voir adoré sans que la tête vous tourne ! Pour moi j'étois tout aussi sot que les autres Amans, je me croïois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit : ah ! qu'il est mortifiant d'en rabatre ! C'est aujourd'hui ma bêtise qui m'étonne, l'homme prodigieux à disparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à la place.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, queussi, queumi ; voilà mon histoire ; j'étois tout aussi sot que vous ; vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es, ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable, qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'esprit.

ARLEQUIN.

Oüi, est-ce que tout cela n'est pas bien joli ?

LELIO.

Non, tout cela est affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce sont là les instrumens de nôtre supplice, dis moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or, & ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverois cela fort bon, il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas, mais je prendrois vitement quelque millier d'écus dans mes poches, je laisserois-là le reste, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oüi, mais tu ne sçais point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ra-

massé

mise un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

E, par la morbleu, c'est bien dommage, voilà un sot tableau de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au diable, & l'animal aussi.

LELIO.

Mon enfant cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne, enfin ces perles c'est son cœur qu'elle t'abandonne avec tous ses transports.

ARLEQUIN.

Ah! ah! gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre c'est un caractère perfide retranché dans l'ame de ta maîtresse, il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le tien, adieu tes plaisirs, il te laisse aussi misérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah! c'est justement la bête, que Margot a lâché sur moi, pour avoir aimé son argent, son or, & ses perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore?

ARLEQUIN.

Hélas! Monsieur, je ne songeois pas à ce

diable do tigre qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié on ne voit pas plus loin que son nez.

LELIO.

Quand tu seras tenté de revoir des femmes, souviens-toi toûjours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller sur sa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui est fait, je renonce à toutes les femmes, & à tous les trésors du monde, & je m'en vais boire un petit coup, pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

Que me veux-tu, Jacqueline.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

Dequoi s'agit-il ?

JACQUELINE.

C'est que ne vous déplaise... mais, vous vous fâcherez.

LELIO.

Voiions.

JACQUELINE.

Monsieur, vous avez dit il y a quenque temps, que vous ne voulliez pas que j'eussiens de Galands.

LELIO.

Non, je ne veux point voir d'amour dans ma Maison.

JACQUELINE.

Je viens pourtant vous demander un petit parvilége.

LELIO.

Quel est-il ?

JACQUELINE.

C'est que reverence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre? voilà un plaisant aveu, & qui est le nigaud qui est amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'est moi, Monsieur.

LELIO.

Ah c'est toi, Maître Pierre, je t'aurois crû plus raisonnable. Eh bien, Jacqueline, c'est donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oüi, Monsieur, il y a bien deux ans en ça, que ça m'est venu . . . mais, dis toi-même, je ne sis pas assez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monsieur, franchement c'est qu'à [illegible]

trouve gentil, & si ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-temps que je serions épousez.

LELIO.

Tu es fou, Maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera là, crois moi, ne t'attache point à elle, laisse-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon, voilà de biaux contes, qu'ous li faites-là, Monsieur. Est-ce que vous croyez que je sommes comme vos Giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent. Allez, allez, si queuqu'un de nous deux se plante-là, ce sera li qui me plantera, & non pas moi : à tout hasard, nôtre Monsieur, donnez-nous tant seulement une petite parmission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oüi, Monsieur, voilà tout fin dret ce que c'est, & Jacquelaine a itou queuque doutance que vous voudrez bian de vôtre grace, & pour l'amour de son sarvice, & de stila de son pere & de sa mere, qui vous ont sarvi, quand ils n'étiont pas encore défunts, tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres, & tout franchement pour vous le couper court...

LELIO.

Achéve donc, il y a une heure que tu

tiane.

JACQUELINE.

Parguenne aussi tu t'embarbouilles dans je ne sai combien de paroles qui ne sarvont de rian, & Monsieur perd la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voudrions nous marier, &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'est ce qui fait, si vous parmettez que je vous le disions en bref —

LELIO.

Eh non, Jacqueline, dis le moi en long; tu auras plûtôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque espérance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux, nous verrons cela une autre fois, & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laissez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE prenant *Arlequin à l'écart.*

Arlequin, par charité, recommandez-nous à Monsieur; c'est que je nous ai-

mons Jacqueleine & moi, je n'avons pas de grands moïens, & ...

ARLEQUIN.

Tout beau, Maître Pierre, dis-moi, as-tu son cœur?

PIERRE.

Parguenne oüi, à la parfin, alle m'a lâché son amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains! voilà le caractere perfide qui va venir, je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu ne le sentiras pas; adieu pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal est sans remede.

JACQUELINE.

Queu tripotage est-ce qu'il fait donc là, avec ce remede & ce caractere?

PIERRE.

Morguié tous ces discours me chiffonnont malheur, je varrons ce qui en est par un petit tour d'adresse. Allons-nous-en, Jacqueleine, Madame la Comtesse fera mieux que nous.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à son Maître.*

Monsieur, mon cher Maître, il y a un mauvaise nouvelle ici.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comtesse, qui a acheté depuis un an cette belle Maison près de la vôtre ?

LELIO.

Oüi.

ARLEQUIN.

Hé bien, on m'a dit que cette Comtesse est ici, & qu'elle veut vous parler. J'ai mauvaise opinion de cela.

LELIO.

Hé morbleu, toûjours des Femmes : eh que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien, mais on dit qu'elle est belle & veuve, & je gage qu'elle est encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me soucie ni de sa beauté, ni de son veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne disposition. Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on dit qu'il y a aussi une Fille de Chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Benest ! une femme te fait peur ?

ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, j'espere en vous, & en vôtre assistance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui se promenent; retirons-nous. *Ils se retirent.*

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lelio.*

VOilà un jeune homme bien sauvage ?

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oseroit-on vous demander d'où vient cette ferocité qui vous prend à vous & à vôtre Maître ?

ARLEQUIN.

A cause d'un Proverbe qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il ?

ARLEQUIN.

C'est que nous sçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ose nous regarder, Madame ? allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la sottise que vous venez de faire.

ARLEQUIN *la regardant doucement*,

Par la jarni qu'elle est jolie.

LA COMTESSE.

Laisse-le là, je crois qu'il est imbécille.

COLOMBINE.

Et moi je crois que c'est malice. Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

C'est que mon Maître a fait vœu de fuir les Femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas votre faute, c'est la nature qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu aussi. Nous avons souffert comme des misérables à cause de votre bel esprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas quelle lamentable histoire ! & comment te tireras-tu d'affaire avec moi ? Je suis une espiègle, & j'ai envie de te rendre un peu misérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Pitt, il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, va dire à ton Maître que

je me soucie fort peu des hommes, mais que je souhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller : Monsieur, Madame, dit qu'elle ne se soucie point de vous : vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. Ah ! comme cela m'accrocheroit, si je me laissois faire.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE. COLOMBINE.

LELIO.

MAdame, puis-je vous rendre quelque service ?

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, mais il y a le neveu de mon Fermier, qui cherche en mariage une jeune Païsanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage, ils m'ont prié de vous engager à les aider de quelque liberalité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voilà Monsieur tout ce que j'avois à vous dire quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mé-

rite vôtre recommandation, & je vous prie de m'excuser si j'ai fui, mais je vous avouë que vous êtes d'un Sexe avec qui j'ai crû rompre pour toute ma vie : cela vous paroîtra bien bisarre. Je ne chercherai point à me justifier, car il me reste un peu de politesse, & je craindrois d'entamer une matiere qui me met toûjours de mauvaise humeur, & si je parlois, il pourroit malgré-moi m'échaper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, est-ce que ce discours-là ne vous remuë pas la bile ? Allez, Monsieur, tous les renegats font mauvaise fin, vous viendrez quelque jour crier misericorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraseront comme un serpent. Il faut bien que justice se fasse.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas presente, je vous dirois franchement, que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monsieur. Tout ce que nous disons ici, ne s'adresse point à vous, regardons-nous comme hors d'interêt. Et sur ce pied-là peut-on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes ?

LELIO.

Ah ! Madame, dispensez-moi de vous le

dire, c'est un recit que s'accompagne ordinairement de réfléxions, où vôtre Sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidelité qui vous a donné tant de colere.

LELIO.

Oüi, Madame, c'est une infidelité, mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vîte, vôtre Maîtresse cessa-t'elle de vous aimer, pour en aimer un autre?

LELIO.

En doutez vous, Madame? la simple infidelité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme, sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi? vous eûtes un successeur? elle en aima un autre?

LELIO.

Oüi, Madame: Comment cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en païs de connoissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur!

LA COMTESSE.

Oüi, vôtre Maîtresse est une indigne, & l'on ne sçauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la méprise, il n'y a pas

tortiller : c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai crû d'abord moi, qu'elle n'avoit fait que se dégoûter de vous, & de l'amour, & je lui pardonnois en faveur de cela, la folie qu'elle avoit eûë de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

COLOMBINE.

Prenez, prenez toûjours cela en attendant mieux.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'est donc rien à vôtre compte, que de cesser sans raison, d'avoir de la tendresse pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup au contraire : cesser d'avoir de l'amour pour un homme, c'est à mon compte connoître sa faute, s'en repentir, en avoir honte, sentir la misere de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le respect qu'une femme se doit à elle même. J'ai bien vû que nous ne nous entendions point ; si vôtre maîtresse n'avoit fait que renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus loüable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guerir d'une folie que par une extravagance, eh fi. Je suis de vôtre sentiment, cette femme-là est tout-à-fait méprisable ; Amant pour amant, il valoit autant que vous déshon-

auroffiez sa raison qu'un autre.

LELIO.

Je vous avoüe, que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, il faudroit bien des conversations comme celle là, pour en faire une raisonnable. Courage, Monsieur, vous voilà tout deferré : décochez-lui moi quelque trait bien heteroclite, qui sente bien l'original ; eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'est assûrement mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendresse d'une femme : l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LELIO.

On voit bien que vous êtes fachée Madame.

LA COMTESSE.

Moi Monsieur, je n'ai point à me plaindre des hommes, je ne les hais point non plus. Hélas la pauvre espece! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique, que haïssable.

COLOMBINE.

Ouida, je crois, que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir, qu'à nous fâcher contre elle.

LELIO.

Mais qu'a-t'elle donc de si comique ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique ? mais y songez-vous, Monsieur ? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que vôtre espece a de comique, qui pour se mettre à son aise a eû besoin de se reserver un privilege d'indiscretion, d'impertinence, & de fatuité, qui suffoqueroit si elle n'étoit babillarde, si sa miserable vanité n'avoit pas ses coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de déshonnorer un Sexe qu'elle ose mépriser pour les mêmes choses, dont l'indigne qu'elle est, fait sa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raison, & la vertu, des fardeaux trop pesants pour elle, & qui nous a chargé du soin de les porter : ne voilà-t'il pas de beaux titres de superiorité sur nous ; & de pareilles gens ne sont-ils pas risibles ! Fiez-vous à moi, Monsieur, vous ne connoissez pas vôtre misere, j'oserai vous le dire : vous voilà bien irrité contre les femmes, je suis peut-être moi, la moins aimable de toutes, tout hérissé de rancune que vous croiez être, moiennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la foi-

ture grotesque de l'esprit de l'homme, vous m'allez donner la Comedie : Oh je vous défie de me faire passer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette experience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah, cela est plaisant, Madame, peu de femmes sont aussi aimables que vous, vous l'êtes tout autant, que je suis sûr, que vous croiez l'être, mais s'il n'y a que la Comedie dont vous parlez, qui puisse vous réjouir, en ma conscience vous ne rirez de vôtre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux, la Comedie, cependant si j'étois à la place de Madame, le defi me piqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me pique point, je la tiens gagnée ; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soïons amis pendant que nous y resterons, je vous prométs sûreté, nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce! on a qu'à vous en

étoile, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident, cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu, pourquoi prêcher la fin du monde, cela coupe la gorge à toutes passions raisonnables, condamnez les amans déloïaux, les conteurs de sornettes, à être jettez dans la riviere, une pierre au col, à merveille; enfermez les coquettes entre quatre murailles; fort bien, mais les amans fideles, dressez leur de belles & bonnes statues pour encourager le Public; vous riez adieu pauvres brebis égarées: Pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin: A vôtre égard que le Ciel vous assiste, mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie; je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle! je vous quitte, Monsieur, j'ai quelques ordres à donner, n'oubliez pas de grace ma recommandation pour ces païsans.

SCENE VIII.

LE BARON, LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompai-je point, est-ce vous que je vois, Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, c'est moi-même.

LE BARON.

Quoi! avec nôtre ami Lelio! Cela se peut-il?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc là de si étrange?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un instant, & d'où vient la surprise?

LE BARON.

Comment ma surprise! voici peut-être le coup de hasard le plus bisarre qui soit arrivé.

LELIO.

En quoi?

LE BARON.

En quoi? morbleu, je n'en sçaurois revenir, c'est le fait le plus curieux qu'on puisse imaginer, dès que je serai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais que veux-tu dire?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Asiatiques, Affriquaines, Ameriquaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs. Nos propres experiences, & les relations de nos Voïageurs, nous ap-

prement que par tout la femme est amie de l'homme, que la nature l'a pourvûë de bonne volonté pour lui : la nature n'a manqué que Madame ; le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui nôtre espece n'ait point rencontré grace ; & cette seule exception de la Loi generale, se rencontre avec un personnage unique ; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatisme tout neuf, qui seul de tous les hommes n'a pû s'accoûtumer aux Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde, enfin qui s'est condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vû. Oh je ne sache point d'avanture qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah, je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi je me sçai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus, c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON *serieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse

si ridicule, ménageons les termes, il peut venir un jour où vous serez bien aise de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien il vous tournera : c'est si peu de chose que l'esprit ! après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée : Hélas, peut-être joüez-vous de vôtre reste aujourd'hui. Combien voïons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire : Je suis un homme à pronostic, voulez-vous que je vous dise, tenez, je crois que vôtre merveilleux est à fin de terme.

LELIO.

Cela se peut bien, Madame, cela se peut bien, les foux sont quelquefois inspirez.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raisonnes, as-tu lû l'histoire Romaine ?

LELIO.

Oüi, qu'en veux-tu faire de ton Histoire Romaine ?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un Ambassadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle

qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre, s'il en sortoit avant qu'il eût répondu à sa demande.

LELIO.

Oüi, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Tiens mon ami, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & sous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la Republique de Rome, je t'ordonne de n'en sortir que soûpirant pour les beautez de Madame. Voïons si tu oseras broncher.

LELIO *passe le cercle.*

Tiens, je suis hors du cercle, voilà ma réponse, va-t'en la porter à ton benêt d'amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à vôtre char, il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste, vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'est point jaloux.

LA COMTESSE *embarrassée.*

Messieurs, j'entens volontiers raillerie ;

mais finissons-là pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien : faisons là profiter par un petit tour de cercle. [*Il l'enferme aussi.*]

LA COMTESSE *sortant du cercle.*

Laissez-moi, qu'est-ce que cela signifie ? Baron, ne lisez jamais d'histoire, puisqu'elle ne vous apprend que des polissonneries.

Lelio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez s'il vous plaît, Madame, Lelio est mon ami, & je ne veux point lui donner de Maîtresse insensible.

LA COMTESSE *sérieusement.*

Cherchez-lui donc une Maîtresse ailleurs, car il trouveroit fort mal son compte ici.

LELIO.

Madame, je sçai le peu que je vaux, on peut se dispenser de me l'apprendre, après tout vôtre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lelio.*

Vous seriez fort à plaindre, Monsieur, si mes sentimens ne vous étoient indifferens.

LE BARON.

Ah ! le beau duo ! vous ne sçavez pas en-

être combien il est tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En verité vos folies me poussent à bout, Baron.

LE BARON.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur, Lelio & moi, de vous reconduire jusques chez vous.

COLOMBINE *arrivant.*

Bon jour, Monsieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame ? Monsieur Lelio est tout je ne sçai comment aussi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux ?

LA COMTESSE *sortant.*

L'étourdie !

LE BARON.

Laissez-les là, Colombine, ils sont de méchante humeur ; ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en se fâchant.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN; *avec un équipage de Chasseur.*

COLOMBINE *qui a écouté un peu leur conversation.*

JE vois bien qu'ils nous apprêteront à rire. Mais où est Arlequin ? je veux qu'il m'ai-

muse ici. . J'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui.)

ARLEQUIN *la voïant.*

Ouf, ce gibier-là meine un Chasseur trop loin : je me perdrois, tournon d'un autre côté. . . allons donc. . . heut, me voilà justement sur le chemin du Tigre, maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche, je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez, passez vôtre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi, passe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh pardi à bon chat bon rat, je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'esprit en voïant une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien : tu verras si tu n'es pas une vipere.

COLOMBINE.

Ton Maître est un Visionnaire qui te fait faire pénitence de ses sottises : dans le fond tu me fais pitié, c'est dommage qu'un jeune homme

homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant, car tu es sans malice....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeunesse dans la langueur & la souffrance ; car dis la vérité, tu t'ennuies ici, tu pâtis.

ARLEQUIN.

Oh cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie ?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes ; si vous étiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi &, & c'est vous qui en êtes cause, & malgré tout cela il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La sotte chose que le cœur de l'homme !

COLOMBINE.

Cet original dispute contre son cœur comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être si jolie & si traîtresse ?

COLOMBINE.

Comme si on devoit rougir de ses bonnes qualités. Au revoir, nigaud ; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

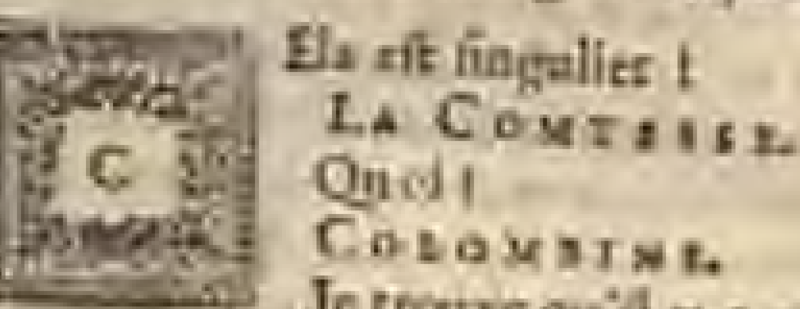


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant sa montre.*



CEla est singulier !

LA COMTESSE.

Quoi ?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons sans rien dire ; entre deux femmes cela ne laisse pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel ?

LA COMTESSE.

Je ne sache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voïons ce que c'est, suivant l'espece de la chose, je ferai l'estime de vôtre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas nécessaire que je voie si souvent Lelio.

COLOMBINE.

Hem, il y a du Lelio ; vôtre taciturnité n'est pas si belle que je le pensois ; la mienne, à vous dire le vrai, n'est pas plus méritoire. Je me taisois à peu près dans le même goût, je ne rêve pas à Lelio, mais je suis autour de cela, je rêve au Valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? Quel mal y a-t-il à penser à ce que je pense ?

COLOMBINE.

Oh pour du mal il n'y en a pas, mais je croïois que vous ne disiez mot par pure paresse de langue, & je trouvois cela beau dans une femme ; car on prétend que cela est rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'est pas necessaire que vous voïez si souvent Lelio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raisons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens ; il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à sa fille, je suis bien aise que le Neveu de mon Fermier trouve quelque avantage, mais sans vous parler, Lelio peut me faire sçavoir ses intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela est tout-à-fait plaisante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-dessus ?

COLOMBINE.

Comment ? il n'y a pas de commentaire à cela ; Malepeste, c'est un joli trait d'esprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde quand on a affaire aux gens, c'est d'aller leur parler, mais cela n'est pas commode, le plus court est de l'entretenir de loin, vraiment on s'entend bien mieux : lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Colombine, vos fades railleries ne me plaisent point du tout, je vois bien les petites idées que vous avez dans l'esprit.

COLOMBINE.

Je me doute moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres, mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Mais aussi dequoi vous avisez-vous de prendre un si grand tour pour parler à un homme. Monsieur, soions amis tant que nous resterons ici, nous nous amuserons, vous à médire des femmes, moi à mépriser les hommes, (voilà ce que vous lui avez dit tantôt,) est ce que l'amusement que vous avez choisi

ne vous plaît plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toûjours ; mais j'ai songé que je mettrai Lelio plus à son aise en ne le voïant plus. D'ailleurs la conversation que nous avons eûe tantôt ensemble, jointe aux plaisanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles scenes, que je suis bien aise d'éviter ; tien, prends ce Billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lelio. C'est de cette Païsanne dont il s'agit, je lui demande réponse.

COLOMBINE.

Un Billet à Monsieur Lelio, exprès pour ne point donner matiere à la plaisanterie ! mais voilà des précautions d'un jugement ...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'est une maladie qui commence : vôtre cœur en est à son premier accès de fiévre, tenez, le Billet n'est plus nécessaire, je vois Lelio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites vôtre commission.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN. COLOMBINE.

LELIO.

POurquoi donc Madame la Comtesse se retire-t-elle en me voïant ?

COLOMBINE *présentant le Billet.*

Monsieur ... ma Maîtresse a jugé à propos de réduire sa conversation dans ce Billet. A la Campagne on a l'esprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la finesse qu'il peut y avoir à me laisser là quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des mesures avec elle pour nos Païsans ; mais voïons ses raisons.

ARLEQUIN.

Je vous conseille de lui répondre sur une carte, cela sera bien aussi drôle.

LELIO *lit.*

Monsieur, depuis que nous nous sommes quittez, j'ai fait réflexion qu'il étoit assez inutile de nous voir.

Oh très inutile, je l'ai pensé de même.

Je prévois que cela vous gêneroit, & moi à qui il n'ennuie pas d'être seule, je serois fâchée de vous incommoder!

Vous avez raison, Madame, je vous remercie de vôtre attention.

Vous sçavez la priere que je vous ai faite tantôt au sujet du mariage de nos jeunes gens, je vous prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point ! Voila la femme du caractere le plus paisible que j'aye vûë de ma vie; si j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce seroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu j'ai peur que ce tour-là ne vous joüe d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non, l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en vérité beaucoup d'estime pour elle, cela est dans mon goût, je suis ravi que la proposition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oüi, nôtre dessein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh je suis honnête, je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur, faites-vous réponse ?

LELIO.

Oui, ma chere enfant, j'y cours : vous

pouvez lui dire, puisqu'elle choisit le pa-
pier pour le champ de bataille de nos con-
versations, que j'en ai près d'une rame chez
moi, & que le terrain ne me manquera de
long-temps.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons à qui aura le
dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, Monsieur, vous me di-
tes que vous courez faire réponse, & vous
voilà encore!

LELIO.

J'ai tort, j'oublie les choses d'un moment
à l'autre: attendez-là un moment.

COLOMBINE.

C'est-à-dire que vous êtes bien charmé du
parti que prend ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Pardi cela est admirable!

LELIO.

Oüi, assûrément, cela me fera plaisir.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Cela se passera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela se passe.

ARLEQUIN.

Emmenez-moi avec vous, car je ne me fie
point à elle.

COLOMBINE.

Oh je n'attendrai point, si je suis seule,
je

je veux causer.

LELIO.

Fais lui l'honnêteté de rester avec elle, je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer, mais je n'ai que faire d'entreprendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, Mademoiselle Colombine, promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai, car je réponds tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie, qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons-nous.

Et puis à part, & en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *décontenancé & se promenant de son côté.*

C'est une malédiction que cet Amour: il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point: il faut prendre patience & faire bonne mine. [*Il chante.*]

Turlu tutluron.

COLOMBINE *se rencontrant sur le Théâtre & s'arrêtant.*

Mais vraiment, tu as la voix belle! sçais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oui, je commence à lire les paroles. [*Il chante.*] Turlurontontou.

COLOMBINE *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin, serieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin!

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur ?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prends pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je suis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE *allant à lui.*

Oh tu m'ennuies, je veux que tu me dises franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te hais.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait, pour me haïr ?

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Butord ; que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous soûpiriez pour moi ?

ARLEQUIN.

Je te plais donc ?

COLOMBINE.

Oui, ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe ; adieu ma mere, sauve qui peut... Ah ! Monsieur, vous voilà

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN. COLOMBINE.

LELIO.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN.

Hélas ! c'est ce lutin-là qui me prend à la gorge ! Elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne sçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à vôtre aise : Elle a la malice de me dire qu'elle me battra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guerison de sa folie, il faut que j'en vienne à bout : Va, va, c'est partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voilà la belle guerison ! je suis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez Colombine, voilà la réponse au billet de vôtre Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiere ?

LELIO.

Eh ! pourquoi la ferois-je fiere ? Je la fais

indifferente : Ai-je quelqu'interêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies sont les meilleures : l'homme est foible, tous les Philosophes du temps passé nous l'ont dit, & je m'en fie bien à eux : Vous vous croïez sage & gaillard, vous n'êtes point cela, ce que vous êtes est caché derriere tout cela ; si j'avois besoin d'indifference, & qu'on en vendît, je ne ferois pas emplette de la vôtre, j'ai peur que ce soit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en est un. En franchement, vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate : Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes serieux tout de bon : Tout autant de simptômes d'une indifference amoureuse.

LELIE.

Et laissez-moi, Colombine, ces discours-là m'ennuïent.

COLOMBINE.

Je pars, mais mon avis est que vous avez la vûë troublée : attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux vôtre chemin ; n'allez pas vous jetter dans quelque orniere, vous embourber dans quelque pas : Quand vous soûpirerez, vous serez bien-aise de trouver un écho qui vous réponde : N'en dites rien, ma Maîtresse est brouillée du bureau, la bonne

Dame bataille, & c'est autant de batteu, ma-tur, Monsieur, je suis vôtre servante.

Elle s'en va.

****

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa Maîtresse s'humanise, elle qui me fuit, & qui me fait mon procès. Oh! parbleu Madame la Comtesse vos manieres sont tout-à-fait de mon goût; je les trouve pourtant un peu sauvages, car enfin l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre: je ne veux plus vous voir: vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable, & voilà le sens du billet, tout mitigé qu'il est. Oh! la verité est que je ne croyois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, chacun a son goût.

LELIO.

Parbleu je suis content de la réponse que j'ai fait au billet, & de l'air dont je l'ai reçû: Mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content, à moins qu'on ne soit fâché : tenez-vous ferme, mon cher Maître, car si vous tombez me voilà à bas.

LELIO.

Moi tomber ! je pars dès demain pour Paris, voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voïage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croit peut-être que je serois sensible à son amour, & je veux la laisser là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que fais-je donc moi ?

LELIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine, il s'agit bien de Colombine ; veux-tu encore dîner d'elle ? Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme ?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un lièvre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec difficulté,*

Il faut avoüer que les beautés de l'espèce

d'une femme sont des pieges bien finement dressez contre nous.

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux; mais si Colombine m'ensorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché, mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas?

LELIO *distrait*.

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jetter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre? Oh sans l'inimitié que j'ai vouée à l'amour, j'extravaguerois actuellement peut-être: je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas d'avantage, je serois piqué, j'aimerois, cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toûjours entendu dire, il a du cœur comme un César; mais si ce César étoit à ma place il seroit bien sot.

LELIO *continuant*.

Le hasard me fait connoître une femme qui hait l'amour; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant nôtre séjour ici; je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous étions à nous revoir, je viens la trouver indifferemment, je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noïer; j'ai vû sans danger les charmes de sa personne. Voilà qui est fini, ce

semble ? Point du tout, cela n'est pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies : équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant. Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en se jouant devient la ruine de mon repos, si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LELIO.

Un Billet m'arrête en chemin : Billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas la peine. M'écrire cela ! à moi qui suis en pleine sécurité ! qui n'ai rien fait à cette femme, s'attend-on à cela ? Si je ne prends garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire qu'en arrivera-t'il ? Je serai étonné, déconcerté, premier degré de folie, car je vois cela comme si j'y étois ; après quoi, l'amour propre s'en mêle, je me crois méprisé, parce qu'on s'estime un peu, je m'aviserai d'être choqué, me voilà fou complet : deux jours après, c'est de l'amour qui se déclare, d'où vient-il ? Pourquoi vient-il ? d'une petite fantaisie magique qui prend à une femme, & qui plus est, ce n'est pas sa faute à elle ; la nature a mis du poison pour nous dans toutes ses idées ; son esprit ne peut se retourner qu'à notre dommage, sa vocation est de nous mettre en

démence : elle fait sa charge involontairement. Ah ! que je suis heureux dans cette occasion-ci, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà ce Billet insultant, malhonnête ; mais cette réflexion là me met de mauvaise humeur ; les mauvais procedez m'ont toujours déplû, & le vôtre est un des plus déplaisant, Madame la Comtesse ; je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer sa Maîtresse.*

Monsieur, ne me parlez plus d'elle, car, voïez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LELIO.

Amoureuse ! elle amoureuse !

ARLEQUIN.

Oüi, je la voïois tantôt qui badinoit, qui ne sçavoit que dire, elle tournoit autour du pot, je crois même qu'elle a tapé du pié, tout cela est signe d'amour, tout cela meine un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fut vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi, je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais après son Billet & son procedé.

ARLEQUIN.

Son Billet ! de qui parlez-vous ?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien, ce Billet n'est pas d'elle.

LELIO.

Il ne vient pas d'elle ?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est de la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord ?

ARLEQUIN.

Moi ? de Colombine : ce n'étoit donc pas à cause d'elle que vous vouliez me mener à Constantinople ?

LELIO.

Peste soit de l'animal, avec son galimatias.

ARLEQUIN.

Je croïois que c'étoit pour moi que vous vouliez voïager ?

LELIO.

Oh qu'il ne t'arrive plus de faire de ces méprises-là, car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comtesse.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous a bien-tôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez aussi.

LELIO.

Moi l'aimer ! moi l'aimer ! ah! tu me feras plaisir de sçavoir adroitement de Colombine les dispositions où elle se trouve ; car je veux sçavoir à quoi m'en tenir : & si contre toute apparence il se trouvoit dans son cœur une ombre de penchant pour moi, vîte à cheval : je pars.

ARLEQUIN.

Bon, & vous partez demain pour Paris.

LELIO.

Qui est-ce qui t'a dit cela ?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment : mais c'est que la mémoire vous faille comme à moi : Voulez-vous que je vous dise, il est bien aisé de voir que le cœur vous démange ; vous parlez tout seul, vous faites des discours qui ont dix lieuës de long, vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez : vous partez, vous restez ; & puis du noir, & puis du blanc ; pardi quand on ne sçait ni ce qu'on dit ni ce qu'on fait, ce n'est pas pour des prunes : & moi, que

tenez-je après ? Quand je vois mon Maître qui perd l'esprit, le mien s'en va de compagnie.

LELIO.

Je te dis qu'il ne me reste plus qu'une simple curiosité, c'est de sçavoir s'il ne se passeroit pas quelque chose dans le cœur de la Comtesse, & je donnerois tout-à-l'heure cent écus, pour avoir soupçonné juste. Tâchons de le sçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera, je le sens bien.

LELIO.

Ecoute, après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent pesant de dessus le corps, & vous prenez bien la chose. Franchement, Monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon ; entre nous je la crois plus ratiere que malicieuse : je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer, mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu panier, je me laisserai aller : si vous m'en croyez, vous ferez de même : être amoureux & ne l'être pas, ma foi je donnerai le choix pour un liard. C'est misere : j'aime mieux la misere

la misere gaillarde que la misere triste : Adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attends, tiens, ce n'est pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre ne me serviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le sçavoir ; ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux je veux avoir la consolation que vous le soïez aussi, afin qu'on dise toûjours tel valet tel Maître : Je ne m'embarasse pas d'être un ridicule, pourvû que je vous ressemble ; si la Comtesse vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous acheve, par bonheur que vous êtes déja bien avancé, & cela me fait un grand plaisir. Je m'en vais voir l'air du Bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il est déja tout épâté.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LELIO *distrait.*

Je prierai pourtant la Comtesse d'ordonner à Colombine de laisser ce malheureux en repos ; mais peut-être elle est bien-aise elle-même, que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comtesse n'est pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LELIO *d'un air fâché & agité.*

Eh bien, que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je viens vous demander mon congé.

LELIO *sans l'entendre.*

Morbleu je n'entens parler que d'amour ; eh laissez-moi respirer vous autres ! vous me lassez, faites comme il vous plaira, j'ai la tête remplie de femmes & de tendresses : Ces maudites idées-là me suivent par tout, elles m'assiegent, Arlequin d'un côté, les folies de la Comtesse de l'autre, & toi aussi.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je viens vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'est que Pierre ne m'aime plus, ce misérable-là s'est amouraché de la fille à Tho-

mas : Tenez, Monsieur, ce que c'est que la cruauté des hommes ! je l'ai vû qui batifoloit avec elle; moi pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons donc; & le vilain qu'il est m'a fait comme cela un geste du coude; cela vouloit dire, va te promener. Oh que les hommes sont traîtres ! voilà qui est fait, j'en suis si soûle, que je n'en veux plus entendre parler, & je viens pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'avise ce Coquin-là d'être infidele ?

JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'est avis que c'est un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas ? c'est pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce soit, voilà de belles richesses qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh Monsieur, je ne veux pas rester dans le Village, car on est si foible, si ce garçon-là me recharchoit, je ne suis pas rancuneuse, il y auroit du rapatriage, & je prétens être brouillée.

Lelio.

LELIO.

Ne te presse pas, nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hom ! la voilà cette Comtesse. Je m'en vas, Pierre est son valet, & ça me fâche bian contre elle.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE *qui cherche à terre avec application.*

LELIO *ayant cherché.*

Elle m'a fait remarquer si je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué son procedé ; comme il n'en est rien, il est bon de lui paraître aussi indifferent que je le suis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE *cherchant toujours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage-là me dérange : je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en est trop, Madame, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il était

inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous pensiez juste. Mais je prendrai la liberté de vous représenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéïr : le moïen de ne vous point voir ? je me trouve près de vous, Madame ; vous venez jusqu'à moi ; je me trouve irregulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas Monsieur, je ne vous voïois pas ; après cela quand je vous aurois vû, je ne me ferois pas un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cause de vous, je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet, il ne signifioit pas, haïssons-nous, soïons nous odieux : Si vos dispositions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vûë, vous en souffrez apparemment, & j'en suis fâchée, mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuir, délivrez-vous de ma vûë : Quant à moi, Monsieur, qui ne vous hais, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir : vous trouverez bon que j'aille mon train, que vous me soïez un objet parfaitement indifférent, & que j'agisse tout comme si vous n'étiez pas là. Je conclus mon portrait, j'ai besoin de quel-

ques petits diamans qui en ornent la boëte ; je l'ai prise pour les envoïer demonter à Paris, & Colombine à qui je l'ai donnée pour le remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu ; voilà ce qui m'occupe, & si je vous avois apperçû-là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-humblement & très-poliment de vous détourner. Peut-être même, m'auroit-il pris fantaisie de vous prier de chercher avec moi, puisque vous vous trouvez-là : car je n'aurois pas desiré que ma présence vous affligeât ; à présent que je le sçais, je n'userai point d'une priere incivile : Faites vîte, Monsieur, car je continuë.

LÉLIO.

Madame, je ne veux point être incivile non plus, & je reste puisque je puis vous rendre service, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, ne vous contraignez pas ; allez-vous-en, je vous dis que vous me fâchiez ; je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point : Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LÉLIO.

Parbleu Madame, c'est trop souffrir de refus en un jour, & billet & discours, tout se ressemble : Adieu donc, Madame, je suis votre serviteur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis vôtre servante.

Quand il est parti, elle dit :

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va & qui n'a point marqué positivement dans le billet ce qu'il vouloit donner à sa fermiere ; il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire : Ah ! je ne suis pas d'humeur à mettre toûjours la main à la plume : Je me mocque de sa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'instant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.

Quoi ! vous revenez, Monsieur ?

LELIO *d'un air agité.*

Oui, Madame, je reviens, j'ai quelque chose à vous dire, & puisque vous voilà, ce sera un billet d'épargné, & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il ?

LELIO.

C'est que le neveu de vôtre fermier ne doit plus compter sur Jacqueline ; Madame, cela doit vous faire plaisir ; car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé ! Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves ! Mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jaqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? que signifie ce caprice-là ?

LELIO.

Ce que signifie ce caprice? je vous le demande, Madame, cela n'est point à mon usage, & vous le devineriez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, si vous vouliez. Il est vôtre ouvrage apparemment; je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit, vous avez tout arrêté: Je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, il n'étoit pas necessaire de vous y prendre de cette façon-là, cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'interêts que j'avois à vous voir vous ait été à charge: Je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi, & sans le hazard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vûë de vôtre vie, si j'avois pû.

LELIO.

Eh je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de vôtre vie. Eh pourquoi en douteriez-vous? En verité je ne vous comprens pas! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas

vrai ? d'où vient donc que j'en changerois ? Sur quoi en changerois-je ? y songez-vous ? Oh mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh, Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté ; ne m'en donnez plus, voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assûre.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez à rien ? mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle ? Eh bien, Monsieur, vous ne m'aimerez jamais, cela est-il si triste ? Oh je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir, & je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur ; assûrément vous me soupçonnez du panchant pour vous. Vous m'assûrez que vous n'en aurez jamais pour moi : vous croïez me mortifier, vous le croïez Monsieur Lelio ; vous le croïez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'esperois que vous me divertiriez en m'aimant : Vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous connoissons-

donc point endormie, si je vous répliquois, vous n'êtes point ingrate : Vous espériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti : quoiqu'il en soit, brisons là-dessus, la Comedie ne me plaît pas long-tems, & je ne veux être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avertirez qu'un homme à vôtre place, qui se croit aimé, sur-tout quand il n'aime pas, se met en peine :

LELIO.

Je ne pense point que vous m'aimiez ; Madame, vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût : N'usez point de prétexte, je vous ai déplû d'abord ; moi spécialement je l'ai remarqué ; & si je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je serois peut-être le plus humilié, le plus raillé, & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez, je serois fâchée que vous m'aimassiez ; parce que j'ai résolu de ne point aimer : Mais quelque chose que j'aïe dit, je connois du moins devoir vous estimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste ; je ne suis pas sans dis-

certainement ; Mais à quoi bon faire cette supposition, que si vous m'aimiez je vous traiterois plus mal qu'un autre ? La supposition est inutile, puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes manieres, que vous importe ce qui en arriveroit ? cela vous doit être indifferent ; vous ne m'aimez pas ; car enfin si je le pensois . . . . .

LELIO.

Eh je vous prie, point de menace, Madame : Vous m'avez tantôt offert vôtre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai besoin que de cela : Ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, j'en suis ravie, je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée ; ma foi, Madame, il ne faut pas que vous la soïez du tout, & tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de vôtre billet.

LA COMTESSE.

Oh de tout mon cœur ; allons, Monsieur, ne nous voïons plus ; Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon fermier ; vous me ferez sçavoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai si je souscrirai à ce mariage, dont nôtre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis ; [illegible] inconnues ;

l'en

[illegible] à l'autre ; il semble que je vous ai vû ; je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie, je ne vous oublierai point, vos façons avec moi, vous ont gravé pour jamais dans ma memoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira, je n'ai rien à me reprocher, mes façons ont été celles d'une femme raisonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raisonnable, à la bonne heure, mais accordez donc cette lettre avec vos premieres honnêtetez & avec vos offres d'amitié : Cela est inconcevable, aujourd'hui vôtre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous ressemble pas, & j'ai le cœur aussi jaloux en amitié, qu'en amour : Ainsi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monsieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & presque offençant, si j'étois vaine ; Cependant si j'en crois Colombine je vaux quelque chose à vos yeux mêmes.

LELIO.

Un moment : Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vûës, celle qui vaut le mieux. Je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là : Colombine vous en a dit

d'avantage, c'est une visionnaire, non-seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre : Madame, je vous en avertis, n'en croïez jamais au rapport de vos Domestiques.

LA COMTESSE.

Comment ! que dites-vous, Monsieur ! Colombine vous auroit fait entendre...... Ah l'impertinente ! Je la vois qui passe. Colombine venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que je veux ?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez, quels discours avez-vous tenus à Monsieur, sur mon compte ?

COLOMBINE.

Des discours très sensez à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie d'oser, suivant vôtre petite cervelle, tirer de folles con-

jalouse de mes sentimens ; & je voudrois bien vous demander sur quoi vous avez compris que j'aime Monsieur, à qui vous l'avez dit ?

COLOMBINE.

N'est-ce que cela ? je vous jure que je l'ai crû comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la chose. C'étoit pour abreger vôtre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux. Cela ira là, & si la chose arrive, je n'aurai fait aucun mal : à vôtre égard, Madame, je vais vous expliquer sur quoi j'ai pensé que vous aimiez.

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défens de parler.

LELIO *d'un air doux & modeste.*

Je suis honteux d'être la cause de cette explication là, mais vous pouvez être persuadée que ce qu'elle a pû me dire ne m'a fait aucune impression : non Madame, vous ne m'aimez point, & j'en suis convaincu, & je vous avouërai même dans le moment où je suis, que cette conviction m'est nécessaire : je vous laisse. Si nos Paisans se raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puisque vous vous interressez à leur mariage, je me ferai un plaisir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponse, si vous me le permettez.

LA COMTESSE *quand il est parti.*

Juste Ciel ! que vient-il de me dire ! &

d'où vient que je suis émû de ce que je vien d'entendre ! Cette conviction m'est absolument nécessaire : non, cela ne signifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh nôtre amour se fait grand, il parlera bientôt bon françois.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *par les premiers mots.*



Atoons lui toûjours froid ; tous les diamans y sont, rien n'y manque, hors le portrait que Monsieur Lelio a gardé ; c'est un grand bonheur que vous aiez trouvé cela ; je vous rends la boëte, il est juste que vous la donniez vous même à Madame la Comtesse ; adieu, je suis pressée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Et là, là, ne vous en allez pas si vîte, je suis de si bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensois de ma Maîtresse à l'égard de vôtre Maître : Bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien dites à cette heure ce que vous pensez de moi hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je pense de vous que vous m'ennuiriez ;

G iij

si je restois plus long-temps.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaise pensée, causons pour chasser cela, c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut il avoir des manieres comme cela avec moi ? vous me traitez de Monsieur, cela est-il honnête ?

COLOMBINE.

Très-honnête. Mais vous m'amusez, laissez-moi : que voulez-vous que je fasse ici ?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte : par exemple, me faire de petites questions. Arlequin par cy, Arlequin par là, me demander comme tantôt si je vous aime : que sçait-on ? peut-être je vous répondrai que oüi.

COLOMBINE.

Oh je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, si fait, fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non, vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé, je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes ; dans un an ou deux je me raccommoderai peut-être avec

en ce jour-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là les bras croisez à vous voir venir, moi ?

COLOMBINE.

Voïez-moi venir dans la posture qu'il vous plaira ; que m'importe que vos bras soient croisez ou ne le soient pas ?

ARLEQUIN.

Par la sambille sauvage, Maudit esprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, si tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE riant.

Ah ! je vous entends, vous m'aimez ; j'en suis fâchée, mon ami : le Ciel vous assiste.

ARLEQUIN.

Mardi, oüi je t'aime. Mais laisse-moi faire. Tien, mon chien d'amour s'en ira, je m'étranglerois plûtôt : je m'en vais être ivrogne, je joüerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le piquet, je joüerai avec lui ou avec moi ; je dormirai plûtôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va ; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer de pur chagrin, mais je suis genereuse. Tu as méprisé toutes les Suivantes de France en me

personne, je les représente, il faut une réparation à cette insulte; à mon égard je t'en quitterois volontiers, mais je ne puis trahir les interêts & l'honneur d'un Corps si respectable pour toi; fais-lui donc satisfaction; demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Pardi je le veux bien. Je demande pardon à ce drôle de Corps, pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire. Il est défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien ni mal, est-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé ! la réparation est un peu cavaliere; mais le Corps n'est pas formaliste ! baise-moi la main en signe de paix, & leve-toi. Tu me parois vraiment repentant, cela me fait plaisir.

ARLEQUIN *ravi.*

Tu m'aimeras au moins?

COLOMBINE.

Je l'espere.

ARLEQUIN *sautant.*

Je me sens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons interêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils se marient ensemble.

ARLEQUIN.

Oüi, afin que je t'épouse, par-dessus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit; n'oublions rien pour les conduire à s'avoüer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la Boëte à la Comtesse, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le Portrait. Je la vois qui vient, retire-toi, & reviens dans un moment de peur qu'en nous voïant ensemble, elle ne nous soupçonne d'intelligence. J'ai dessein de la faire parler; je veux qu'elle sçache qu'elle aime: son amour en ira mieux quand elle se l'avoüera.



****

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *d'un air de méchante humeur.*

AH ! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait ?

COLOMBINE.

Je n'en sçai rien, Madame, je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé ? n'a-t-il rien à me dire de la part de son Maître ?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vû.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vû ?

COLOMBINE.

Non Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle ? Avez-vous dit au Cocher de mettre les chevaux au carosse ?

COLOMBINE.

Moi ! non vraiment.

LA COMTESSE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Faute de sçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment donc ? Faut-il tant de fois vous repeter les choses ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit, n'a pas été repeté, Madame, cela est clair : demandez cela à tout le monde ?

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse ?

COLOMBINE.

Qui diantre sçavoit que vous voulussiez partir, pour aller quelque part : Mais je m'en vais avertir le Cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il est trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma sœur qui est à sa Terre : j'avois dessein d'y passer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raison de ce dessein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lelio, qui s'avise de m'aimer, je pense.

COLOMBINE.

Oh ! r'assurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Il n'en est rien ? je vous trouve plaisante de me venir dire, qu'il n'en est rien, vous de qui je sçai la chose en partie.

COLOMBINE.

Cela est vrai, je l'avois crû, mais je vois que je me suis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'est pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui, vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde se peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois, que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela ? prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins ?

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t-il donné son cœur en garde ? Eh que vous importe, qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe, je ne m'en soucie guere, mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la duppe éternelle de vos étourderies!

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux : cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En verité, je vous admire dans vos recits! Monsieur Lelio vous aime, Madame, j'en suis certaine, vôtre billet l'a piqué, il l'a reçû en colere, il l'a lû de même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur un pareil rapport, qui est-ce qui ne croira pas qu'un homme est amoureux? Cependant il n'en est rien, il ne plaît pas à Mademoiselle que cela soit, elle s'est trompée. Moi, je compte là-dessus, je prends des mesures pour me retirer. Mesures perduës.

COLOMBINE.

Quelles si grandes mesures avez-vous donc prises, Madame? si vos ballots sont faits, ce n'est encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh vous croiez que cela va comme vôtre tête avec vôtre tant mieux : il seroit à souhaiter qu'il m'aimât, pour justifier le repro-

che que je lui en ai fait, je suis désolée d'avoir accusé un homme d'un amour qu'il n'a pas; mais si vous vous êtes trompée, pourquoi Lelio m'a-t-il fait presque entendre qu'il m'aimoit? parlez-donc; me prenez-vous pour une bête?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préserve.

LA COMTESSE.

Que signifie le discours qu'il m'a tenu en me quittant: Madame vous ne m'aimez point, j'en suis convaincu, & je vous avoüerai que cette conviction, m'est absolument necessaire; n'est-ce pas tout comme s'il m'avoit dit, je serois en danger de vous aimer, si je croiois que vous puissiez m'aimer vous-même? Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites, c'est de l'amour que ce sentiment-là.

COLOMBINE.

Cela est plaisant! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interpretation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh je vous prie, gardez vôtre belle interpretation, je n'en suis point envieuse, je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant aussi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la moef du fait, voions donc.

COLOMBINE.

Vous sçavez que Monsieur Lelio fuit les femmes ; cela posé, examinons ce qu'il vous dit ; vous ne m'aimez pas, Madame, j'en suis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'est absolument necessaire ; c'est-à-dire, pour rester où vous êtes, j'ai besoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, sans quoi je décamperois, c'est une pensée désobligeante, entortillée dans un tour honnête, cela me paroît assez net.

LA COMTESSE *après avoir rêvé.*

Cette fille-là n'a jamais eû d'esprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela . . . .

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne signifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas, tu n'y étois point ; tu ne lui a pas vû prononcer ces paroles-là, je t'assûre qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autrement ? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lelio est le plus fourbe de tous les hommes ; & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de detester son ca-

ractere ; où son honneur y est engagé, il faut qu'il m'aime ou qu'il soit un mal-honnête homme ; car il a donc voulu me faire prendre le change ?

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit, que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage : j'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne songiez nullement à lui ; que j'avois voulu flatter son Maître pour me divertir, & qu'enfin Monsieur Lelio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai ; de quoi vous mêlez-vous, Colombine, si Monsieur Lelio a du penchant pour moi ? De quoi vous avisez-vous d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal ; que j'estime ? il faut avoir le cœur bien dur, pour donner du chagrin aux gens, sans nécessité ! en vérité, vous avez juré de me désobliger !

COLOMBINE.

Tenez, Madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal ; oui vous l'aimez.

LA COMTESSE *d'un ton froid.*

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je ; j'aurai soin demain de vous payer & de vous envoïer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable ; & je sais seurement que je n'ai eû nul dessein de vous fâcher ; je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette fois-là ; observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE.

Voïons la fin de cela. Je vous l'avoüe, une seule chose me chagrine : c'est de m'apercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux sçavoir vos secrets que pour vous servir ; de grace, ma chere Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là, récompensez mon zele pour vous, ouvrez-moi vôtre cœur, vous n'en serez point fâchée. *Colombine s'approchant de sa Maîtresse, & la caressant.*

LA COMTESSE.

Ah ! ...

COLOMBINE.

Eh bien ! Voilà un soupir : c'est un commencement de franchise ; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après-tout, aurois-tu raison ? Est-ce que j'aimerois ?

COLOMBINE.

Je crois que oüi ; mais, d'où vient vous faire ainsi grand monstre de cela ? hé bien, vous aimez, voilà qui est bien rare !

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalant de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrois tomber dans ces malheureuses situations si pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins ! moi ! moi ! non Colombine, cela n'est pas fait encore, je serois au desespoir. Quand je suis venu ici j'étois triste : tu me demandois ce que j'avois ; ah, Colombine ! c'étoit un présentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Madame, mon Maître m'a dit que vous avez perdu une boëte de portrait: je suis un homme qui l'a trouvée: de quelle couleur est-elle? combien y a-t-il de diamans? sont-ils gros ou petits?

COLOMBINE.

Montre, nigaud; te méfies-tu de Madame? Tu fais-là d'impertinentes questions.

ARLEQUIN.

Mais, c'est la coûtume d'interroger le monde, pour plus grande sûreté: je n'y pense point à mal.

LA COMTESSE.

Où est-elle cette boëte?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, Madame, une autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'est la même; tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches: le Ciel vous soit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas ?

ARLEQUIN.

Chut il n'est pas perdu, c'est mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait, qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer quand il ne vous voit plus : il dit que ce portrait ressemble à une cousine qui est morte, & qu'il aimoit beaucoup : il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il est perdu ; mais il faut bien vous donner de la marchandise pour vôtre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle, peut être morte, mais la cousine qu'il ne dit pas se porte bien, & vôtre cousin n'est pas vôtre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

Dans ce diable de cousin : mon Maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de sa cousine, & il ne sçait pas que c'est à cause de vous, cela est risible, il fait des quiproquo d'Apoticaire.

LA COMTESSE.

Et que sçais-tu si c'est à cause de moi ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir de bout. Est ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte ?

COLOMBINE.

Comment, des injures ?

ARLEQUIN.

Oui, je l'ai laissé là bas qui se fâche contre le visage de Madame ; il le querelle tant qu'il peut, de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soûpirs au bout des mots qu'il dit ; Oh ! de ces soûpirs-là la cousine défunte, n'en a tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait, cela est de consequence pour moi ; Je vais lui demander, je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promene-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez sans faute, à droite ou à gauche.



SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SOn cœur va-t'il bien ?

COLOMBINE.

Oh je te répons qu'il va grand train ; mais voici ton Maître, laisse-moi faire.

LELIO *arrive*.

Colombine, où est Madame la Comtesse, Je souhaiterois lui parler ?

COLOMBINE.

Madame la Comtesse va je pense partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi sans me voir ! sans me l'avoir dit ?

COLOMBINE.

C'est bien à vous à vous appercevoir de cela : N'avez-vous pas dessein de vivre en sauvage, de quoi vous plaignez-vous ?

LELIO.

De quoi je me plains ? la question est singuliere : Mademoiselle Colombine, voilà donc le penchant que vous lui connoissiez pour moi. Partir sans me dire adieu, & vous voulez que je sois un homme de bon sens, & que je m'accommode de cela, moi ? Non les

procedez bizarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'est qu'entre amis on agit sans façon.

LELIO.

Amis, oh doucement, je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & stables, & je n'en trouve point-là ; dorésnavant je ferai mieux de n'être ami de personne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens ?

ARLEQUIN.

Cela sera honnête.

LELIO.

Et moi je ne suis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je suis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte ; il vaut mieux vous parler franchement, Monsieur. Madame la Comtesse ne part pas, elle attend pour se déterminer qu'elle sçache si vous l'aimez ou non : mais dites-moi naturellement vous même ce qui en est : c'est le plus court.

LELIO.

C'est le plus court il est vrai, mais j'y trouve pourtant de la difficulté ; car enfin dirai-je que je ne l'aime pas ?

COLOMBINE.

Oui, si vous le pensez.

LELIO.

Mais Madame la Comtesse est aimable, & ce seroit une grossiereté.

ARLEQUIN.

Tirez vôtre réponse à la courte paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en verité c'est une tirannie que cette alternative-là ; si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comtesse : cela la fera partir, si je dis que je ne l'aime point ;

COLOMBINE.

Peut-être aussi partira-t'elle ?

LELIO.

Vous voïez donc bien que cela est embarrassant ?

COLOMBINE.

Adieu, je vous entends, je lui rendrai compte de vôtre indifference, n'est-ce pas ?

LELIO.

Mon indifference ! Voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli Cavalier. Vous décidez bien cela à la legere : en sçavez-vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une désagréable situation. Dites-lui que je suis plein d'estime,

de

de consideration & de respect pour elle.

ARLEQUIN.

Discours de Normand que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi ?

COLOMBINE.

Oüi, & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh Colombine le sçavois-je ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne sçais où je suis.

COLOMBINE.

Ah ! vous voilà dans le ton, songez à dire toûjours de même, entendez-vous, Monsieur de l'hermitage ?

LELIO.

Que signifie cela ?

COLOMBINE.

Rien, sinon que je vous ai donné la question, & que vous avez jasé dans vos souffrances : Tenez-vous gai, l'homme indifferent, tout ira bien. Arlequin je te le recommande, instruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monsieur, voilà qui est donc fait ! c'est maintenant qu'il faut dire, va comme je te pousse : vive l'amour mon cher Maître, & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins : Il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah, je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LELIO.

De quoi t'avises-tu de siffler ?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, & je l'accompagne : Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes

nouvelles à vous apprendre ; cette Comtesse vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse ; peut-être ne la sçait-elle pas encore.

****

SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MOnsieur, vous devez sçavoir ce qui m'amene.

LELIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je consens à tout : Nos paysans se sont raccommodez, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à son amant : C'est de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligé de finir cela, Monsieur, mais j'avois quelqu'autre chose à vous dire, bagatelle pour vous, & assez importante pour moi.

LELIO.

Que seroit-ce donc ?

LA COMTESSE.

C'est mon portrait, qu'on m'a dit que

vous avez, & je viens vous prier de me le rendre, il ne vous est plus inutile.

LELIO.

Madame, il est vrai, qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez, je vous l'ai fait remettre sur le champ; s'il vous a dit autre chose, c'est un étourdi, & je voudrois bien lui demander où est le portrait dont il parle?

ARLEQUIN, *timidement.*

Eh, Monsieur?

LELIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il est dans vôtre poche.

LELIO.

Vous ne sçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monsieur, vous vous souvenez bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous l'ai vû mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence!

LA COMTESSE.

Cherchez, Monsieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu?

LELIO.

Ah, Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez Monsieur, tâtez, Madame, le voilà.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veste.*

Cela est vrai. Il me paroît que c'est là.

LELIO *mettant la main dans sa poche, & sentant qu'il y trouve le Portrait.*

Voiez donc, il a raison! Le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monsieur.

LELIO.

Comment-donc cela s'est-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'est que vous vouliez le garder, à cause, disiez-vous, qu'il ressembloit à une cousine qui est morte, & moi qui suis fin, je vous disois que c'étoit à cause qu'il ressembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En verité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là.

à part.

Tu me la païeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comtesse, voilà Monsieur qui menace derriere vous.

LELIO.

Moi?

ARLEQUIN.

Oui, parceque je dis la verité: Madame

vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime ; il n'aura pas plûtôt avoüé cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal, il faut qu'il ait l'esprit troublé : Retire toi, & ne nous romps plus la tête de tes sots discours.

Arlequin s'en va, & un moment après Lelio continuë.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois vôtre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une avanture qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois crû moi-même, si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous

estimois guères moins clair-voyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clair-voyante quand on se trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela, la chose est si naturelle à penser !

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là ?

LELIO.

Moi, Madame : vous êtes la Maîtresse.

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je ?

LA COMTESSE.

D'aimer, ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois ; l'alternative est bien de vous, Madame !

LA COMTESSE.

Eh, pas trop !

LELIO.

Pas trop .... si j'osois interpréter ce mot-là ?

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie ?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé

LA COMTESSE.

Voions.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah ! je ne sçai ce que je dois faire.

LA COMTESSE, *d'un air impatient.*

Monsieur Lelio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO.

Eh bien, Madame ! me voilà expliqué ; m'entendez-vous ? vous ne répondez rien ; vous avez raison ; mes extravagances ont combatu trop long-temps contre vous, & j'ai merité vôtre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monsieur.

LELIO.

Non, Madame, condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuse.*

Ne me demandez rien à present : reprenez le portrait de vôtre parente, & laissez-moi respirer.

ARLEQUIN.

Vivat, enfin, voilà la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous, Monsieur Lelio.

PIERRE.

Parguenne ça me boutte la joie au cœur.

LELIO.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfans, j'aurai soin de votre niéce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué pisque je sommes en joie, j'allons faire venir les Menestriers que j'avons retenus.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier sans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu; après le mariage je t'en dispense.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Je ne crains point que Mathurine
S'amuse à me manquer de foi ;
Car dès que je vois dans sa mine
Quelque indifference en vers moi,
Sans ly demander le pourquoi,
Je laisse aller la Pelerine ;
Je ne dis mot ; je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine,
En voyant ça, la Mathurine
Prend du souci, rêve à part soy ;
Et pis tout d'un coup la mutine
Me dit : j'enrage contre toy.

LA CHANTEUSE.

Colas me disoit l'autre jour,
Margot, donne-moi ton amour ;
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à personne :
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçût rien.

ARLEQUIN.

Femmes nous étions de grands sots
Venir aux Champs pour l'amour de vous :

Si de chaque femme volage
L'Amant alloit planter des choux ;
Par la conséquence je gage
Que nous serions condamnez tous
A travailler au jardinage.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comédie qui a pour titre *La Surprise de l'Amour* : & j'ai crû que cette Piece feroit autant de plaisir à la Lecture, qu'elle en a fait à la Representation. A Paris ce 19. Mars 1723.

Signé, DANCHET.



LE BALLET DES XXIV. HEURES,

AMBIGU COMIQUE

Représenté devant SA MAJESTÉ à Chantilly, le 5 Nov. 1722.

Par l'Academie Royale de Musique, les Comediens François & Italiens.



A PARIS,

Chez { JEAN PEPINGUÉ, au S. Esprit & la Veuve GUILLAUME, au Nom de Jesus. } Quay des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

M. DCC. XXIII.



PREFACE.

CE Ballet a été ordonné, inventé, composé, apris & représenté en moins de trois semaines, & quoique l'execution dépendît de plus de deux cens personnes de differens talens, elle a été des plus regulieres. Cette espece d'Ambigu Comique a fort réjoui le Roy & toute la Cour: & c'est sur-tout ce qu'avoit recommandé à l'Auteur le Prince Magnifique qui a donné ce Divertissement à Sa Majesté.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS, le ſieur Tevenart.
LA PAIX, Mademoiſelle Antier.
MINERVE, Mademoiſelle Miſnier.
UN CORIPHE'E le ſieur Dun.
UN PLAISIR, le ſieur Tribou.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DE DRIADES, DE SILVAINS ET DE NIMPHES DES EAUX.

Les ſieurs	*Meſdemoiſelles*
Manſienne.	Antier, cadette.
Ducheſne.	Julie.
Renier.	Du Coudray.
Grener.	Catin.
Deſhayes.	Souris, cadette.
Le Myr l'aîné.	Milon.
le Myr cadet.	
Cothi.	



PROLOGUE



PROLOGUE.

Le Théâtre represente le lieu le plus agreable de Chantilly.

UN CORIPHE'E.

Dryades & Silvains sortez
de vos Forêts,
Nymphes des Eaux, quittez
le sein de l'Onde;
Venez; à ces augustes traits
Connoissez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de majesté! que de graces!
Son regard enchaîne les cœurs.
Doux Plaisirs volez sur ses traces;

De son nouvel Empire connoissez les douceurs.

Troupe de Plaisirs, de Silvains, de Driades, & de Nymphes des Eaux.

UN PLAISIR.

On en goûte déja les heureuses prémices;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux:
De son peuple il est les délices;
Quel Regne sera plus heureux?

LE CORIPHEE.

Fortunez Habitans de ces belles Retraites,
Celebrez ce jour glorieux;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants & par vos Musettes,
Rendez-luy de vos cœurs l'hommage précieux;
Cet hommage est aux Rois ce qu'est l'encens aux Dieux.

Chœur de Silvains & de Driades.

Fortunez Habitans, &c.

MARS.

Hé quoi! sans m'appeller on fait ici des Festes?

Mars a-t-il pû le soupçonner ?
Tous les Jeux de LOUIS, ainsi qu'en ses conquêtes
Je dois seul ordonner.

Taisez-vous timides Musettes,
Vous amolissez nos Coeurs ;
Eclatez bruyantes Trompettes,
De vos sons remplissez les airs.

Venez, brillez de tous vos charmes,
Honneurs, Gloire promise aux celebres Exploits ;
Non, non, ce n'est qu'au bruit des armes
A frapper l'oreille des Rois.

Mais ! que prétend la Paix ? faut-il qu'elle ravisse....

LA PAIX.

Fille du Ciel, Mere de la Justice,
Je le suis aussi des Plaisirs :
De leurs doux chants que l'Echo retentisse ;
Quelque gloire que Mars aux Heros garantisse,

Je dois être toujours l'objet de leurs desirs.

Fille du Ciel, Mere de la Justice,
Je le suis aussi des Plaisirs.

Que toujours ces heureux climats
Des Jeux, des Ris soient les aziles;
Que toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

Fuyez, Mars, fuyez, loin de la tranquille France;
De ce Heros naissant respectez les Etats.
Les Vertus, les Talens, ont guidé son enfance;
Si des Voisins jaloux irritent sa puissance,
Un laurier à la main la Gloire le devance,
Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

Chœur de Jeux, de Ris, & de Plaisirs, &c.

Fortunez Habitans, &c.

LE CORIPHE'E

Pour les Plaisirs d'un Roy dont les vertus aimables

Nous assûrent des jours heureux;

Pendant le temps qu'il daigne accorder à nos Jeux,

HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.



Ce Ballet est divisé en quatre Parties.

Premiere Partie. LA NUIT.

Deuxième Partie. LA MATINE'E.

Troisiéme Partie. L'APRESDINE'E.

Quatriéme Partie. LA SOIRE'E.

Le Prologue est de Monsieur D. L. F**

L'idée du Ballet, les paroles qui se chantent, & les diverses petites Comedies & Scenes détachées qui se representent par les Comediens François & Italiens, sont du Sieur LE GRAND, Comedien du Roy.

La Musique est de la composition du Sieur AUBERT, Intendant de la Musique de S. A. S. Monseigneur LE DUC.

Les Entrées sont du Sieur BLONDY.

LE BALLET
DES
VINGT-QUATRE HEURES,
AMBIGU COMIQUE.

Le Théatre représente la Ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.

LA NUIT.

La Nuit paroît sur son Char, Minuit sonne; on entend un Carillon de toutes les Cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT,
le Sieur Mansienne.



U doux son
De mon Carillon;
Lors que tout sommeille,
L'amour se réveille,
Au doux son
De mon Carillon.

Je n'entens que l'amant badin,
Le jeune a la puce à l'oreille
Au doux son
De mon carillon.

PREMIERE ENTRE'E

SIX HEURES de la Nuit tenant une cloche d'une main & un Marteau de l'autre, sonnent à plusieurs reprises.

Mesdemoiselles CHRAJI, LA FERRIERE, DUVAL, LE MAIRE, DE LASTRE, DE REY.

SECONDE ENTRE'E.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER, Mademoiselle PETIT.

Arlequin vient pour donner une serenade à sa Maîtresse.



SCENES DE COMEDIE.

ACTEURS.

LA NUIT. Pantalon.

Monsieur RONDIN Marchand, le Sieur la Thorilliere.

Madame RONDIN sa femme, Mademoiselle du Parine.

COURTAUT. } Le Sr la Thorilliere fils. (Garçons de Boutique.)

DELAUNE. } Le Sieur Fontenay.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.



SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN... *chante & adresse ses paroles à la Nuit.*

Déesse des Chansons folâtres,
Redoublez vos voiles sombres,
Par le secours de vos ombres,
La nuit tous chats sont gris.

Après qu'il a chanté il parle.

C'est ce qui me fait esperer que ma Maîtresse me pourra prendre dans l'obscurité pour Narcisse, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.

SCENE DEUXIE'ME.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Eh bien, m'amenes-tu des Musiciens pour ma serenade? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantassent quelque chose de bouffon?

TRIVELIN.

Ils seront ici dans un moment, mais je t'avertis qu'ils veulent estre payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils sont bien impertinens, cela rompt toutes les mesures que j'avois prises.

TRIVELIN.

Et quelles mesures?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoy ne leur rien donner?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ay rien.

TRIVELIN.

Eh bien mon amy, quand on n'a rien il ne faut pas estre amoureux, & encore moins se mêler de vouloir donner des serenades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prens pitié de mon amour, & donne moy un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh ma foy, conseille toy toy-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Eh attends un moment, je me vais conseiller. (*à part.*) Ouy, non, fort bien, fort mal, si fait, nenny.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN.

C'est que le conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toy donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Eh bien, qu'est-ce que tu as enfin deliberé ?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire, mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien, & dis moy seulement ce que ton conseil a imaginé pour trouver de l'argent ?

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton conseil est fort bon, mais les fonds manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu, à deux heures aprés minuit.

TRIVELIN.

Eh ! mais c'est le moyen de n'être pas refusé. J'entrevois une espece de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas, quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les chutes de meilleure grace.

SCENE TROISIE'ME.

Monsieur RONDIN, *yvre*.
ARLEQUIN, TRIVELIN.

Mr RONDIN, *yvre*.

Parbleu je ne connois plus rien à Paris, c'est se mocquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il est, j'ay eu beau faire du bruit à la grille, personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ay été obligé de retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN *bas à Arlequin*.

Bon! il est yvre, voilà bien ton affaire.

Mr RONDIN.

Je n'ay jamais tant vû bâtir que l'on fait à present; il m'a fallu venir jusqu'icy toujours en sautant, & j'ay pensé vingt fois me casser le cou.

TRIVELIN.

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poutres. Allons, parle-lui donc.

ARLEQUIN.

Comment s'y prend-t'on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoît point.

TRIVELIN.

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Garonne; il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN.

Bien honnêtement ?

TRIVELIN.

Ouy.

ARLEQUIN *donnant un coup de sa batte sur l'épaule de Rondin.*

Qui va là ?

Mr RONDIN.

Christophe Rondin, Marchand Drapier de la ruë saint Honoré, à l'enseigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah! M. Rondin, je suis votre serviteur.

M. RONDIN.

Ah ah! est-ce toi, Courtaut ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

M. RONDIN.

Où est de Laune?

TRIVELIN.

Me voici, Monsieur. Courtaut, de Laune! il nous prend pour ses garçons de boutique apparemment.

M. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiere, vous autres?

TRIVELIN.

Monsieur, elle s'est usée en vous attendant.

M. RONDIN.

Ma femme est-elle couchée?

ARLEQUIN.

Oh, il y a long-tems.

M. RONDIN.

Qu'on me donne un siege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un siege à Monsieur.

ARLEQUIN.

Un siege dans la rue?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne voit-tu pas, sot que tu es, qu'il croit être dans sa chambre? profitons de l'occasion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Oui, mais où lui trouver un siege?

TRIVELIN.

J'en vais servir. *Trivelin se met à terre.*

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, asseiez-vous. *Il s'assied sur le dos de Trivelin.*

TRIVELIN *bas à Arlequin.*

Morbleu il pese comme tous les diables.

ARLEQUIN *bas à Trivelin.*

Laisse-moi faire, je vais bientôt le rendre plus leger.

M. RONDIN *assis sur Trivelin.*

Parbleu mes amis, c'est un grand plaisir de boire, quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oui, & je crois que vous ne vous souvenez pas seulement d'avoir bû.

M. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN *lui ôte son chapeau & sa perruque, & lui met son petit chapeau sur la tête.*

Le voilà.

M. RONDIN *en étendant sa main rencontre le visage de Trivelin.*

Qu'est-ce que tu fais donc là sous ma chaise?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot de chambre.

M. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me deshabille promtement, que je me couche.

ARLEQUIN *lui fouillant dans sa poche.*

Cela sera bientôt fait. *Arlequin lui ôte son manteau, & le met à terre, il lui ôte son habit, & le met sur son corps, ayant quitté le sien.*

M. RONDIN.

Que fais tu donc là?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monsieur, sui-

pour la deliberation de mon Conseil.

M. RONDIN.

Prens garde à ma montre.

ARLEQUIN *mettant la montre dans sa poche.*

Elle est en sureté.

M. RONDIN *se leve.*

Qu'on me donne ma robe de chambre.

ARLEQUIN *lui mettant son habit d'Arlequin.*

La voila, Monsieur.

M. RONDIN.

Eh que diable, elle est bien courte ! c'est le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous deshabiller.

M. RONDIN.

Non non, je veux me lever demain du matin, je n'aime pas à garder le lit moy.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira, vous n'avez qu'à vous coucher. *Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.*

M. RONDIN *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui, il est bien dur.

ARLEQUIN.

Le macelas a pourtant été bien batu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les

pieces ne vous incommoderont pas.

M. RONDIN.

Il me semble que je sens bien du vent.

ARLEQUIN *contrefaisant le bruit que font des rideaux.*

On va vous tirer les rideaux, cric, cric, cric.

TRIVELIN *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric, Ho ça, Monsieur, vous voila bien couché, nous vous souhaitons une bonne nuit. *Trivelin met le manteau de M. Rondin sur ses épaules, & l'emporte.*

ARLEQUIN, *bas.*

Allons trouver nos Musiciens, nous avons maintenant de quoi payer la Serenade.

SCENE QUATRIE'ME.

M. RONDIN *seul.*

Qu'on ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE CINQUIE'ME.

M. RONDIN *couché*, Mad. RONDIN, COURTAUT, DE LAUNE.

Mad. RONDIN.

Il y a longtems qu'il me semble entendre la voix de mon mari, me serois-je trompée? Qu'en dites-vous, de Laune?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendu aussi, j'ai envie d'aller audevant de lui.

Mad. RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE *voïant paroître Mr Rondin.*

Oui, que diantre ai-je là rencontré!

Mad. RONDIN.

Que vois-je? c'est mon mari lui-même.

M. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Mad. RONDIN.

Je ne me trompe point. Eh! d'où venez-vous dans un tel équipage? Venez-vous de courir le Carême-prenant? qu'avez-vous fait de vos habits?

M. RONDIN

Demandez à Courtaut & à de Laune, ce sont eux qui m'ont deshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous moquez, Monsieur, nous ne vous avons point vû depuis hier matin.

Mad. RONDIN

Ah! mon mari est volé.

M. RONDIN

Moi volé! Je me suis couché de trop bonne heure pour cela.

Mad. RONDIN

Miséricorde! il est yvre mort, à peine peut-il parler.

M. RONDIN

Moi yvre? vous en avez menti, Madame Rondin, c'est une pituite qui m'est tombée dans la gorge.

Madame RONDIN

Ah malheureuse que je suis! Relevons-le au plus vîte, mes enfans, & le mettons dans son lit, il nous apprendra demain la mauvaise rencontre qu'il a pû faire.

SCENE SIXIEME.

ARLEQUIN, TRIVELIN, &c.

DE LAUNE

Ah Madame! voila des drolles qui passent, qui ont, je crois, les habits de Monsieur sur le corps.

Madame RONDIN

Et tôt courez après. Au voleur, au voleur, au guet; au guet.

DE LAUNE

Ah fripons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Messieurs, nous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN

Nous ne sommes que des gens à bonne fortune, qui venons donner une Serenade.

Mad. RONDIN

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari, & son manteau.

ARLEQUIN

Paix, taisez-vous, c'est pour n'estre pas reconnus.

DE LAUNE

Oh parbleu, Messieurs vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Mad. RONDIN *& ses garçons crient ensemble*

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

LA NUIT, *sur son Char.*

Quel diable de charivari est-ce que tout ceci? qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos d'une si belle nuit?

TRIVELIN

Ah, Madame la Nuit! vous êtes la Déesse des Larrons, prêtez-nous votre secours.

LA NUIT *dégringole de son char.*

Si je descens là bas, je t'apprendrai....

ARLEQUIN

Parbleu, Madame la Nuit a pensé se casser le cou.

LA NUIT

Que le Diable vous emporte, vous m'avez reveillée en sursaut; voila mes chevaux partis, il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN

Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.
Au guet, au guet, au voleur, au voleur.
ARLEQUIN *se débarasse de leurs mains, & les chasse tous à coups de batte.*
Bon, nous en voilà defaits. Commençons notre Serenade.

TROISIE'ME ENTRE'E.
ARLEQUIN & POLICHINELLE.
Les sieurs Dumoulin 2. & Dumoulin 3.
TRIO *d'un* ARLEQUIN, *d'un* POLICHINELLE *& d'un* SCARAMOUCHE. Les sieurs Manseigne, Tribou, & Dun.

TRiomphez, charmante Brune,
Vos yeux frians
Sont plus brillans,
Que la nuit sans clair de lune.
SCARAMOUCHE.
A la Déesse des hiboux,
On ne voudra rendre hommage,
Et les plus amoureux matoux
Dans leur tendre langage
Ne diront qu'à vous
Miaou.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Miaou, Miaou, Miaou.

QUATRIEME ENTREE.

Des Oublieux qui se retiroient rencontrent des Crieurs d'Eau-de-vie : après s'être fait des presens reciproques de leurs Marchandises, ils se réjouissent de leur rencontre; pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs Oublies, & boit leur Eau-de-vie : ils s'en apperçoivent, & courent reprendre leurs corbillons & leurs paniers, & sont chassez par le Suisse.

OUBLIEUX, les sieurs Javilliers & Malion.

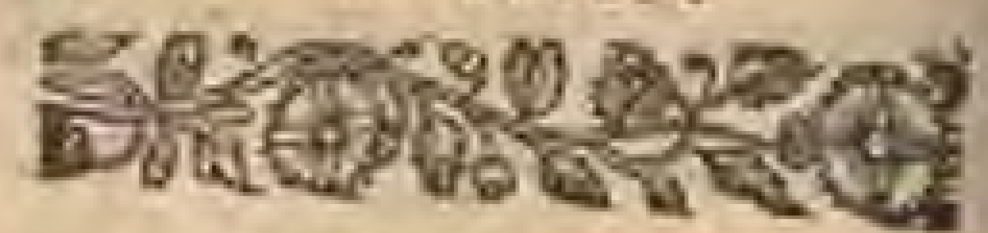
VENDEURS D'EAU DE VIE, les sieurs Duval & Malterre.

CINQUIEME ENTREE,

DU SUISSE YVRE *avant le jour, qui finit la premiere Partie.*

LE SUISSE, le sieur Anthony.





SECONDE PARTIE.

LA MATINE'E.

L'AURORE *paroist sur son char.*
Mademoiselle Dupré.



A Nuit a fait place à l'Aurore,
Le Soleil qui me suit, vient embellir ces lieux;
A son divin aspect mille fleurs vont éclorre,
Que tout l'Univers adore
Le plus puissant des Dieux.

PREMIERE ENTRE'E,

D'ARTISANS *& Gens de toutes sortes de métiers, qui s'assemblent pour travailler, dés le point du jour.*

CHOEUR D'ARTISANS *qui chantent en travaillant.*

BRaves Guerriers,
Travaillez pour la gloire;

Nous

Nous n'envions point vos Lauriers,
Dans nos mestiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS.

Les sieurs Manfienne, Duchesne, Renier, Teiberux, Grenet, Deshayes, Dun, Louis, L. Leinis, C. Cochi.

FEMMES D'ARTISANS.

Mesdemoiselles Minier, Ancier, C. Julie, Decoudrai, Catin, Souris, C. Milon.

SECONDE ENTRE'E

DE MARECHAUX, le sieur Dumoulin 4. fois. Les sieurs Blondi & Marcel.

TROISIEME ENTRE'E.

DEUX SAVETIERS, les sieurs Duval, & Maltere.

DEUX SAVETIERES, Mesdemoiselles la Ferlere, & de Lastre.

ENFANS DE SAVETIERS, le petit Javilliers, & Mademoiselle Petit.



QUATRIEME ENTRÉE.

UN MARINIER, UNE MARINIERE, le sieur Laval, Mademoiselle Corail.

CINQUIEME ENTRÉE.

UN BOULANGER, UNE BOULANGERE, le sieur Mion, Mademoiselle Rey.

Un Savetier chante en travaillant dans sa Boutique & fait siffler sa Linotte.

LE SAVETIER, *le sieur Manseaume.*

Sitost que le coq chante,
Je chante aussi,
Du temps passé je n'ay point de soucy,
Ni l'avenir point d'épouvante;
Le seul present me contente,
J'en jouis.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis:
Quand le plaisir se presente,
Je le suis.

SIXIE'ME ENTRE'E.

Tous les ARTISANS *ensemble.*

LE POINT DU JOUR,
Mademoiselle Antier.

Astre naissant, brillez, commencez vostre cours,
Embrasez tous les cœurs de vos feux adorables;
Brillez, puissiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables.
Brillez, puissiez-vous toujours
Nous donner de beaux jours.

LE LEVER DU SOLEIL.

SEPTIE'ME ENTRE'E,

DES HEURES *du jour.*



L'HEURE DE L'AUDIANCE.

SCENES COMIQUES.

ACTEURS.

LE JUGE, *le sieur la Toulliere.*
LES CONSEILLERS, *les sieurs le Grand, Dangeville, la Toulliere le fils, Pantalon, le Docteur, Scapin, Mario, Paquetti.*
L'ACCUSE', *Arlequin.*
UN EXEMPT, *le sieur Fontenay.*
AMBOISE, *Berger Sorcier, le sieur Moligni.*
Un Ami d'Arlequin & d'Amboise, TRIVELIN.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

COMME le temps coule ! il est déja dix heures au soleil ; c'est justement l'heure de l'Audience, & l'on va, comme je te l'ai dit, juger incessament Arlequin ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Justice est bien pressée, & quel crime a-t-il donc commis ?

TRIVELIN.

Helas ! ce n'est qu'une bagatelle, il a trouvé cette nuit une bourse & une montre dans la poche d'un Marchand, & il a levé un manteau & un habit sur le corps dudit Marchand, au lieu de les lever dans la boutique.

AMBOISE.

Voila une belle affaire, ce n'est tout au plus qu'une méprise.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voila un plaisant crime !

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t-il commis qu'à demi, j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adresse de me sauver.

AMBOISE.

A quelque prix que ce soit, j'espere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah ! mon cher Amboise, je sçais que rien ne t'est impossible, & que tu es le plus fameux Enchanteur, & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter, car les Juges s'assemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Eh! qui sont ces Juges?

TRIVELIN.

Oh! les plus serieux, les plus severes & les plus rebarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laisse-moi faire, je les rendrai bientôt gognards; je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audiance.

TRIVELIN.

Eh! que produira cet enchantement?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaisons de chanter.

TRIVELIN.

Cela sera assez nouveau d'entendre juger un procès criminel en musique.

AMBOISE.

Ce n'est pas tout, quand la sentence sera prononcée, je viendrai avec ma musette enchantée qui fait plus de bruit que trente instrumens à la fois, & qui produira sur eux un effet assez bouffon; il est vrai que ceux qui auront la tête plus forte que les autres, cederont plus tard aux charmes de ma musette; mais ils auront beau faire, aucun n'y pourra resister.

TRIVELIN

Je les entends, jette promptement ton sort.

AMBOISE *après avoir fait quelques tours de sa baguette.*

Voila qui est fait; éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiete de rien.

Le Juge & les Conseillers entrent, & prennent leurs places.

SCENE DEUXIE'ME.

LE JUGE.

MESSIEURS, nous avons ici une affaire trés-délicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges venerables comme nous : on vous a suffisamment raporté l'affaire, & si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la raportera.

UN CONSEILLER *chante*

Tout comme il vous plaira, larira, tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

IIe CONSEILLER *chante*

Allons gay, d'un air gay : allons gay, d'un air gay.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

IIIe CONSEILLER *chante*

A la façon de Barbari mon ami.

LE JUGE.

Cela est nouveau.

IVe CONSEILLER *chante*

Oh oh oh toutloutibo, oh oh oh toutloutibo.

LE JUGE.

Cela ne s'est jamais vû.

Ve CONSEILLER *chante*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh assurément vous vous êtes tout enivrez à la Buvette? Comment est-ce? mais c'est ici le procès de l'A, E, I, O, V. Qu'on fasse entrer l'Accusé: celui-là n'aura pas envie de dire des chansons.

SCENE TROISIE'ME.

LES JUGES *assemblez*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALLONS, allons, allons à la Guinguette, allons.

LE JUGE.

Ah ah! en voici bien d'un autre: quoi malheureux, tu chantes, & tu seras peut-être pendu dans un quart d'heure!

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi, je vous ai cru des Comediens.

LE JUGE.

Comment, insolent, prendre des Juges venerables comme nous pour des Comediens!

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monseigneur, je croiois vous avoir vu jouer à la Comedie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment tu continues tes bouffonneries!

ARLEQUIN

Ah! bouffon vous-même; je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaisant.

ARLEQUIN

Parbleu dans votre genre vous êtes aussi plaisant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Répond, n'as tu pas volé cette nuit la montre, la bourse, le manteau, & l'habit d'un Marchand?

ARLEQUIN.

Ah! Monseigneur, ce Marchand il est un ivrogne, il me les a donnez, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN

Eh bien, il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Messieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis se trouvent d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chicanne de musique, vous me feriez à la fin perdre ma gravité : mais silence, je vais prononcer. (*Il tousse, il crache, & fait un prélude pour chanter.*) Hem, hem, hem, que veut dire ceci, je me sens aussi des dispositions à chanter.... Résistons à ce charme : Sentence de mort en faveur de .... mais ma foi je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je crois que je serai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tâchons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de temps en temps il lui prend des envies de chanter, insensiblement il s'oublie jusqu'au dernier vers, qu'il est contraint de dire en musique.*)

SENTENCE.

Pour reparation des faits
Mentionnez dans le Procès,
Notre Tribunal favorable
Voulant faire grace au coupable,
L'a condamné tout d'une voix ....
D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et si j'y retourne, vous m'envoyerez aux Galeres.

LE JUGE.

C'est à toy à être plus sage à l'avenir.

SCENE QUATRIE'ME.

UN EXEMPT.

AH ! Messieurs, nous vous amenons ici un Berger qui se vante d'avoir jetté le sort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah quelle insolence ! Il faut qu'il soit aussi pendu.

UN CONSEILLER.

C'est mon avis.

IIe CONSEILLER.

C'est aussi le mien.

ARLEQUIN *sur la Selette.*

J'opine du bonnet. Ah ! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie ! Je serois mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le ferons ni l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur supplice.

AMBOISE.

Eh! Messieurs, doucement, accordez-moi du moins avant de mourir la consolation de jouer encore une fois de ma chere musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE *à Arlequin.*

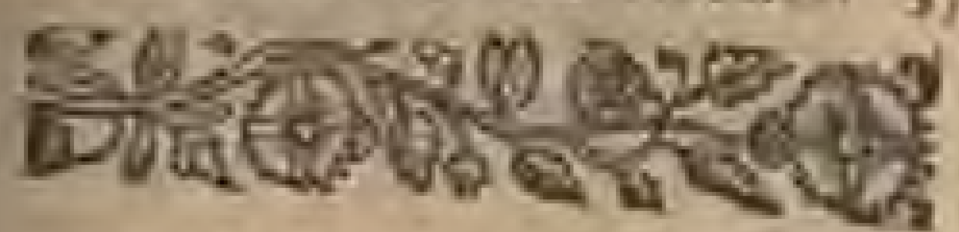
Ah! voila ce que je souhaitois, laisse-moi faire, je vais bien les réjouir. *Il joue de sa musette un air lugubre.*

ARLEQUIN.

Eh que diable! tu disois que tu les allois réjouir, & ta musette les endort comme la plus belle cause.

AMBOISE.

Donne-toi patience. *Il continue de jouer de sa musette, & joue un air plus gay. Deux Conseillers se levent, & se mettent à danser. Ensuite deux autres, à la fin tous ensemble, jusqu'au Juge, qui ne peut resister au charme de la musette, qui va toujours par gradation. Ils se prennent tous par les mains, & dansent en rond; Arlequin au milieu danse aussi, & à la fin les chasse tous avec sa batte. Ce qui finit la seconde partie.*



TROISIE'ME PARTIE.

L'APRES-DINE'E.

L'HEURE DE MIDY,

Mademoiselle Julie.

AMans courtois,
Soyez constans
Ne changez jamais de demeures;
Estes-vous bien, tenez-vous y,
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.

PREMIERE ENTRE'E,

de CUISINIERS *&* *de* PATISSIERS.

Les sieurs Javillier, Deslayes, Gozier, Duval, Maltere, Lamothe.

LA BONNE CHERE, le sieur Thevenart

QUand midi sonne,
Les Gascons ne sont pas au lit:
Son carillon leur donne
De l'apetit..

A l'odeur de la Cuisine
Ils vont piquer les bons repas,
Et leur devise n'est pas,
Qui dort dîne.

L'HEURE DU JEU, Mad. Milnier.

Autour d'une table ronde
Je rassemble sans choix,
Le Prince & le Bourgeois:
Quand l'un me rit, l'autre me gronde;
On ne peut pas tout à la fois
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMEDIE.

Les Comédiens François représentent une petite Comédie, qui a pour titre les PANIERS, *dont l'action commence à cinq heures.*



ACTEURS.

MADAME DE PRE'FANE', Mademoiselle Dubreuil.

ISABELLE, *sa niece*, Mademoiselle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Isabelle*, le sieur Dufresne.

SOTINOT, *Amoureux d'Isabelle*, le sieur Dangeville.

DORINETTE, *Suivante de Madame de Préfané*, Mademoiselle le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, le sieur de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, le sieur le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, le sieur de Fontenay.

Madame VERTUGADIN, Madame FRICFRAC, *Marchandes de Paniers*, Mademoiselle Dufresne, Mademoiselle Lamothe.

FRISEMOUCHE, LA FAMINE, *Laquais de Madame de Préfané*.

LES PANIERS. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE

ENFIN nous voilà donc dans la maison où l'on tient l'aimable Isabelle enfermée ; que veut dire ceci, nous ne trouvons personne à qui pouvoir parler ?

MERLIN

Il est pourtant déja cinq heures, & c'est aujourd'hui jour de Concert.

VALERE

Je ne vois aucun préparatif pour cela.

MERLIN

Bon des preparatifs ! Sçavez-vous de quoi sont composez les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines ? d'un violon ou d'une flute avec une basse de viole, & une voix ou deux ; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles ; Madame de Préfané a pourtant la folie d'y inviter des personnes du premier rang.

VALERE

Je lui passerois toutes ses extravagances, si elle ne traitoit pas sa niece si cruellement.

MERLIN

Elle a ses raisons, elle voudroit la contraindre par les mauvais traitemens à rentrer pour toujours dans son Couvent, afin de jouir des grands biens, dont elle doit lui rendre compte.

VALERE

Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Isabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN

Il n'en est qu'un moyen, c'est de feindre de l'aimer, comme nous l'avons concerté.

VALERE

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne, pourra-t'elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdument amoureux d'elle ? Oh je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté ! Je louerai, si l'on veut, son esprit, ses belles manieres, sa magnificence. . . .

MERLIN

Sa magnificence ! oh parbleu, c'est pour le coup qu'elle pourroit s'appercevoir que vous vous mocquiez d'elle. Vous n'avez donc jamais vû l'Equipage de Madame de Prétané ?

VALERE

Non.

MERLIN

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Carosse est une espece de brouette, & son

Cocher en vrai Fiacre; elle a deux Galopins pour Laquais qui ne sont pas trente ans à eux deux; mais en revanche les deux chevaux en sont bien soixante.

VALERE

Fort bien.

MERLIN

Un soir il lui arriva une plaisante avanture; ses galopins lui avoient donné son congé, & étant obligée de rendre une visite, & ne pouvant trouver de domestiques, elle habilla en leur place deux bottes de foin, qu'elle fit lier derriere son Carosse.

VALERE

Quel conte !

MERLIN

Ce n'est point un conte, c'est la verité, & l'on ne se seroit jamais apperceu de la supercherie, si elle n'avoit sur le champ intenté un procés à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ses laquais.

VALERE

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle ?

MERLIN

Elle n'a que sa filleule âgée de douze ou treize ans, qui lui sert de femme de chambre, parce qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à son service; elle change presque tous les jours de domestiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE

Je ne lui croïois point tout ce ridicule.

MERLIN

Elle en a plus qu'on ne sçauroit se l'imaginer : elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se faisant la reverence, & veut que les gens ne lui parlent qu'à la troisiéme personne ; chaque fois qu'ils y manquent, ils sont à l'amende d'une certaine somme ; ainsi plus on reste à son service, & plus on lui redoit en la quittant.

VALERE

Voila une belle maniere de payer des gages. Mais j'entends du bruit, & quelqu'un vient à nous.

MERLIN

C'est cette petite fille dont je vous parlois, la filleule de Madame de Pofané.

SCENE SECONDE.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

DORINETTE.

DEmandez-vous ici quelqu'un, Messieurs?

VALERE

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Pofané.

DORINETTE

Elle n'est pas au logis, Messieurs, est-

ce quelque chose qu'on lui puisse dire, j'ai l'honneur d'être sa femme de chambre ?

MERLIN

Monsieur n'a qu'une bagatelle à lui declarer.

DORINETTE

Et quoi encore ?

MERLIN

Qu'il est passionnément amoureux d'elle.

DORINETTE

Ah, ah, ah !

VALERE

Vous riez : est-ce que cela n'est pas possible.

DORINETTE

Non ; Madame pourroit aisément se le persuader, car elle s'imagine qu'on ne sçauroit la voir sans l'aimer : mais pour moi je n'en crois rien.

MERLIN

Eh pourquoi ?

DORINETTE

Parce qu'elle n'est pas aimable. Allons, allons, avouez moi la dette, je suis bonne Princesse, il y a quelqu'autre chose qui vous amene ici.

VALERE *à Merlin*

Merlin, lui avouerons-nous ?

MERLIN

Pourquoi non, puisqu'elle est si bonne Princesse.

DORINETTE

Eh bien! qu'est-ce? vous ne dites plus rien, à quoi rêvez-vous?

VALERE

Je songe qu'il n'y a que dix Louis dans ma bourse, & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE

On pourra vous faire crédit du reste.

MERLIN

La petite friponne entend à demi mot.

VALERE

Si vous voulez bien l'accepter.

DORINETTE

Oui-da, j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit jamais refuser son étrenne, mais je me ferois conscience de recevoir votre argent pour vous servir auprès de Madame de Profané, & je vous le rends, si ce n'est pas sa niece Isabelle à qui vous en voulez.

VALERE

C'est elle-même que j'adore.

DORINETTE

Et vous connoit-elle?

VALERE

Je ne sçai si elle me reconnoitroit, elle ne m'a vû qu'une seule fois avec ma sœur.

DORINETTE

Quoi seriez-vous ce Valere dont elle m'a si souvent parlé, le frere de sa bonne amie?

VALERE

C'est moi-même.

DORINETTE

Vous arrivez bien à propos, car un jour plûtard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE

Un autre Amant?

DORINETTE

Oui, un Benêt d'Avocat, qui depuis huit jours lui fait des signes de sa fenêtre, il avoit resolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN

De l'enlever la peste!

VALERE

Et l'aime-t'elle?

DORINETTE

Pas trop, cependant elle auroit consenti à tout, pour se tirer de l'esclavage où elle est: mais j'entends quelqu'un, c'est justement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye: je l'aurai bien-tôt renvoyé.

Seule

Mais avant de le congedier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE TROISIE'ME.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE

AH! c'est vous, Monsieur Sottinot, que venez-vous donc faire ici?

present ? Madame va rentrer, je vous en avertis, & si elle vous trouvoit dans la maison seul avec moi, je serois perduë.

SOTTINOT

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette, j'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Isabelle.

DORINETTE

Eh comment ?

SOTTINOT

Madame Vertugadin la marchande de Paniers, se charge de cette affaire, je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE

Et comment prétend-elle faire ?

SOTTINOT

Ne te mets pas en peine, songe seulement à avertir Isabelle.

DORINETTE

C'est ce que j'aurai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT

Pourquoi ?

DORINETTE

C'est que je suis payée pour servir un un autre que vous.

SOTTINOT

Mais tu sçais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois....

DORINETTE

Oh ! ce que je vous dois est une vieille

dette, cela s'oublie aisément, je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT

Oh parbleu je n'en serai pas la dupe, en voila encore de plus frais.

DORINETTE

Voila ce qui s'appelle entendre ses interests.

SOTTINOT

Oh dame! je ne fois pas un niais.

DORINETTE

La peste.

SOTTINOT

Et dis moi, mon Rival est-il plus beau que moi, plus gracieux ?

DORINETTE

Ah que nenni! c'est un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ.

SOTTINOT

Quelque jeune sot sans experience, je m'imagine cela.

DORINETTE

Oui, & même fort timide.

SOTTINOT

Fy, cela ne vaut rien. Je suis entreprenant moy. A-t-il de l'esprit ?

DORINETTE

Je ne sçai pas, il parle fort peu.

SOTTINOT

Ah! pour moi je parle toujours, & quand je devrois dire une sottise, je ne sçaurois

sçaurois me taire auprès des femmes, je les éblouis de mon caquet.

DORINETTE

C'est l'entendre.

SOTTINOT

Oh! pour cela je compte fort sur mon esprit : il me vient de temps en temps de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTE

Je ne m'étois pas encore apperçuë de cela;

SOTTINOT

C'est que tu es encore trop jeune pour t'y connoître ; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que ceux à qui je parle, ne me rient au nez.

DORINETTE

Vous réjoüirez donc bien Isabelle?

SOTTINOT

Je l'espere ; mais je vais trouver Madame Vertugadin, qui m'attend ; adieu, tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCENE QUATRIE'ME.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE

NOus avons tout entendu ; quel peut être son dessein ?

DORINETTE

Je ne sçai.

MERLIN

Je pense le deviner, & je le presenterai sur ma parole; nous avons aussi une Marchande de Paniers dans notre manche, Madame Fricleac; je vais lui donner les ordres necessaires pour ce que je projette.

DORINETTE

Mais ne quittez pas toujours votre premiere idée, & revenez ici, quand ma Maitresse sera de retour; faites en bien le passionné, j'avertirai Isabelle de prendre pour elle toutes les protestations d'amour que vous ferez à sa tante.

MERLIN

Laissez-nous faire, je seconderai Monsieur: mais je vais auparavant trouver Madame Frichac.

SCENE CINQUIEME.

DORINETTE *seule*

IL me paroit que c'est un assez bon métier que celui d'Intrigante; je ne m'étonne pas si tant d'honnêtes gens s'en mêlent; mais voici le valet du Fermier de notre Terre de Presigné, que Madame a fait venir pour garder sa maison.



SCENE SIXIE'ME.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE

AH! c'est vous, Guillaume.

GUILLAUME

Oui, Madame m'a mandé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je viens sçavoir pourquoi elle me chasse.

DORINETTE

Ah que vous êtes sot, Maître Guillaume! quand Madame parle de vous mettre à la porte, c'est qu'elle veut vous faire son Portier.

GUILLAUME

Ah! bon pour cela.

DORINETTE

Auras-tu bien assez d'esprit pour être Portier?

GUILLAUME

Assez d'esprit pour être Portier! morgué j'en ai seulement plus qu'il n'en faut pour être Suisse.

DORINETTE

Mais il y a bien autre chose; c'est qu'avec Madame depuis un temps il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME

Comment? est-ce qu'elle a changé de

langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire?

DORINETTE

Ah! que nenny.

GUILLAUME

Morgué, les femmes de Paris sont bien changeantes; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quasiment rien reconnu; je ne parle pas des visages, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut; mais morgué celles qui étoient blondes, sont devenues brunes; celles qui avoient de grands cheveux n'ont plus que des têtes de barbet; celles qui avoient des cloches sur leurs têtes, sont racourcies d'un pied & demi, & celles qui étoient menues comme des fuseaux, sont à present grosses comme des tours.

DORINETTE

Que veux-tu? il faut suivre la mode.

GUILLAUME

Qu'est ce que c'est encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs, qu'ils mettont sur leurs têtes, & qui font paroître les jeunes vieilles?

DORINETTE

Ce sont des bagnolets.

GUILLAUME

Cela est drôle; mais revenons à notre affaire, qu'est-ce que c'est que ce langage dont vous me parlez?

DORINETTE

C'est du François, mais c'est qu'il se parle d'une maniere toute nouvelle.

GUILLAUME

Morguè expliquez-vous.

DORINETTE

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela ; sçais-tu ce que c'est qu'une premiere, une seconde & une troisiéme personne ?

GUILLAUME

Palguenne j'entends cela comme un & deux font trois.

DORINETTE

La premiere personne c'est moi, la seconde c'est toi, & la troisiéme c'est un autre.

GUILLAUME

Et qu'est-il cet autre ?

DORINETTE

Pierre ou Jacques.

GUILLAUME

Ah ! j'entends, Pierre ou Jacques, vous & moi, cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'est qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE

Ce n'est pas cela. Il faut leur parler

comme si ils n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle.

GUILLAUME

Ah ! j'entends, je ferai comme si je n'y étois pas.

DORINETTE

Eh non ! butor : tu viendras, & tu ne lui diras pas; Que voulez-vous, Madame ? mais : Que veut Madame ?

GUILLAUME

Ce sera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE

Eh non ! à elle-même.

GUILLAUME

Je lui demanderai à elle-même, Que veut Madame ? eh morguié il n'y a pas de raison à cela.

DORINETTE

C'est le langage d'apresent, à ce que dit Madame ; on a beau lui représenter que cette maniere de parler ne regarde que les personnes du premier rang, elle veut que l'on s'en serve à son égard, & sur-tout ses gens.

GUILLAUME

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE

Tu comprends donc bien ce que je te veux dire ?

GUILLAUME

Oh qu'oui. Madame veut-elle ceci ? Madame veut-elle cela ? Que veut Madame ?

DORINETTE

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entendu son Carosse, éloigne-toi, je te présenterai quand il en sera temps.

SCENE SEPTIE'ME.

Mad. DE PREFANE', DORINETTE, PRISEMOUCHE, LA FAMINE *portant la queue de Madame de Préfané.*

MADAME DE PRE'FANE'.

EN verité cela est bien cruel, qu'il faille qu'une personne comme moi s'en revienne à pied, ayant équipage.

DORINETTE

Qu'est-il donc arrivé à Madame ?

Mad. DE PREFANE'

J'étois allée, comme tu sçais, lever des étoffes pour habiller mon monde.

DORINETTE

Oui, chez les Marchands Privilegiez suivans la Cour.

Mad. DE PREFANE'

Je n'ai jamais été si houspillée ; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre ; Nous avons ce qu'il faut à Madame : Madame n'a-t'elle besoin de rien du nôtre.

Ah! les incommodes gens avec leurs civilitez ridicules!

DORINETTE

Eh bien! Madame a-t'elle fait emplete à la fin?

Mad. DE PREFANE'

Oh pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroissent pas seulement avoir été retournez.

DORINETTE

Et de quoi se plaint donc Madame?

Mad. DE PREFANE'

Quand je suis allée pour retrouver mon Carosse où je l'avois laissé, il n'y étoit plus, & je suis revenue à pied, comme tu vois.

DORINETTE

Cela est chagrinant. Mais voici le Cocher de Madame qui lui en donnera des nouvelles.

SCENE HUITIEME.

Mad. DE PREFANE', DORINETTE, PIQUEROSSE, *deux Laquais.*

Madame DE PREFANE'

EH Bien, Piquerosse, où étiez-vous donc fourré? est-ce que mes chevaux ont pris le monde aux dents?

PIQUEROSSE

Helas! les pauvres chevaux de Madame

sont trop pacifiques pour cela ; bien loin d'avoir envie de courre, ils ne demandent le plus souvent qu'à se coucher.

Mad. DE PREFANE'

Pourquoi n'êtes-vous donc pas resté où je vous avois placé ?

PIQUEROSSE

J'y étois bien aussi, mais quatre Messieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Mad. DE PREFANE'

Comment ! prendre mon équipage pour un Fiacre ! n'en pouvoient-ils pas bien voir la difference ?

PIQUEROSSE

La difference !

DORINETTE

Sans doute, le Carosse de Madame n'a point de Numero.

Mad. DE PREFANE'

Ils auront bien fatigué mes chevaux ?

PIQUEROSSE

Au contraire, ce sont les chevaux de Madame qui les ont fatigués, & de telle sorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied malgré la pluie, ils sont descendus du Carosse en jurant & pestant, & donnant cent fois au diable l'equipage, & ceux à qui il apartenoit.

Mad. DE PREFANE'

Je suis au desespoir de cette avanture.

Mais que faites-vous donc là, vous autres?

Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans sa queue, & s'en essuient la bouche.

FRISEMOUCHE

Nous dînons, Madāme.

Mad. DE PREFANE

Comment vous dînez? en verité je vous le conseille de faire servir ma queue de nappe.

LA FAMINE

Il est plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE

Ces coquins là ne fçauroient comprendre que quand on ne dîne point, on en soupe mieux.

Mad. DE PREFANE

Oh je vois bien qu'il faudra que je fasse bientôt maison neuve. Cocher, allez donner du son & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraîchir.

PIQUEROSSE *en s'en allant*

Oui, car ils sont diablement échauffez.

Mad. DE PREFANE *à un Laquais*

Frisemouche, allez au plus vîte chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en aporte de toutes les façons, & sur-tout de la derniere mode; & vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'antichambre. Que veut-on?

DORINETTE

C'est le Portier que Madame a fait venir de sa Terre.

SCENE NEUVIÉME.

Madame DE PREFANE', DORINETTE, GUILLAUME.

Mad. DE PREFANE'

EH bien, Maistre Guillaume, aurez-vous assez d'intelligence pour garder ma porte, pour connoistre ceux à qui il faudra l'ouvrir, & ceux à qui il faudra la fermer?

GUILLAUME

Oui, la porte de Madame peut s'assurer qu'elle sera toujours ouverte ou fermée selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

Mad. DE PREFANE'

Comment donc? où Guillaume a-t-il appris en si peu de temps le langage de la Cour?

DORINETTE

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Mad. DE PREFANE'

Je vous recommande au moins de ne laisser jamais entrer qui que ce soit sans me venir demander auparavant, Madame

est-elle visible ? & de ne laisser sortir personne sans ma permission, sur-tout ma Niéce ; je vous la consigne, entendez-vous ?

GUILLAUME

La consignation de Madame est toute entendue par la seconde personne de Monsieur Guillaume, cela vaut fait.

Mad. DE PREFANE'

Allez donc prendre votre poste, & commencez à exercer votre charge ; & vous, Dorinette, allez ouvrir à Isabelle, & dites-lui qu'elle se rende ici.

SCENE DIXIEME.

Mad. DE PREFANE' *seule.*

MAlgré toute ma précaution, je crains fort que quelque godeloreau ne trouve l'occasion de lui parler en particulier, & ne lui fasse ouvrir les yeux sur les grands biens dont elle est heritiere, & dont j'ai joui jusqu'à present.

SCENE ONZIEME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE

EH bien, Madame, avez-vous resolu de me tenir longtems dans l'état où je suis ?

Mad.

Mad. DE PREFANE'

Comment donc! dans quel état? que vous manque-t-il? n'êtes vous pas logée, nourrie & vêtue comme moi-même? & y a-t-il mode nouvelle dont je ne vous fasse aussitôt part?

ISABELLE

Eh! que m'importe d'être habillée à la mode, si personne ne le voit?

Mad. DE PREFANE'

Vous vous plaisez à vous-même, n'est-ce pas assez?

ISABELLE

Non, Madame, & je vous avoue que je voudrois bien plaire à quelque autre.

Mad. DE PREFANE'

Eh bien! vous me plaisez à moi.

ISABELLE

Oh! je suis bien sûre que non; si je vous plaisois, vous ne chercheriez qu'à me plaire de même.

SCENE DOUZIE'ME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME

On demande à voir Madame.

Mad. DE PREFANE'

Qui?

GUILLAUME

Un laquais qui vient de la part de son Maistre.

Mad. DE PREFANE.

Et quel est son Maistre?

GUILLAUME

Il dit que c'est un beau Cavalier, dont le cœur est embarassé de la beauté des attraits des yeux de Madame; je ne sçais morgué comme il m'a dégoisé tout cela.

Mad. DE PREFANE.

Faites entrer; c'est apparemment ce jeune homme qui me fit l'autre jour tant de mines à l'Opera.

SCENE TREIZIEME.

Madame DE PREFANE, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN.

Mad. DE PREFANE.

Approchez, mon enfant.

MERLIN

Ah Ciel!

Mad. DE PREFANE.

Qu'est-ce?

MERLIN

Ah! Madame, laissez-moi respirer; vos appas m'étouffent: je ne m'étonne pas s'ils font extravaguer mon Maistre, puisque

moy chetif mortel, du premier aspect ils m'ont pensé faire évanouir.

Mad. DE PREFANE'

Comment, mon ami, tu me trouves donc de ton goust?

MERLIN

Je me donne au diable, Madame, si ma raison me laissoit aller la bride sur le col, je crois, Dieu me le pardonne, que je serois capable de vous manquer de respect, & de vous faire une declaration amoureuse, cela meriteroit cent coups d'étrivieres, je le sçais; mais j'aimerois mieux les souffrir, que de me taire.

Mad. DE PREFANE'

J'admire comme l'amour étend son empire jusque sur la moindre petite creature; & quel est ton Maistre, mon ami?

MERLIN

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE *à part.*

Valere! qu'entens-je?

MERLIN

C'est le plus joli homme de France, & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Mad. DE PREFANE'

Et d'où lui est venu cet amour pour moi?

MERLIN

Pour vous avoir vûe une seule fois,

Madame ; vous vous promeniez aux Tuilleries, où tout le monde s'assembloit autour de vous pour vous admirer, il traversa la foulle, & fut curieux d'admirer comme les autres ; mais hélas ! il fut bien payé de sa curiosité ; depuis ce moment votre nom est tellement gravé dans son cœur, qu'il est devenu le refrain de tout ce qu'il dit ; il place par-tout sa charmante Madame de Préfané, il la compare à tout, ce diamant brille comme Madame de Préfané ; ces Tableaux ont le coloris de Madame de Préfané ; si Madame de Préfané étoit là ; si Madame de Préfané étoit ici ; eh Palefrenier donne de l'avoine à Madame de Préfané, dit-il à mes chevaux.

DORINETTE

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur à Madame.

Mad. DE PREFANE'

Elles marquent un cœur vraiement épris.

SCENE QUATORZIEME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME

MOnsieur Valére demande Madame.

Mad. DE PREFANE'

Valere ! qu'il entre ; & vite, Dorinette,

de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité. *Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en confusion.*

MERLIN *l'arrêtant*

Et doucement, Madame, ayez pitié de mon Maistre; n'augmentez pas tant vos attraits, sur tout ôtez cette grande mouche assassine, qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE QUINZIE'ME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN,

ISABELLE

AH! que vois-je, Dorinette, c'est le même dont je t'ai si souvent parlé,

DORINETTE

N'en témoignez rien, & prenez pour vous tout ce qu'il dira à vôtre Tante.

VALERE

Quelle temerité à moi, Madame, pour vous avoir vûë une seule fois, d'oser vous aimer! Je fais plus, je me présente devant vous, pour vous en faire l'aveu; mais, Madame, pardonnez cette hardiesse à l'excès de mon amour, il m'étoit impossible de vivre plus longtems dans l'état cruel où vos regards m'ont reduit.

Mad. DE PREFANE'

Une pareille declaration ne m'est pas

nouvelle, & c'est assez le stile ordinaire de ceux que mes regards ont une fois blessés.

VALERE

Ah! je me suis attendu aussi à avoir bien des rivaux à combattre, & bien des difficultez à surmonter.

Mad. DE PREFANE'

On tâchera de vous les aplanir.

VALERE

Quoi! je pourrois esperer de posseder un jour une aussi charmante personne. Merlin, que dis-tu de ses yeux?

MERLIN

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas, ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE

Ce teint.

MERLIN

C'est une peinture.

VALERE

Ne trouves-tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre?...

MERLIN

Que voulez-vous dire avec votre lustre? elle en a plus de douze.

VALERE

Vous ne me dites rien, adorable personne?

Mad. DE PREFANE' *soupirant*.

Helas!

ISABELLE

Je crois, Monsieur, que ma Tante est fort sensible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une personne de votre merite....

Mad. DE PREFANE'

De quoi vous mêlez-vous? je vous trouve plaisante de venir ici interrompre mes soupirs.

ISABELLE

Je croiois vous faire plaisir d'expliquer à Monsieur vos sentimens.

Mad. DE PREFANE'

Et qui vous les a dits?

ISABLELE

J'en juge par moi-même, & si Monsieur m'aimoit....

Mad. DE PREFANE'

Taisez-vous.

MERLIN

Madame a raison, & ce n'est pas à une novice comme vous à vouloir lui aprendre à faire l'amour. Passez de ce côté, & laissez-les seuls; les amans aiment le tête à tête.

VALERE

Non, non, je suis bien-aise que tout le monde soit témoin de mes transports amoureux.

Mad. DE PREFANE'

Mais il me semble que vous regardez ma

Niece avec bien de l'attention ; vous me dîtes les choses du monde les plus passionnées, & à peine vos regards tombent-ils sur moi.

MERLIN

Ce sont ces distractions ordinaires, dont je vous parlois toute à l'heure, & dont votre présence devroit pourtant le guerir.

Mad. DE PREFANE'

L'absence de ma Niece l'en guerira mieux. Rentrez dans votre chambre.

MERLIN

Oh ! pour le coup, Madame, c'est ce que Monsieur ne souffrira pas ; il vaut mieux qu'il remette sa visite à une autre fois, que de déranger rien ici. Bas à *Valere* : Croyez-moi, sortons.

Mad. DE PREFANE'

Eh bien ! voulez-vous rentrer dans votre chambre ?

MERLIN

Non, Madame, mon Maître sçait trop bien vivre. *Bas à Valere* : Madame Fricfrac nous attend.

VALERE

Sortons, puisqu'il le faut, une autre fois je prendrai mieux mon temps.

Mad. DE PREFANE'

Ah ! Valere que faites-vous ? demeurez.

MERLIN

Non, Madame, il sortira ; vos yeux sont

assez versé de poison dans son cœur pour aujourd'hui, pour peu que la dose fût augmentée, il en creveroit, & moi aussi; allez, Madame.

SCENE SEIZIE'ME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE.

Mad. DE PREFANE'

AH! impertinente, c'est vous qui êtes cause de son éloignement.

ISABELLE

Moi, Madame!

Mad. DE PREFANE'

Je vous trouve bien hardie d'oser lever les yeux sur mes conquestes, oh! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE

Mais, Madame, pourquoi vous obstinez-vous tant à vouloir que je sois Religieuse, lorsque vous êtes dans le dessein de vous marier pour la seconde fois.

Mad. DE PREFANE'

C'est que je veux congedier le nombre de soupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE

Si c'est là votre intention, Madame,

un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi.

MAD. DE PREFANE'

Vous êtes aujourd'hui bien raisonneuse.

DORINETTE

C'est ce qui me semble.

SCENE DIXSEPTIE'ME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME

ON demande si la vûe de Madame est visible ?

MAD. DE PREFANE'

Et qui ?

GUILLAUME

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE

De manequins ? tu veux dire de Paniers.

GUILLAUME

Et paniers & manequins n'est-ce pas la même chose ?

MAD. DE PREFANE'

Faites entrer.



SCENE DIXHUITIEME.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, *Mad.* FRICFRAC.

Mad. DE PREFANE'

AH, ah! que vois-je? Ce n'eſt pas là ma Marchande ordinaire.

Mad. FRICFRAC

Je n'ai pas cet honneur, Madame, mais j'eſpere que quand mes Paniers auront eu une fois l'avantage de vous ſervir, vous ne voudrez pas en uſer d'autres.

Mad. DE PREFANE'

Et qui vous a envoyée ici?

Mad. FRICFRAC

Une Comteſſe de vos amies, Madame.

Mad. DE PREFANE'

La Comteſſe de Pincemaille apparemment: ah! c'eſt une connoiſſeuſe en Paniers, je lui ſuis bien obligée. Comment vous appellez-vous?

Mad. FRICFRAC

La Veuve Fricfrac, Madame.

Mad. DE PREFANE'

Je me ſers ordinairement de Madame Vertugadin; mais ſi vos Paniers me plaiſent mieux que les ſiens, je vous prefererai à elle.

Mand. FRICFRAC

S'ils vous plairont mieux, Madame? la Vertugadin se fournir chez moi; je suis la bonne faiseuse au moins, vous les aurez de la premiere main.

Mad. DE PREFANE'

Voyons-les.

Mad. FRICFRAC

En voila trois de la derniere mode & à bon marché, dix francs la piece.

Mad. DE PREFANE'

Dix francs la piece? je les prends tous trois, passez dans mon Cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorimene, venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Mad. FRICFRAC

Madame je crois que celui-ci ira à merveille sous l'habit que vous avez.

Mad. DE PREFANE'

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, voyez de ces deux celui qui vous ira le mieux: je ne veux rien acheter, que je ne vous en fasse part, comme vous voyez.

SCENE DIX-NEUVIE'ME.

ISABELLE, VALERE, MERLIN, *cachez sous les Paniers.*

ISABELLE

AH malheureuse Isabelle, où te vois-tu seduite! Est-il possible que Valere

on ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'efclavage où je fuis? mais effayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante. Ah ciel!

VALERE *fortant d'un des Paniers.*

Ne craignez rien, charmante Ifabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre, je viens vous enlever de votre prifon.

ISABELLE

Ah! laiffez-moi revenir de ma frayeur, avant que de vous parler.

VALERE

Pourrez-vous confentir, Madame, que je vous délivre de la tirannie où l'on vous fait languir depuis fi longtems?

ISABELLE

Ah! ne faites point d'éclat dans cette maifon.

VALERE

Ce n'eft pas mon deffein, & je ne veux vous en faire fortir que par ftratagême, pourvû que vous y confentiez.

ISABELLE

A quoi ne confentirois-je pas, pour m'arracher à la cruelle perfécution de ma Tante?

Mais la voici, cachez-vous au plus vîte: *Valere rentre fous le Panier.*



SCENE VINGTIE'ME.

Mad. DE PREFANE' *avec un Panier du dernier ridicule*, ISABELLE, DORINETTE, *Mad.* FRICFRAC.

Mad. DE PREFANE'

EH bien! ma Niece, comment vous trouvez-vous?

ISABELLE

Madame, je ne sçais pas les modes.

Mad. DE PREFANE'

Ce Panier me doit aller à merveille; avez-vous essayé le vôtre?

ISABELLE

Non pas encore, Madame; mais je crois que celui-ci (*montrant le Panier où est Valere*) me conviendroit assez; il y aura pourtant quelque petite ceremonie à y faire auparavant.

Mad. FRICFRAC

Oh! je comprends aisément ce qu'il y manque, & j'aurai bientôt accommodé tout cela.



SCENE XXI.

Mad. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Mad. FRICFRAC, GUILLAUME.

GUILLAUME

MOrgué je crois qu'il pleut ici des Paniers, voila encore une Marchande qui en aporte.

DORINETTE

Ah ! tout est perdu.

Mad. DE PREFANE'

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

DORINETTE

Si Madame m'en vouloit croire, elle la renvoieroit pour être venue trop tard.

Mad. DE PREFANE'

La vûe ne nous en coûtera rien.

SCENE XXII.

Mad. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Mad. FRICFRAC, Mad. VERTUGADIN, GUILLAUME.

Mad. VERTUGADIN

COmment donc, Madame, j'aprends en arrivant que vous m'avez changée ?

Madame DE PREFANE'

J'en suis fâchée, Madame Vertugadin, mais aprés tout vous êtes trop chere.

Mad. VERTUGADIN

La bonne marchandise ne se peut trop vendre, Madame ; est-ce là un des Paniers de Madame Fricfrac?

Mad. FRICFRAC

Oui, qu'en voulez-vous dire? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame?

Mad. VERTUGADIN

Oui, Madame a de l'air d'une porteuse d'eau, j'en prends la compagnie à témoin.

DORINETTE

Elle a plûtôt de l'air d'une Dame Gigogne, mais c'est la grande mode à present.

Mad. DE PREFANE'

Et toi, Guillaume, qu'en dis tu?

GUILLAUME

Et mais je trouve que cela est fort bien, excepté que Madame ressemble comme cela à un pain de sucre.

Mad. VERTUGADIN

Madame, essayez un des miens, je vous prie.

Mad. DE PREFANE'

Où sont-ils?

Mad. VERTUGADIN

Les voilà rangez sur la droite ; regardez, d'un seul coup d'œil vous en voyez la difference.

Mad. DE PREFANE'

Ils me paroissent assez galamment faits, mais vous ne sçavez pas que Madame me donne les siens à dix francs pièce.

Mad. VERTUGADIN

Ah ! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix, je suis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac, que les vôtres.

Mad. DE PREFANE'

Eh bien, accommodez-vous.

Mad. FRICFRAC

Tandis que Madame va essayer ceux de Madame Vertugadin, passez dans cette autre chambre, je vais vous essayer les miens. *Madame Fricfrac sort avec Isabelle, & emporte le Panier où est Valere, & un autre où il n'y a rien.*

SCENE XXIII.

SOTTINOT, MERLIN, *chacun dans un Panier.*

SOTTINOT *sortant la tête de son Panier.*

QUelle fantaisie a Isabelle de choisir plutôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertu-

badin! je crains bien de m'être embarqué ici mal à propos.

MERLIN *sortant la tête de son Panier.*

Bon soir, Camarade Panier.

SOTTINOT

Ah que vois-je! je suis trahi.

MERLIN

Vous êtes bien impertinent, Monsieur le Manequin, d'aller sur nos brisées.

SOTTINOT

Comment donc sur vos brisées? c'est moi qui ai trouvé cette invention, & vous me l'avez derobée.

MERLIN

Ma foi, Monsieur l'Avocat, vous êtes pris pour duppe, & dans ce moment Valere mon Maître enleve Isabelle.

SOTTINOT

Ah! morbleu cela ne sera pas, & j'aime mieux que tout soit découvert, que de souffrir qu'on m'enleve ma Maîtresse à ma barbe.

MERLIN

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est déja faite.

SOTTINOT

Ah! traître, il faut que je m'en vange sur toi.

MERLIN

Doucement, Monsieur l'Avocat, avec

mes vous perdriez votre cause. *Ils se battent.*

SOTTINOT

Ah! morbleu mon rabat est déchiré.

SCENE XXIV.

Mad. DE PREFANE', DORINETTE, *Mad.* VERTUGADIN.

MADAME DE PREFANE'.

MIsericorde! qu'est-ce que c'est que tout ceci?

DORINETTE

Ce sont les Paniers de Madame Tricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Mad. DE PREFANE'

Au secours, au secours, Guillaume, Guillaume.

SCENE XXV.

Mad. DE PREFANE', DORINETTE, *Mad.* VERTUGADIN, GUILLAUME, SOTTINOT, MERLIN.

GUILLAUME

COmment morgué voilà deux Paniers qui se battent ici, tandis que les deux autres de là bas se caressent, & s'en vont gays comme des pinsons.

Mad. DE PREFANE.

Que veux-tu dire?

GUILLAUME

Je veux dire que les deux Paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plûtôt été hors de la porte, qu'ils se sont mis à courir comme tous les diables; ils sont montez dans un Carosse qui les attendoit, & puis fouette Cocher.

Mad. DE PREFANE.

Ah! malheureux, ce sera ma Niece qu'on aura enlevée; ne te l'avois-je pas consignée?

GUILLAUME

Oüy, mais vous ne m'aviez pas consigné des paniers.

Mad. DE PREFANE.

Allons, un Commissaire.

MERLIN

Ne vous allarmez point, Madame, Valeré mon Maistre est un galant homme, il en usera bien avec vous, & vous laissera joüir en paix des biens d'Isabelle.

SOTTINOT

Madame si vous voulez, j'entreprendrai cette affaire, & la poursuivrai en mon nom.

Mad. DE PREFANE.

Je n'ai que faire de vos poursuites dans le temps que je connois que vous étiez ici pour le même dessein; je vois que mon

plus court est de gagner l'amitié de ce Valere, j'aime mieux lui donner ma Niece, que de plaider.

DORINETTE

Ma foi, Madame ne sçauroit mieux faire.

MERLIN

Pour le coup, Monsieur l'Avocat, vous voila sec comme un panier.

SOTTINOT

Cela est vrai.

SCENE XXVI & derniere.

GUILLAUME, *Mad.* DE PREFANE'.

GUILLAUME

VOila des Ménétriers qui viennent pour le Concert de Madame.

Mad. DE PREFANE'

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plûtôt, la Musique pourra seule dissiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je suis encore toute étourdie.

On entend un assemblage d'Instrumens concertez ridiculement.



Deux Marchandes de Modes chantent ensemble.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit ,
Le sage la suit.

PREMIERE MARCHANDE

Le Vertugadin ridicule
Dans nos jeunes ans ,
Se porte à present sans scrupule ,
Comme au bon vieux temps.

ENSEMBLE

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit ,
Le sage la suit.

SECONDE MARCHANDE

Parures antiques ,
Qui de nos Critiques
Sentites les traits ,
Vous pouvez desormais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE

Il faut qu'à la mode &c.

PREMIERE MARCHANDE

Tous les affiquets

Le Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la Satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE

Il faut qu'à la mode être.

VAUDEVILLES.

Je ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maitresse;
Mais je suivrai son changement,
S'il trahit jamais ma tendresse,
Qu'il en aime deux à la fois.
Je ne ferai pas incommode,
Pour un Amant j'en prendrai trois;
Il faut suivre la mode.

Iris coiffée en chien barbet;
Cessera bientôt de me plaire,
Quand elle met son Bagnolet,
Elle ressemble à sa Grand-mere.
Lorsqu'en Amant fensé je veux
Blâmer cette étrange methode,
Elle répond faisant des nœuds,
Il faut suivre la mode.

Depuis un temps le Magistrat
Met d'une galante maniere
En pretintaille son rabat,
Son castor à la cavaliere :
Nos Juges, jusques aux barbons ;
Ne veulent point suivre le Code,
Et nous disent pour leurs raisons,
Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte au teint usé ;
A fait recrépir son visage ;
A l'ombre d'un tignon frisé
Elle croit nous cacher son âge :
Cette folle avec son Panier
A l'air du Colosse de Rhode,
Et dit pour se justifier,
Il faut suivre la mode.

Autrefois de ses blonds cheveux
Celimene faisoit parure ;
Mais à present elle est bien mieux,
Ayant mis bas sa chevelure,
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'huy s'accommode ;
Peut-on se passer de pompons ?
Il faut suivre la mode.

De

GUILLAUME

De Manant me voilà Portier;
Si de même toujours j'avance,
Je serai bientôt Financier:
Morgué que je ferai bombance,
Au fond d'un beau Carrosse assis
Je serai comme une Pagode;
J'oublierai mes meilleurs amis,
Il faut suivre la mode.

Un Procureur notre voisin,
Jaloux de sa femme à la rage,
Se voioit sans bois & sans vin,
Et tout manquoit dans son ménage;
A la fin réduit aux abois,
Il s'est rendu mari commode;
Il a du vin, il a du bois,
Il faut suivre la mode.

SECONDE ENTRÉE

THALIE, Mademoiselle Prevost.



TROISIEME ENTRÉE.

Des PETITS MAISTRES *&* *des* CLERCS DE PROCUREURS *sifflent Thalie, & la contraignent d'abandonner la Scene.*



QUATRIEME ENTRÉE.

Les SIFLEURS *se réjouissent d'avoir troublé le Spectacle.*

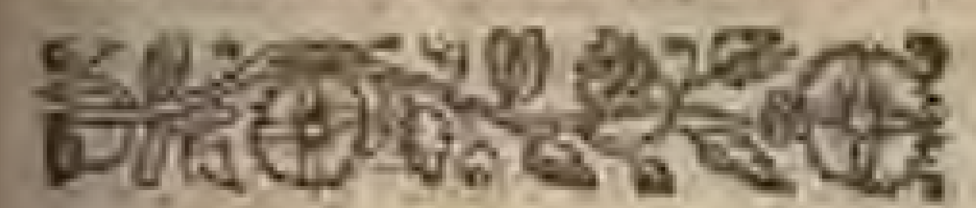
PETITS MAISTRES, les sieurs Marcel, Laval, & Dupré.

CLERCS DE PROCUREURS, Dumoulin l'aîné, Miun, Dumirail.

CINQUIÉME ENTRÉE.

Les SIFLEURS *sont chassez par les* SAILLIES HEUREUSES *& les* FOLIES AGREABLES, *qui ramenent Thalie sur la Scene.*

FOLIES AGREABLES, Mesdemoiselles Duval, de Rey, la Ferriere, de Lastre, Tibert & Roland.



QUATRIEME PARTIE

LA SOIRE'E.

LA MUSE ITALIENNE, le sieur Thevenart.

Je vous amene ici la Troupe Italienne,
Elle veut à son tour
Paroître sur la Scene
Dans ce charmant séjour.
Muse Françoise, sans ombrage
Souffrez-moi dans ce jour
Parler votre langage;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuser une si belle Cour.
On aime en tout le changement,
Aux chagrins le mélange
Aporte du soulagement;
Et le plaisir devient tourment
A qui jamais n'en change.



Les Comédiens Italiens représentent une petite Comédie Françoise, qui a pour titre LES BROUILLERIES *ou* LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE, *dont l'Action commence à l'entrée de la nuit.*

ACTEURS DE LA COMEDIE.

PANTALON, Oncle de Lelio.

LELIO, Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.

COURTAUDIN, Pere de Silvia, *le sieur Paquetti.*

SILVIA, Fille de Courtaudin.

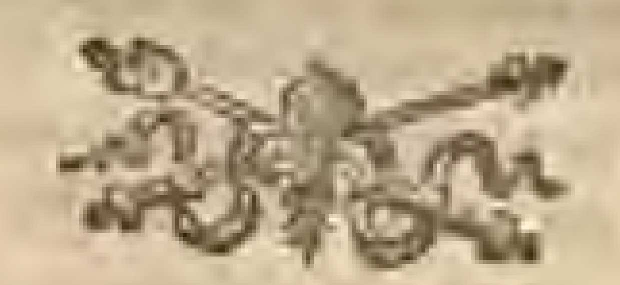
SPINETTE, Suivante de Silvia, *Mademoiselle La Lande.*

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

SCAPIN, autre Valet de Lelio.

TRIVELIN, Valet de Pantalon.

JASMIN, Laquais de Courtaudin.



LES BROUILLERIES OU LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN

JE viens d'entendre sonner six heures, & l'on ne voit deja plus goute, Pantalon nôtre Maître sera bientôt ici pour conclure le mariage de son Neveu Lelio avec Silvia fille de Monsieur Courtaudin le Greffier, si ce mariage se fait, le maraut de Scapin qui a conduit cette intrigue, va épouser en même tems Spinette, que nous aimons, & nous allons la perdre pour jamais: il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui y réussira le mieux de nous deux, travaillons chacun de nôtre côté à rompre le mariage de Lelio, pour rompre celui de Scapin, & quand nous ne serons plus que nous deux à disputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN

Nous la tirerons à la courte paille.

TRIVELIN

Pour moi j'entreprends déja de brouiller Pantalon & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN

Et moi, Lelio & Silvia.

TRIVELIN

Va donc emploier tous les moyens d'y réussir. Voici déja Pantalon. Commençons.

SCENE II.

PANTALON, TRIVELIN, UN LAQUAIS *portant un flambeau.*

PANTALON

EH! bien, Trivelin, as-tu vû Monsieur Courtaudin?

TRIVELIN

Non, Monsieur.

PANTALON

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma veuüe?

TRIVELIN

Non, & je vous attens ici, pour vous préparer à votre sortie.

PANTALON

Que veux-tu dire?

TRIVELIN

Que Monsieur Courtaudin veut vous

dupes, & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON

Comment donc! & tous ces parents dont il a herité depuis peu?

TRIVELIN

Tous ces parens sont morts fort gueux.

PANTALON

Cela n'est pas croyable; par exemple, ce Procureur?

TRIVELIN

Il étoit honnête homme.

PANTALON

Ce Medecin?

TRIVELIN

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il guerissoit.

PANTALON

Ce Notaire?

TRIVELIN

Il ne signoit jamais que son nom.

PANTALON

Ce gros Commis?

TRIVELIN

Il se contentoit de ses appointemens.

PANTALON

L'Intendant de ce jeune Seigneur?

TRIVELIN

Son Maître a encore de quoi vivre.

PANTALON

Et ce Marchand?

TRIVELIN

Il est mort sans faire banqueroute.

PANTALON

Allons, je n'en veux pas sçavoir davantage, & je vais défendre à mon Neveu de jamais remettre le pied dans cette maison.

SCENE III.

TRIVELIN

CEla ne commence pas mal, continuons, bon, voici Spinette qui donne tout à propos dans mes filets.

SCENE IV.

TRIVELIN, SPINETTE *un flambeau à la main, qu'elle met sur un gueridon.*

TRIVELIN

BOn soir, belle étoile chevelue, qui me guide dans celle.

SPINETTE

Bon soir, bon soir, où est Pantalon? que dit Lelio? que fait Scapin?

TRIVELIN

Toujours Scapin, cruelle! ah! si mon amour......

SPINETTE

Oh! ne viens point m'étourdir de ton amour, je ne suis pas déja de trop bonne humeur,

TRIVELIN *soupire*

Oui.

SPINETTE

Quoi tu soupires encore ! Je vais te planter là.

TRIVELIN

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à present, c'est celui de Lelio.

SPINETTE

Comment ?

TRIVELIN

Pantalon son oncle ne veut plus qu'il épouse Silvia, & il vient de lui défendre de mettre jamais le pied ici.

SPINETTE

Eh pourquoi ?

TRIVELIN

Parce qu'il a fait reflexion que tout le monde se moqueroit de lui, s'il souffroit que son Neveu épousât la fille d'un Greffier.

SPINETTE

Peste soit du vieux fou, voilà une reflexion bien impertinente.

TRIVELIN

Quoi qu'il en soit, Lelio ne verra plus Silvia, & par consequent Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE

Ah ! Silvia en mourra de déplaisir.

TRIVELIN

Et je crois Lelio déja mort.

SPINETTE

Pour moi, j'en ai le cœur si serré, qu'à peine puis-je respirer.

TRIVELIN

Et moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE

Ah! je n'en puis plus.

TRIVELIN

Allons courage, ma chere Spinette, tâche de t'évanouir, cela te soulagera.

SPINETTE

Cette pauvre enfant qui s'attendoit à se voir unie à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à present.

TRIVELIN

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maitresse si cherie! hier encore, si tu t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit si tendrement. *Il baise les mains de Spinette.*

SPINETTE

Helas!

TRIVELIN, *il se jette à ses genoux.*

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE *s'attendrissant*

Ah! cela me fend le cœur.

TRIVELIN *se relevant*

Puis se relevant avec transport, & marquant dans son geste plus d'amour que de retenue, il ne se connoissoit plus, & la

amitié ..... *Il veut la baiser.*

SPINETTE

Lui attira un soufflet.

TRIVELIN

Celui-là n'étoit point de mon histoire.

SPINETTE

Mets-le en apostille.

TRIVELIN

Ah! cruelle.

SPINETTE

Tais-toi, & apprends à mon Maistre toutes ces belles nouvelles.

SCENE V.

Monsieur COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, JASMIN *avec un flambeau à la main, qu'il met sur une table ou un guéridon.*

M. COURTAUDIN

AH! te voila, Trivelin, eh bien le bon homme Pantalon se rendra-t'il ici pour souper, comme il me l'a promis?

TRIVELIN

Ah! Monsieur Courtaudin, depuis un un moment le bonhomme Pantalon est devenu le plus méchant diable qu'on puisse trouver parmi tous les bons hommes.

M. COURTAUDIN

Qu'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE

Cela veut dire que ce vieux fou a changé

de sentiment sur les reflexions qu'il a faites que son Neveu seroit deshonoré d'épouser la fille d'un Greffier.

M. COURTAUDIN

Comment! morbleu je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN

Ah ah ah! un Greffier l'épée à la main!

M. COURTAUDIN

Vous étes bien impertinent de rire, mon ami, sçavez-vous que je suis au poil & à la plume? Mépriser un Greffier! je suis dans une telle colere, que je ne me connois pas.

SILVIA

Mon pere, ne vous fâchez point, Lelio ne peut pas mais de l'extravagance de son Oncle.

M. COURTAUDIN

Je me moque de cela, & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un, ni de l'autre, que pour m'en vanger; Je vais de ce pas contremander la fête & le bal que j'avois fait préparer pour ce soir, & renvoier le Notaire.

SCENE VI.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA

AH! mon cher Trivelin, cours, je te prie, dire à Lelio que pour tant de difficulté

difficultez il ne se rebute pas, qu'il soit toujours sûr de mon cœur, & que bien loin d'obéir à son Oncle, il vienne tout à l'heure me parler, entens-tu ?

TRIVELIN

Oui, Mademoiselle. (*à part*) Allons bien plûtôt instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici jouer son rôle à son tour.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA

AH! Spinette, je suis au desespoir.

SPINETTE

Je ne suis pas moins desesperée que vous, car si vous n'épousez point Lelio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA

Quel contretemps !

SPINETTE

Oh ! il faut absolument que le diable s'en mêle.

SILVIA

Mais crois-tu que Lelio obeïsse tranquillement à son Oncle ?

SPINETTE

Helas ! que sçait-on ? il a tant de ménagemens à garder avec cet homme-là,

qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA

Quoi, je ne le reverrois plus!

SPINETTE

J'en tremble, mais nous allons sçavoir à quoi nous en tenir, voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SILVIA

EH bien! Trivelin?

TRIVELIN

Je viens de rencontrer Lelio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA

Eh bien?

TRIVELIN

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA

Qu'entens-je?

SPINETTE

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de son Oncle pour vos beaux yeux, qu'il trouveroit assez d'autres femmes sans

vous, & que vous n'aviez qu'à prendre votre parti, comme il alloit prendre le sien.

SILVIA

O ciel, est-il possible!

TRIVELIN

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN

Cela est vrai.

SPINETTE

Et que dit Scapin à tout cela?

ARLEQUIN

Ah! vraiment c'est bien pis; non content d'approuver son maître, Va, Arlequin, m'a-t-il dit, je t'abandonne cette guenon de Spinette, fais-en comme des choux de ton jardin, je te cede tous les droits que j'avois sur elle.

SPINETTE

Ah! le double chien, allons, Madame, soutenons l'honneur de notre sexe, & méprisons qui nous méprise; je ne songe déja plus à Scapin.

TRIVELIN

C'est bien dit cela.

SILVIA

Ah! Spinette, il me faudra plus de tems pour oublier Lelio; rentrons dans ma chambre, que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant si cher.



SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN *riant*

AH ah ah! tout cela est drôle, ma foi, c'est un plaisir de mentir, quand on a affaire à des persones aussi credules; mais voici Lelio; je te laisse avec lui, emploie tout pour l'empêcher de se justifier sur ce que nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle, tout est perdu.

ARLEQUIN

Laisse moi faire.

SCENE X.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO

MOn Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia, mais cette défense m'a donné des ailes pour me rendre ici.

ARLEQUIN

Ah ah! c'est vous, Monsieur; que venez-vous donc chercher dans cette maison?

LELIO

J'y viens assurer Silvia que malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raison qu'il avoit de vous défendre de la voir ?

LELIO

Non, il ne m'a point voulu donner d'explication là-dessus.

ARLEQUIN

C'est qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LELIO

Bon, quels contes ! je devois l'épouser ce soir.

ARLEQUIN

Il n'importe, moi qui vous parle, j'ai vû.

LELIO

Et qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore, une espece de petit Maître, dont elle est amoureuse à la folie, ne le voyez-vous pas ?

LELIO

Où ?

ARLEQUIN

Et là, à l'entrée de la porte de sa chambre.

LELIO

Moi, non je ne vois rien.

ARLEQUIN

Vous avez donc la berlue. Il y a un quart d'heure qu'il fait le pied de grue,

en attendant que le pere rentre dans son cabinet.

LELIO

Parbleu je ne vois rien, & je ne sçaurois croire ce qu'e tu me dis.

ARLEQUIN

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la chambre pour l'obliger à se retirer.

LELIO

Je ne puis croire ce qu'il vient de me dire. Mais que vois-je? il n'est que trop vrai; ah! perfido Silvia, ô ciel! qui l'auroit jamais pû croire? (*Arlequin paroît vêtu en petit Maistre d'un côté, & en Arlequin de l'autre, de sorte que Lelio ne le voit que du côté où il est en petit Maistre, il traverse ainsi le Théâtre, ensuite il revient promptement près de Lelio en Arlequin.*)

ARLEQUIN

Et bien, Monsieur, l'avez-vous vû?

LELIO

Helas! que trop pour mon malheur; mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN

Et tenez, le voilà qui vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LELIO

Par où donc? je ne l'ai point vû.

ARLEQUIN

C'est que vous songiez à autre chose.

LELIO

Je voudrois bien entendre une de leurs conversations.

ARLEQUIN

Laissez-moi faire, je vais tâcher d'attirer Silvia ici, il ne manquera pas de la suivre, & vous pourrez contenter votre curiosité; mais cachez-vous bien.

LELIO

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN

Et sur-tout ne faites point d'éclat, en cas que quelque chose vous chagrine.

LELIO

Je n'ai garde, Silvia est chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de son pere.

SCENE XI.

LELIO

NOn, ingrate Silvia, quelques sujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que sur moi; mais voici la perfide, & mon Rival avec elle.



SCENE XII.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin est au milieu du Théâtre, habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en petit Maître du côté de Lelio.

SILVIA.

OUy, voila qui est fait, mon parti est pris, & je ne songe plus à Lelio.

LELIO *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA

Et je t'assure que je veux le haïr autant que je l'ai aimé.

LELIO *à part.*

Je t'assure! qu'entens-je? elle tutoye mon Rival, helas! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA

Tiens voilà la bague que Lelio me donna hier, je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LELIO *à part.*

Quoi, lui donner ma bague, ah! c'en est trop.

SILVIA

Voilà aussi toutes ses lettres.

LELIO *à part.*

Sacrifier mes lettres à mon Rival, ah!

ce coup est assommant.

SILVIA

Tu ne douteras plus après cela que je ne sois entierement guerie de Lelio.

LELIO *à part.*

Il faut absolument que cet homme soit un sot, il ne lui répond rien; mais la plûpart des femmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'esprit.

SILVIA

Adieu, va t'en, si mon pere te trouvoit ici, il pourroit soupçonner quelque chose qui ne seroit pas à mon honneur.

SCENE XIII.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO

AH! c'en est trop, ma colere ne peut plus se contenir, vengeons-nous d'un indigne rival. (*Lelio met l'épée à la main, & poursuit Arlequin, le croiant toujours vêtu en petit Maistre: Arlequin se retourne promptement, montrant à Lelio l'habit d'Arlequin.*)

ARLEQUIN

Ah! Monsieur, que faites-vous?

LELIO

Laisse-moi.

ARLEQUIN

Ce n'est point là ce que vous aviez promis.

LELIO

Mais je veux du moins r'avoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN

Ah! ma foi courez après.

SCENE XIV.

ARLEQUIN *seul*

L'Amour & la jalousie donnent bien de l'esprit. . . . . . Mais voici Scapin, il faut aussi lui donner son reste.

SCENE XV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN

QUel diable de tintamarre est-ce que tout ceci? Je viens de rencontrer Lelio qui court comme un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN

Je le crois bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN

Il fuit? il fuit donc devant son ombre, car personne ne le poursuit.

ARLEQUIN

Ah! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuir les gens devant pas.

SCAPIN

Et quel est il?

ARLEQUIN

Ah! c'est un joli homme, mais il n'en est pas moins méchant.

SCAPIN

Et où est-il?

ARLEQUIN

A la porte de la chambre de Silvia, & il assomme tous ceux qui se présentent pour y entrer.

SCAPIN

Mais moi qui n'en veux qu'à Spinette?

ARLEQUIN

Ah! vraiment c'est bien pis, il est encore plus jaloux de Spinette, que de Silvia, il ne veut pas qu'elle parle à personne.

SCAPIN

Et que dit-il pour ses raisons?

ARLEQUIN

Il ne parle point, il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN

Oh! pour moy, il faut pourtant que je parle à Spinette, elle m'a donné un rendez-vous pour ce soir, dans cette salle.

ARLEQUIN

Dans cette Salle?

SCAPIN

Dans cette Salle même, & le signal pour la faire descendre, c'est que je soufflerai trois fois.

ARLEQUIN *à part.*

Je suis bien aise de sçavoir cela... Crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN

Pourquoi ?

ARLEQUIN

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN

Oh ! Je me moque de cela : haïe, haïe.

(Arlequin fuit Scapin, & passe promptement devant lui, se montrant en petit Maistre, & le frappe. Il fait plusieurs Lazzis, se retournant tantôt en petit Maistre, & tantôt en Arlequin, frappant tantôt Scapin, & tantôt faisant semblant de se mettre entre deux.

ARLEQUIN

Eh bien ! je t'en avois averti, tu ne m'as pas voulu croire, prends garde, le voilà qui revient à la charge ; eh, Monsieur, épargnez ce malheureux.

SCAPIN

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haïe, haïe, haïe.

ARLEQUIN

Tu vois bien qu'il n'entend point de raison.

SCAPIN

Mais Monsieur..... à l'aide, à l'aide, au secours.

SCENE

SCENE XVI.

ARLEQUIN, TRIVELIN *en manteau sur le nez.*

TRIVELIN

Est-ce là comme tu congedies ton monde ?

ARLEQUIN

Tu vois, mais que veux-tu faire de ce manteau ?

TRIVELIN

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin ; mais puisque tu l'as si bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas besoin.

ARLEQUIN

Ah ah ah ! je vais bien te faire rire.

TRIVELIN

Ah ah ah !

ARLEQUIN

De quoi ris-tu donc ?

TRIVELIN

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN

Et tu ne sçais pas encore ce que c'est.

TRIVELIN

Il n'importe, j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN

Comment ?

TRIVELIN

C'est que j'y fais tous les jours attrapé, mille gens viennent vous dire ; je vais bien vous faire rire, & souvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN

Oh ! je te tiendrai parole, apprends que Spinette avoit donné un rendez-vous pour ce soir à Scapin.

TRIVELIN

Eh bien ! par exemple, cela ne me fait point rire du tout, & où étoit ce rendez-vous ? pour quelle heure ?

ARLEQUIN

Pour huit heures, & dans cette Salle, il devoit tousser trois fois pour signal.

TRIVELIN

Il n'est pas encore huit heures, ah ! qu'il me vient une bonne idée pour lui jouer d'un tour.

ARLEQUIN

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN

Quelle est-elle ?

ARLEQUIN

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN

Ni moi non plus.

TRIVELIN

Eh bien ! garde ton secret, je garderai le mien ; aussi bien maintenant que Lelio & Scapin sont bannis de cette maison, nous devons travailler chacun pour notre compte auprés de Spinette.

ARLEQUIN

C'est bien dit, & je romps dés à present la societé, adieu.

SCENE XVII.

TRIVELIN

AH! trop heureux Trivelin, un de tes Rivaux a servi à te delivrer de l'autre, & tes affaires ne sçauroient mieux aller, je vais me trouver au rendez-vous à la place de Scapin, & peutêtre. . . . Mais que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il est ? que le diable l'emporte, il me va faire manquer mon coup.

SCENE XVIII.

PANTALON, TRIVELIN.

PANTALON

JE viens voir si mon Neveu malgré ma défense. . . . Ah ! c'est toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN

Ah! Monsieur, vous venez bien mal à propos.

PANTALON

Pourquoi?

TRIVELIN

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette, apparemment pour renouer l'intelligence de Lelio avec Silvia, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON

Le coquin!

TRIVELIN

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinette en deguisant ma voix, & passant pour Scapin.

PANTALON

Eh bien! je ne suis point ici de trop, & je serai ravi d'entendre votre conversation, j'aime les intrigues amoureuses, & cela me rapelle mon jeune âge.

TRIVELIN

Ah! Monsieur, vous allez tout gâter, vous ne pourrez vous empêcher de tousser ou de cracher.

PANTALON

Ne crains rien.

TRIVELIN *lui donnant son manteau.*

Puisque vous le voulez, Monsieur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON

Comment ! est-ce que tu me prends ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN

Bon, il s'agit bien maintenant de cette delicatesse, personne ne vous verra, je vais éteindre la lumiere.

PANTALON

Parbleu, je joue ici un plaisant personnage !

TRIVELIN

Nous ne sommes pas loin de l'heure du rendez-vous, & je me souviens du signal, toussons trois fois : hem, hem, hem.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN *en femme.*

JE doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour attraper Scapin, je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN

Hem hem, hem.

ARLEQUIN *en femme, contrefaisant la voix de Spinette.*

Est-ce toi, mon cher Scapin ?

TRIVELIN *contrefaisant la voix de Scapin.*

Est-ce toi, mon adorable Spinette ?

ARLEQUIN *en femme.*

Helas! oui, c'est moi-même, que la pudeur & la crainte ont ennouée d'une maniere qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN

Pour moi je deguise ma voix du mieux qu'il m'est possible, pour n'être point reconnu; que dis-tu de ce maraut de Trivelin?

ARLEQUIN *en femme*

Ah! c'est un coquin à pendre.

PANTALON *riant*

Ah ah ah!

TRIVELIN

Ah la masque! & Arlequin, c'est un gourmant, un poltron.

ARLEQUIN *en femme*

Cela est vrai, il est pourtant assez joly homme d'ailleurs; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN

Mais est-il bien vrai que tu m'aimes tant que tu dis?

ARLEQUIN *en femme*

A la rage, à la fureur, ou le diable m'emporte.

TRIVELIN

Oserois-je, ma chere Spinette, prendre un baiser sur ta belle bouche?

ARLEQUIN *en femme*

Ah! tu sçais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits sont à ton service.

TRIVELIN

Ah l'effrontée ! mais profitons de son erreur ; que diable veut dire cela, Spinette sent le fromage?

ARLEQUIN *en femme*

C'est que j'en ai mangé, car pour cela je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN

L'odeur est agreable.

ARLEQUIN *en femme*

Et je bois toujours un demi-septier d'eau de vie, sans cela je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN

Je ne sçavois pas que Spinette bût de l'eau de vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN *en femme*

C'est ce fripon d'Arlequin qui m'a mise dans ce goût-là.

TRIVELIN

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN *en femme*

Qu'as-tu donc, mon fils ? est-ce que ton bonheur t'endort? il faut que je te reveille par mes caresses, & que mille petits soufflets.....

TRIVELIN

La peste, ses caresses sont diablement rudes !

ARLEQUIN *en femme*

Il faut que je morde cette oreille appetissante.

TRIVELIN

Ah ! j'ai l'oreille emportée, ce n'est pas absolument là Spinette, fuïons.

ARLEQUIN *en femme*

Non, s'il vous plaît, vous ne vous en irez pas, & l'on ne met pas ainsi l'honneur d'une fille en frais pour se moquer d'elle.

TRIVELIN

Ah ! Jennage, voilà de la lumiere.

ARLEQUIN *en femme*

Au secours, au voleur, au suborneur.

SCENE XX.

Monsieur COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN *en femme*, TRIVELIN, PANTALON.

Un Valet aporte de la lumiere.

M. COURTAUDIN

QU'est-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maison ?

TRIVELIN

Que vois-je ? c'est Arlequin.

ARLEQUIN *en femme*

Et quoi ! c'est Trivelin ?

M. COURTAUDIN

Arlequin en femme, Trivelin tout effarouché,

qu'est-ce que cela signifie?

TRIVELIN

C'est que nous avons fait tous les deux un qui-pro-quo.

M. COURTAUDIN

Qu'est-ce encore que cette figure hetéroclite que je vois là derriere?

TRIVELIN

C'est mon porte-manteau.

M. COURTAUDIN

Comment! c'est Pantalon; vous êtes bien hardi, Monsieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers?

PANTALON

Qui vous a dit cela?

M. COURTAUDIN

C'est Trivelin.

PANTALON

Je ne vous méprise point, Monsieur, & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands heritages n'étoient qu'en idée.

M. COURTAUDIN

Qui vous a dit cela?

PANTALON

C'est Trivelin.



SCENE XXI & derniere.

PANTALON, M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LELIO, SCAPIN, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LELIO

JE reviens ici, pour sçavoir si mon Rival.... mais que vois-je ?

SILVIA

Vous avez bonne grace, Monsieur, de nous venir encore braver, aprés tous les discours méprisans que vous avez tenus de moi.

LELIO

Qui vous a dit cela ?

SILVIA

C'est Trivelin.

LELIO

Il est vrai qu'en apprenant que j'avois un Rival.....

SILVIA

Qui vous a dit cela?

LELIO

C'est Arlequin.

SPINETTE

Et toi, traître, comment justifieras-tu ton procedé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN

Qui t'a dit cela?

SPINETTE

C'est Arlequin.

ARLEQUIN *en sortant*

C'est Trivelin, c'est Arlequin ; vous verrez que nous aurons tout fait.

LELIO

Quoi ! n'avez-vous pas sacrifié mes lettres à mon Rival ?

SILVIA

Moi ! je ne les ai donnés qu'à Arlequin avec votre diamant, pour vous les rendre.

LELIO

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fieffés.

TRIVELIN

Cela est vrai, nous ne vous avons dit à tous que des fausseterez.

SILVIA

Ah ! malheureux, pourquoi nous desesperez de la sorte ?

TRIVELIN

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épousât Spinette que nous aimions tous deux.

LELIO

Marauts, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON

Monsieur, je suis fâché....

M. COURTAUDIN

Monsieur, je suis au desespoir....

SPINETTE

Messieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là dedans, il suffit que vous voilà tous d'accord; Lelio épouse Silvia, & Scapin épouse Spinette. Voiez le petit Divertissement que mon Maistre a fait préparer; le Bal commencera ensuite, après quoi nous ferons medianoche.

FIN



DIVERTISSEMENT.

Dans l'amoureuse chaîne
Il faut des Rivaux envieux ;
Sans inquiétude & sans peine,
Amants, vous seriez moins heureux.

Un bonheur sans allarmes,
N'est pas le bonheur le plus doux ;
Il perd de ses charmes,
Si d'autres n'en sont jaloux.

ENTRE'E.
VAUDEVILLE.

Trop amoureux d'une Maistresse,
Qu'elle soit fidelle ou traîtresse,
Je ne vois rien.
Ce qu'elle fait, ce qu'elle pense,
Quand je suis dans l'indifference,
Je le vois bien.

Qu'un vieux soupirant à lunettes
S'amuse à me conter fornettes,
Je n'entends rien.
Mais qu'un jeune galant soupire,
Qu'il me regarde sans rien dire,
Je l'entends bien.

L

Des saveurs que dans ma jeunesse
L'amour me prodiguoit sans cesse,
Je ne sens rien:
Ce qu'il m'a laissé de tristesse,
Rhumatisme, goute & le reste,
Je le sens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir prés d'une inhumaine,
Je n'entends rien:
Trop de resistance m'étonne;
Mais quand l'heure du Berger sonne,
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine,
Un amant rompt bientôt sa chaîne,
On ne tient rien:
Mais lorsque l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le reduit à se plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublez l'on m'éveille,
Pour mes Creanciers je sommeille,
Je n'entends rien:
Quand c'est de l'argent qu'on m'aporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

L'HEURE DU BAL.

ENTRE'E DE TOUS LES MASQUES

UN ESPAGNOL, le sieur Biondi *seul*.

HOMME DE COUR, le sieur Dumoulin 4.

DAME DE COUR, Mademoiselle Prevost.

Un ESPAGNOL *& une* ESPAGNOLETTE, le sieur Marcel & Mademoiselle Menés.

Un POLICHINELLE, le Sr Dumoulin.

Une DAME GIGOGNE, le sieur Dupré.

Un PETIT POLICHINELLE *& une* PETITE GIGOGNE, le petit Javillier, & Mademoiselle Petit.

Un MATELOT *& une* MATELOTE, le sieur Laval & Mademoiselle Corail.

Un SCARAMOUCHE *& une* SCARAMOUCHETTE, le sieur Delisle & Mademoiselle Delastre,

Un PIERROT *& une* PERRETTE, le sieur Pierret, & Mademoiselle de Rey.

ENTRE'E GENERALE,

Qui finit à Minuit la quatriéme & derniere Partie du Ballet des Vingt-quatre Heures.

FIN.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Ballet des Vingt-quatre Heures, Ambigu Comique representé devant le Roy à Chantilly*, & j'ai cru que le Public verroit avec plaisir ce qui a pû contribuer à tous les autres Divertissemens qu'un grand Prince y avoit preparez pour Sa Majesté. Fait à Paris ce 20 Novembre 1722.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur LE GRAND Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, & qui a pour titre, le R. de C. Comedie par ledit sieur le Grand, *& autres Ouvrages, tant ce qu'il a composé ci-devant, que ce qu'il composera par la suite*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & au-

tant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France le Sieur de Voyer de Palmy Marquis d'Argenson ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent dix-neuf, & de notre Regne le quatriéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé* FOUQUET.

Il est ordonné par Edit du Roy du mois d'Aoust 1686, & Arrests de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par privilege de sa Majesté, ne pourront estre vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 424. N. 478. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le 31 Mars 1719. Signé DELAULNE *Syndic.*

LA DOUBLE
INCONSTANCE.

COMEDIE
en trois Actes.

Représentée pour la premiere fois par
les Comediens Italiens du Roi le
Mardi 6. Avril 1723.



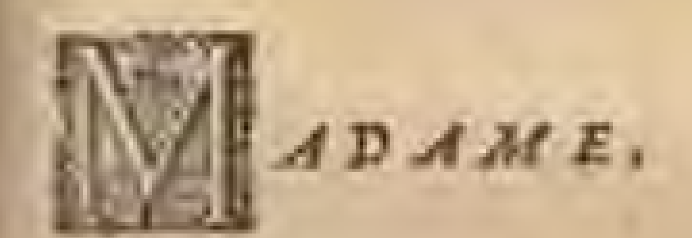
A PARIS,
Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Quai
des Augustins, au coin de la rue Pavée,
au Roi de Portugal.

M. DCC. XXIV.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MADAME

LA MARQUISE DE PRIE.



MADAME,

On ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Epîtres dedicatoires sont

ordinairement chargées ; à quoi servent-ils ? Le peu de cas que le public en fait devroit en corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je serois pourtant bien tenté de vous louer d'une chose, MADAME ; & c'est d'avoir veritablement craint que je ne vous loüasse : mais ce seul éloge que je vous donnerois, il est si distingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un present de flateur, sur tout s'adressant à une Dame de vôtre âge, à qui la nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter l'amour propre à n'être point modeste. J'en reviens donc, MADAME, au seul motif que j'ai eu vous offrant ce petit ouvrage ; c'est de vous remercier du plaisir que vous y avez pris, ou plutôt de la vanité que vous m'avez donnée, quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plû. Vous dirai-je

ces ? Je suis charmé d'apprendre à toutes les personnes de goût qu'il a votre suffrage ; en vous disant cela je vous proteste que je n'ai nul dessein de louer votre esprit ; c'est seulement vous avouer que je pense aux interêts du mien. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
D. M.

ACTEURS.

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA.

LISETTE.

SYLVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

DES FILLES DE CHAMBRE.

La Scene est dans le Palais du Prince.



LA DOUBLE INCONSTANCE,

COMEDIE,

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SYLVIA, TRIVELIN, & *quelques femmes à la suite de Sylvia.*

SYLVIA *paroit sortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

MAis, Madame, écoutez-moi.

SYLVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

SYLVIA *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SYLVIA *avec colere.*

Cependant, je ne veux point avoir de raison, & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir, que ferez-vous là ?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si legerement, que vous serez malade, si vous ne prenez rien ce matin.

SYLVIA.

Et moi je hais la santé & je suis bien aise d'être malade ; ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni souper, demain la même chose ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vû Arlequin dont on m'a separée : voilà mes petites resolutions, & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foy je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole ; si j'osois cependant...

SYLVIA *plus en colere.*

Eh bien ne voila-t-il pas encore un cependant ?

TRIVELIN.

En verité, je vous demande pardon, celui-là m'est échapé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considerer...

SYLVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas, voilà des considerations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'est votre Souverain qui vous aime.

SYLVIA.

Je ne l'en empêche pas, il est le maître : mais faut-il que je l'aime moi ? Non, & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout seul, un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SYLVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir ? m'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avoit dit : Me voulez-vous, Sylvia ? Je lui aurois répondu : Non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime son mari, & je ne pour-

rois pas vous aimer. Voila la pure raison cela : mais point du tout, il m'aime, crac, il m'enleve, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SYLVIA.

Eh que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre ? force-t-on les gens à recevoir des presens malgré eux ?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes ici comment il vous traite ; n'êtes-vous pas déja servie comme si vous étiez sa femme ? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ; d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour, car vous le trouverez tel. Eh, Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs.

SYLVIA.

Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payez pour m'impatienter, pour me

tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh parbleu je n'en sçai pas davantage, voilà tout l'esprit que j'ai.

SYLVIA.

Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SYLVIA, *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SYLVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SYLVIA.

Eh bien mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant & on me rend des femmes à la place; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? & on veut que je sois heureuse avec cela. Que m'importe toute cette musique, ces concerts & cette danse dont on croit me

regaler ; Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moy-même que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vûe ? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Helas, le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'est-il devenu ? il se desespere quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon, peut-être aussi qu'on le maltraite.

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée ; tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? Otez-vous de là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net ; tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SYLVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra incessamment, on est allé le chercher.

SYLVIA, *avec un soûpir.*

Je le verrai donc ?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SYLVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir, ni entendre personne.

Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

EH bien as-tu quelque esperance à me donner ? que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'est pas la peine de le repeter, il n'y a rien

encore qui merite vôtre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toûjours.

TRIVELIN.

Eh mon, Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le recit vous ennuyeroit : tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, desir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous ; voilà l'abregé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjouissant, & franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

Le Prince rêve tristement.

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même chose au Prince, mais cela est inutile ; ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Sylvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là ; refuser ce qu'elle refuse, cela n'est point naturel, ce n'est point là une femme, voyez-vous, c'est quelque creature d'une espece à nous inconnue ; avec une femme nous irions nôtre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore

l'amour que j'ai conçû pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige, cela est bon dans un conte de Fée, je connois mon sexe, il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie; du côté de l'ambition Sylvia n'est point en prise, mais elle a un cœur, & par consequent de la vanité, avec cela, je sçaurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant, sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais si elle ne le voit, l'esprit lui tournera, j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit necessaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujetes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison, soyez tranquille, j'espere que tout se fera à l'amiable ; Sylvia vous connoît déja, sans sçavoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai ?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison ; j'avois soif, elle alla me chercher à boire : je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vûe cinq ou six fois de la même maniere, comme simple Officier du Palais : mais quoi qu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang ; on l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas sitôt, je me charge du reste, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE *en s'en allant.*

J'y consens. Si vous m'acquerez le cœur de Sylvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoissance.

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t-en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voila qui entre! adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le sçai bien: mais qu'est-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE *refusant.*

Je ne sçaurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant sa boëte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre! Pourquoy persecutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or çà, Lisette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire.

LISETTE.

C'est mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît necessaire à l'expedition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche? Non, elle n'est pas necessaire, il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans experience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi

modestes que les femmes de son village ; oh la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre, nous avons des dispenses qui le scandaliseroient ; ainsi ne regrete plus tes mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres, c'est de ces manieres dont je te parle ; je te demande si tu sçauras les avoir comme il faut, voyons, que lui diras-tu ?

LISETTE.

Mais je lui dirai... Que lui dirois-tu, toy?

FLAMINIA.

Ecoutes-moy : point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire, oh il faut en effacer cela, tu mets je ne sçai quoy d'étourdi & de vif dans ton geste, quelquefois c'est du non-chalant, du tendre, du mignard, tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent fraper, font mille singeries, ta tête est legere, ton menton porte au vent, tu cours aprés un air jeune, galant & dissipé ; parles-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, & le tout finement relevé de saillies folles : oh toutes ces petites impertinences-là sont trés-jolies dans une fille du monde, il est decidé que ce sont des graces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela, voila qui est fini : mais ici il faut, s'il te plait, faire main-basse sur tous ces agrémens-là, le petit homme en question ne les approuveroit

point, il n'a pas le goût si fort lui : tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bû que de belle eau bien claire, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE *riant.*

Mais de la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*

Bon, c'est que je les examine moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules : mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai ?

FLAMINIA.

Rien, tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coquetterie les laissoit en repos, ta tête comme elle se tiendroit, si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporez, & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton sçavoir-faire, regarde-moi d'un air ingenu ?

LISETTE *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon ?

FLAMINIA.

Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame, veux-tu que je te dise ? tu n'es

qu'une femme, eſt-ce que cela anime ? Laiſſons cela, car tu m'empêcherois la fleur de mon rôle ; c'eſt pour Arlequin, n'eſt-ce pas ?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, ſi je ne l'aime pas, je le tromperai ; je ſuis fille d'honneur, & je m'en fais un ſcrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouſeras, & cela te fera ta fortune ; as-tu encore des ſcrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domeſtique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh voila ma conſcience en repos, & en ce cas-là, ſi je l'épouſe, il n'eſt pas néceſſaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il ſera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire auſſi, car voila Arlequin qu'on amene.



SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin, & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

EH bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?

Arlequin ne dit mot.

TRIVELIN.

N'est-il pas vrai que voila une belle maison?

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'est-ce que cette maison-là & moy avons affaire ensemble? Qu'est-ce que c'est que vous? que me voulez-vous? où allons-nous?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à present votre domestique; je ne veux que vous servir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLE-

ARLEQUIN.

Parlez donc hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter vôtre maître?

TRIVELIN.

C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moy?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons nous à present.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire?

TRIVELIN.

Oui, sur Sylvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Sylvia! helas je vous demande pardon, voyez ce que c'est, je ne sçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours.

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne sont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je sçai où elle est.

ARLEQUIN *charmé & le caressant.*

Vous sçavez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ! Que je suis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites, l'honnête homme, de quel côté faut il tourner ? est ce à droit, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites. O Sylvia, chere enfant de mon ame, ma mie ! je pleure de joie.

TRIVELIN *à part les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prelude, il ne nous promet rien de bon ; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN *le pressant.*

Allons d'abord voir Sylvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant,

Vous souvenez-vous d'un certain cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Sylvia, & que vous avez vû avec elle?

ARLEQUIN *triste*.

Oui, il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maitresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un recit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste.

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté: il en est devenu amoureux, & souhaiteroit d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoutez jusqu'au bout.

ARLEQUIN *haussant le ton.*

Mais le voila le bout, est-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous sçavez que le Prince doit se choisir une femme dans ses Etats.

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne sçai point cela, cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Sylvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouser ; l'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs ; car il n'auroit que la femme, moy j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque chose à l'un & à l'autre, & nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison ; mais ne voyez-vous pas que si vous épousez Sylvia, le Prince resteroit malheureux ?

ARLEQUIN, *après avoir revé.*

A la verité il sera d'abord un peu triste ; mais il aura fait le devoir d'un brave hom-

me, & cela console ; au lieu que s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai aussi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moy, faites quelque chose pour votre maître ; il ne peut se résoudre à quitter Sylvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'avanture qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être sa femme ; il faut que cela arrive, cela est écrit là haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction ?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'est ma mort qu'on a prédite ; ainsi c'est prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne pretend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles, épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Ouida, que je me marie à une autre, afin de mettre Sylvia en colere & qu'elle porte son amitié ailleurs. Oh oh, mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper ! Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerera l'amitié du Prince ?

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié ?

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on se porte bien, qu'on a bon appetit & de quoy vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN *d'un air negligent.*

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville, maison à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela est beau ! il n'y a qu'une chose qui m'embarasse ; qui est-ce qui habitera ma maison de ville, quand je serai à ma maison de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets ! qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles là ? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN *riant*.

Non, que je pense, vous ne serez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange ; cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domestiques.

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre; je n'aime point à nourrir des faineans, & je ne trouverai point de valet plus fidéle, plus affectionné à mon service que moy.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors: mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Sylvia en comparaison avec des meubles, un carosse & des chevaux qui le traînent; dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, & se coucher? Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé, n'ai-je pas toutes mes commoditez? Oh mais je n'ai pas de carosse, eh bien je *En montrant ses jambes.* ne verserai point. Ne voila-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? n'est-ce pas là de bonnes jambes? Eh morbleu il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux, laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous

sera du pain ; vous marcherez, & vous n'aurez pas les goutes.

TRIVELIN.

Têtebleu vous êtes vif, si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN *brusquement.*

Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos comptes, vous m'avez promis de me montrer Sylvia, & un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment ; vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de credit, ni d'équipages.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle ? une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât delicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque temps à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien.

ARLEQUIN.

Ce que vous dites là seroit plus de mon goût que tout le reste, car je suis gourmand, je l'avoue : mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux ; il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bû de bon vin, que vous auriez mangé de bons morceaux.

ARLEQUIN.

J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire ; le cœur de Sylvia est un morceau encore plus friand que tout cela : voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.



SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche partout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours : mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'est pas la peine, quand je suis seul moy, je me fais compagnie.

TRIVELIN

Non, non, vous pourriez vous ennuyer; adieu, je vous rejoindrai bientôt.

Trivelin sort.

ARLEQUIN *se retirant au coin du Theatre.*

Je gage que voila une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, neant.

LISETTE *doucement.*

C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Sylvia?

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN *brusquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puis qu'elle le merite?

ARLEQUIN *brusquement.*

C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étois de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il seroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi moi?

LISETTE *d'un air doux.*

Non, mais enfin c'est un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? en fait de fille, ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement*.

A la bonne heure ; j'entens seulement qu'il a des sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos sujets & vos Etats ; si je n'ai pas de sujets, je n'ai charge de personne ; & si tout va bien, je m'en réjouis ; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, & céla ne rend ni plus beau ni plus laid : ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE *à part*.

Voila un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit*.

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur dans ce que je vous dis ; & j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il eſt vrai que la vôtre m'a trompée, & voila comme on a ſouvent tort de ſe prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh très-fort : mais que voulez-vous ? je n'ai pas choiſi ma phyſionnomie.

LISETTE *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en ſçaurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voila pourtant, & il n'y a point de remede, je ſerai toujours comme cela.

LISETTE *d'un air un peu fâché.*

Oh j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez guères.

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh pour le ſçavoir.

LISETTE *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la verité là-deſſus, & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN *à part les premiers mots.*

Comme elle y va ; tenez, dans le fond c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, & que vous m'insultez ?

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout, il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent ; ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette ; c'est vous qui avez tort de l'être, Mademoiselle.

LISETTE *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je le suis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez ; écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille ; car je suis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la premiere, c'est moi qui veut commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur, & si vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiselle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un villageois.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons à la Cour peuvent souffrir ces manieres-là dans leurs Maîtresses ? Par la morbleu, qu'une femme est laide quand elle est coquette.

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'est cela qui est aimable ; si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie : les premiers jours il faloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; ensuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, & puis moi j'avois un plaisir de Roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapois sa main, qu'elle me laissoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuse, & puis je lui parlois, ensuite elle ne me répondoit rien, mais n'en pensoit pas moins ; ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vîte qu'elle : enfin c'étoit un charme, aussi j'étois comme un

ou fou ; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne ressemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En verité vous me divertissez, vous me faites rire.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Oh pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens : adieu, si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plûtôt un merle blanc qu'un amoureux.

Trivelin arrive quand il sort.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Vous sortez ?

ARLEQUIN.

Oui, cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le dîner, cela vous desennuyera.

SCENE VI.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA *à Lisette.*

EH bien nos affaires avancent-elles ? comment va le cœur d'Arlequin ?

LISETTE *d'un air fâché.*

Il va très brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçûe ?

LISETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une coquette, voila de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette ; mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que si j'étois vaine, je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je suis déplaisante, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puis qu'on ne peut gagner Arlequin, Sylvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le seriez, que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot, oh

vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Sylvia me résisteroient ? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme ! C'est tout dire. Eh mais j'irois me cacher, mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela ; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner son cœur, ensuite sa main ; je l'entens d'ici vous dire, Je vous aime, je vois vos noces, elles se font, Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits, & voila qui est fini.

LISETTE *d'un air incredule.*

Tout est fini, rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à esperer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela ; je vais commencer par aller chercher Sylvia, il est temps qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vûs, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA *d'un air indifferent.*

Eh nous ne differons que du oui & du non, ce n'est qu'une bagatelle ; pour moi j'ai resolu qu'ils se voyent librement : sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, & une suite de valets.

ARLEQUIN.

PAr parenthese dites-moi une chose, il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles bariolez qui nous accompagnent partout, ces gens-là sont bien curieux.

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime commence par là à vous donner des témoignages de sa

bienveillance; il veut que ces gens là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh, c'est donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui sans doute.

ARLEQUIN.

Et dites-moi, ces gens-là qui me suivent qui est-ce qui les suit eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous personne aussi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne meritons pas cela.

ARLEQUIN *en colere, & prenant son bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens sans honneur, & qui ne meritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN *en le frapant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous ?

Arlequin court aussi après les autres valets, qu'il chasse, & Trivelin se refugie dans une coulisse.

ARLEQUIN *revient sur le Théâtre.*

Ces marauts-là, j'ai eu toutes les peines du monde à les congedier ; voila une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui ; c'est se moquer du monde.

Il se retourne, & voit Trivelin qui revient.

ARLEQUIN.

Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué ?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu ; mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est

pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniére-là : s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN *remettant sa latte.*

Oh à présent je vous comprens ; que diantre que ne dites-vous les choses comme il faut ! Je n'aurois pas le bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'est qu'un mal-entendu, & vous devez être bien-aise d'avoir reçû innocemment les coups de bâton que je vous ai donnez. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'est pas grande chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser là sans compagnie; ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Sylvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir... parbleu je ne vous trompe pas, car la voila qui entre; adieu, je me retire.

SCENE VIII.

SYLVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SYLVIA *en entrant accourt avec joie.*

AH! le voici! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc! le pauvre enfant! que je suis aise!

ARLEQUIN *tout essoufflé de joie.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh

ah, je me meurs de joie.

SYLVIA.

Là, là, mon fils, doucement ; comme il m'aime, quel plaisir d'être aimé comme cela !

FLAMINIA *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être si fidéles. *A part.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue ; mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

SYLVIA *lui répondant.*

Helas ! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *tendrement & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours ?

SYLVIA.

Si je vous aime, cela se demande-t-il ? est-ce une question à faire ?

FLAMINIA *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh pour cela je puis vous certifier sa tendresse, je l'ai vûe au desespoir, je l'ai vûe pleurer de votre absence, elle m'a touchée moi-même, je mourois d'envie de vous voir ensemble, vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais, car vous m'attendrissez ; vous me faites tellement ressouvenir d'un amant

que j'avois & qui est mort, il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Sylvia, on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous déservirai point ; aimez toujours Arlequin, il le mérite ; & vous, Arlequin, quelque chose qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne negligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiselle, vous êtes une fille de bien, je suis votre ami aussi moi ; je suis fâché de la mort de votre amant, c'est bien dommage que vous soyez affligée & nous aussi.

Flaminia sort.

SYLVIA *d'un air plaintif.*

Eh bien, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon amie.

SYLVIA.

Nous sommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SYLVIA.

Oui, mais notre amitié que deviendra-t-elle ? cela m'inquiete.

ARLEQUIN.

Helas ! ma mour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage

que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre pe-tite menotte à moi, ma mie; il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenser.

SYLVIA *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choses à vous dire, j'ai peur de vous perdre, j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie, j'ai peur que vous ne soyez trop long temps sans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SYLVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez, je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi, je ne sçai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'est une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SYLVIA *tristement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste? Si vous aviez un peu de compassion pour moi, est-ce que vous seriez si affligée?

SYLVIA.

Demeurez donc en repos, je ne vous dirai plus que je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes; il faut me promettre que vous ne le serez plus.

SYLVIA.

Oui, mon fils; mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Sylvia, je suis votre amant, vous êtes ma maîtresse, retenez-le bien, car cela est vrai; & tant que je serai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah ça dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse.

SYLVIA *bonnement.*

Voila qui va bien, je ne sçai point de sermens; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui est-ce que je la porterois? N'êtes vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi? Eh bien, n'est-ce pas assez, nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de sermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SYLVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous joyeux.

SYLVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SYLVIA.

Oh pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SYLVIA *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.*

Je ne m'embarrasse que de vous.

SYLVIA *en le regardant.*

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme celà ; mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

C'est comme du miel ces paroles-là.

En même temps viennent Flaminia & Trivelin.

TRIVELIN *à Sylvia.*

Je suis au desespoir de vous interrompre: mais votre mere vient d'arriver, Mademoiselle Sylvia, & elle demande instamment à vous parler.

SYLVIA *regardant Arlequin.*

Arlequin, ne me quittez pas, je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA *d'un air de confiance & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans; allez toute seule trouver vôtre mere, ma chere Sylvia, cela sera plus seant: vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira, c'est moi qui vous en assure, vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non, vous êtes de notre parti vous.

SYLVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui veut s'en aller & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle sera là res-

tez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye, il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA *comme en secret.*

Mon cher Arlequin, la votre me fait bien du plaisir aussi; mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin le dîné est prêt.

ARLEQUIN *tristement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois. *A Trivelin.* La soupe est-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Sylvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere; vous êtes le maître pourtant; mais je vous conseille de les laisser ensemble, n'est-il

pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien ; mais mon appetit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste... Ce rôt est donc friand?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine...

ARLEQUIN.

Que de chagrin ! Allons donc, quand la viande est froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la miénne, à cause de la connoissance.

FLAMINIA.

Ouidà, de tout mon cœur, j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je suis content de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SYLVIA.

SYLVIA.

OUi je vous crois, vous paroissez me vouloir du bien ; aussi vous voyez que je ne souffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ?

FLAMINIA.

Il va venir, il dîne encore.

SYLVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci ; je n'ai jamais vû de femmes si civiles, des hommes si honnêtes, ce sont des manieres si douces, tant de reverences, tant de complimens, tant de signes d'amitié : vous diriez que ce sont les meilleurs gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur & de conscience ; point du tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne

ne me dire d'un air prudent : Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidelité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas, ils ne sçavent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlois Grec, ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison ; eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & mensonger, voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Sylvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SYLVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidelle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidelité n'est-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais

tout qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens là pensent à leur façon, & souhaiteroient que le Prince fût content.

SYLVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces Comedies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoye, tout cela lui coûte un argent infini, c'est un abîme, il se ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne ! Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas, voila ce que c'est que l'amour ; j'ai aimé de même, & je me reconnois au petit peloton.

SYLVIA.

Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vûe cinq ou six fois, & qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le

vant, c'eſt dommage que je n'ai pû l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *ſouriant en cachette.*

Oh Sylvia, je vous aſſure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SYLVIA.

Eh bien qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi: mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vû que cela ne leur coûte rien: mais pour moi, cela m'eſt impoſſible.

FLAMINIA.

Eh ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SYLVIA *d'un air modeſte.*

Oh que ſi, il y en a de plus jolies que moi, & quand elles ſeroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle: j'en vois ici de laides qui font ſi bien aller leur viſage, qu'on y eſt trompé.

FLAMINIA.

Oui: mais le votre va tout ſeul, & cela eſt charmant.

SYLVIA.

Bon moi, je ne parois rien, je ſuis toute

d'une piece auprès d'elles, je demeure là, je ne vais ni ne viens qu'au lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde, elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon ; cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh voilà justement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il estime ; c'est cette ingenuité, cette beauté simple, ce sont ces graces naturelles : eh, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent gueres.

SYLVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

FLAMINIA.

Des impertinences, elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique ; y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche, il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie, j'étois dans une colere...

SYLVIA *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes de trahir comme cela leur pensée pour plaire à ces sottes-là !

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SYLVIA.

Que je les hais ces femmes-là : mais puisque je suis si peu agreable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse là ?

FLAMINIA.

Oh, elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SYLVIA *piquée, & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hem, elles sont bien-heureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah qu'elles mériteroient bien d'être punies ; je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Sylvia, & pour plaire au Prince, & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SYLVIA.

Pardy, vous voyez bien ce qu'il en est, il ne tient qu'à moy de les confondre.

FLAMINIA.

Voila de la compagnie qui vous vient.

SYLVIA.

Eh, je crois que c'est cet Officier dont je

vous ai parlé, c'est lui-même ; voyez la belle physionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *sous le nom d'Officier du Palais*, & LISETTE *sous le nom de Dame de la Cour*, & *les Acteurs precedens.*

Le Prince en voyant Sylvia, salue avec beaucoup de soumission.

SYLVIA.

Comment, vous voilà, Monsieur, vous sçaviez donc bien que j'étois ici ?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiselle, je le sçavois ; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la reverence.

La Dame ne dit mot, & regarde seulement Sylvia avec attention. Flaminia & elle se font des mines.

SYLVIA *doucement.*

Je ne suis pas fâchée de vous revoir, & vous me retrouvez bien triste ; à l'égard

de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une reverence, je ne merite pas cela; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impossible.

SYLVIA *répetant d'un air fâché, & à part, & faisant une reverence.*

Je ne vous demande pas l'impossible, quelle maniere de parler ?

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

SYLVIA.

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA *à Sylvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense.

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? sous pretexte de venir saluer Sylvia, vous lui faites une insulte ?

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime

tant, qui fait naître une si forte passion, & je cherche ce qu'elle a de si aimable ; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante, priez-la de nous donner quelques traits de naïveté, voyons son esprit.

SYLVIA.

Eh non, Madame, ce n'est pas la peine, il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *riant.*

Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SYLVIA.

Cela m'impatiente à la fin, & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me vange assez de celui qui en a fait choix.



SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SYLVIA.

FLAMINIA.

VOilà une creature bien effrontée.

SYLVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se moquer de moy, chacun a son prix, ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Sylvia, cette femme-là nous a trompez le Prince & moy, vous m'en voyez au desespoir, n'en doutez pas; vous sçavez que je suis penetré de respect pour vous; vous connoissez mon cœur, je venois ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux sur une personne si chere, & reconnoître notre souveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous, ne sçai je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

SYLVIA.

Et moy je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut ; mais il est trop agreable pour qu'on le maltraite lui, & il a toûjours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah, que vous êtes obligeante, Sylvia ! Que puis-je faire pour meriter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours !

SYLVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaisir, pourvû que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne sçaurois mieux faire, en verité. Arlequin est venu le premier, voila tout ce qui vous nuit ; si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Sylvia ? connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus genereux que le sien ? Non, la tendresse d'une autre

me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SYLVIA *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi; là, vous l'entendez, comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Sylvia, vous êtes charmante, & à sa place je serois tout comme il est.

SYLVIA.

Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. *à Lelio.* Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vangez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Sylvia, j'y cours; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SYLVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procedé de la Dame en question; il faut que tout le monde sçache ici le respect qui est dû à Sylvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Il sort.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SYLVIA.

Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien; mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment, vous ne le connoissez pas.

SYLVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvû qu'il ne me dise pas après, pourquoi as-tu pris mes presens?

FLAMINIA

Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SYLVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE IV.

FLAMINIA, ARLEQUIN,
tout éclatant de rire, entre avec Trivelin.

FLAMINIA *à part.*

Il me semble que les choses commencent à prendre forme; voici Arlequin, en verité je ne sçai : mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah! bon jour, mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi?

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trote comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise : Voulez-vous boire un coup? Je me divertissois de ces originaux-là en reve-

mant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'un Dame par derriere. Moi j'ai crû qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement : Arrêtez-vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu s'est retournée, & m'a dit : Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? Et pourquoi vous la laissez-vous porter cette queue, ai-je repris ? Sur cela le polisson s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous.

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'est que vous ne sçavez pas que ce que vous avez vû faire à ce laquais est un usage pour les Dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur ?

FLAMINIA.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là est bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai ; j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah morbleu qu'on a apporté de friandes

dragues ! que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre la cuisine ; j'ai tant bû à la santé de Sylvia & de vous, que si vous êtes malades, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi vous vous êtes encore ressouvenu de moi !

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, sur-tout à table. Mais à propos de Sylvia, est-elle encore avec sa mere ?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, songerez-vous toujours à Sylvia ?

ARLEQUIN.

Taisez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment j'ai tort ?

FLAMINIA.

Oüi, pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime ?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des interêts du Prince ?

FLAMINIA *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLE-

ARLEQUIN *en colere.*

Non, ma bonne. *à Trivelin.* Ecoute, je suis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en sçavois rien, fainéant que tu es, s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à present? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut : mais vous me le payerez, Flaminia.

Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête : quand il est revenu, il dit.

ARLEQUIN.

Cela est terrible ! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle : ma chere Flaminia, à present parlons de Sylvia à notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate, il n'y a rien que

je ne sçais point vous rendre contens tous deux, & d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi qui est-ce qui ne vous plaindroit pas? qui est-ce qui ne s'interesseroit pas à vous? vous ne connoissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien, je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous sçaviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir, si vous lisiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Helas! je ne sçai point lire, mais vous me l'expliquerez; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne seroit que pour l'amour du souci que cela vous donne: mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triste.*

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement, voilà qui est fini; Trivelin causera, l'on me separera d'avec vous, & que sçai-je moi où l'on m'envoyera? Arle-

quin, je vous parle peut-être pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triste.*

Pour la derniere fois! j'ai donc bien du guignon: je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore? Et où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela? Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? seront-ils si barbares?

FLAMINIA.

En tout cas j'espere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous, quelle est votre pensée? Car je n'ai point d'esprit moi quand je suis fâché; il faut que j'aime Sylvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de votre amitié, ni votre amitié de mon amour, & me voila bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse; depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous, vous lui ressemblez tant, que je crois quel-

quefois lui parler ; je n'ai vû dans le monde que vous & lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il est fâcheux que j'aime Sylvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon ?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait ?

ARLEQUIN.

Eh vous l'aimiez donc beaucoup ?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin, voyez combien vous meritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vû personne répondre si doucement que vous, votre amitié se met partout ; je n'aurois jamais crû être si joli que vous le dites : mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original merite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage : mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN *avec feu*.

Par la sambille je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela nous conduiroit-il ? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours si on me le permet, je ne sçai où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oserois : adieu.

ARLEQUIN *seul.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là ; si par quelque malheur Sylvia venoit à manquer, dans mon desespoir je crois que je me retirerois avec elle.



SCENE V.

TRIVELIN *arrive avec un Seigneur, qui vient derriere lui,* ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître : n'est-ce point compromettre mes épaules ; car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon, quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voila un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des reverences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace ; mais ne vous incommodai-je point, Monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en verité. *En voyant le Seigneur qui se couvre.* Vous n'avez seulement qu'à

me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *se couvrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites; que souhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en sçai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des complimens, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vous ai vû quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette, je vous ai ôté mon chapeau en passant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi, je ne vous saluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que si, mais vous n'aviez pas de grace à me demander, voila pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien ; mais que vous plait-il ?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur ; voici ce que c'est, j'ai eu le malheur de parler cavalierement de vous devant le Prince.

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoitre à cela ?

LE SEIGNEUR.

Oui ; mais le Prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les medisans ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voila qui me plait, c'est un honnête homme, s'il ne me retenoit pas ma maîtresse, je serois fort content de lui, & que vous a-t-il dit, que vous étiez un malappris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable, de quoi vous plaignez-vous ?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas là tout ; Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime ; la franchise & la simplicité de son caractere, sont des qualitez que je voudrois que vous eussiez tous, je nuis à son amour, & je suis au desespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN *attendri*.

Par la morbleu, je suis son serviteur ; franchement, je fais cas de lui, & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal ; car dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel benisse cet homme de bien, il a vuidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Messieurs, allez où il vous

plaira, je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi, vous refuserez de prier pour moi; si vous n'y consentiez pas ma fortune seroit ruinée, à present qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour? il faudra que je m'en aille dans mes terres, car je suis comme éxilé.

ARLEQUIN.

Comment, être éxilé, ce n'est donc point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non, voila ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aise, vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans doute, qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? est-il sûr qu'on est éxilé quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons, voila qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Sylvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi; de la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoy qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grande chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu, sans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'est-ce que cela fait? Moi j'ai l'air d'un innocent, vous vous avez l'air d'un homme d'esprit; eh bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc toute votre faute ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est se moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le sois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se vanger de ses envieux qu'autant qu'il se rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond, ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oseroit s'en ressentir, on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que vous vous vangez des au-

ARLEQUIN.

Quel trafic! C'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilege d'en donner d'un autre; voila une drôle de vanité. A vous voir si humbles vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevez là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle est la fille d'un de ses Officiers, & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'est pas là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois.

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets mon intercession, sans que le petit cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attens l'effet de vos promesses : adieu, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur ; diantre je suis en credit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

FLAMINIA *arrive.*

Mon cher, je vous amene Sylvia, elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en causant ensemble. *Sylvia arrive.*

SCENE VI.

SYLVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SYLVIA.

Bon jour, Arlequin, ah que je viens d'essayer un bel habit ! Si vous me

voyiez, en verité vous me trouveriez jolie, demandez à Flaminia. Ah, ah! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées, elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvrieres d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah mamour! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SYLVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contens à présent.

SYLVIA.

Eh Dame, puis qu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime partout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner! on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SYLVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame aussi moi qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela ; Flaminia nous aime comme si nous étions freres & sœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Aussi de notre part c'est queuci, queumi.

SYLVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici, mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné, je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN *d'un air negligent.*

A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

SYLVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à son gré ? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous serons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà puisque nous voila ensemble, allons

allons faire collation, cela amuse.

SYLVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait signe à Flaminia de venir.

FLAMINIA *sur son geste dit.*

Je m'en vais avec vous, aussi bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Sylvia.

SCENE VII.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derriere,* SYLVIA.

Lisette fait de grandes reverences.

SYLVIA *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de reverences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de si mauvaise grace à votre fantaisie.

LISETTE *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de merite.

SYLVIA.

Cela se passera, ce n'est pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah quelle situation!

SYLVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir, & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame! est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SYLVIA.

Gardez donc le silence; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas, beau ou laid, il restera comme il est; qu'est-ce que vous me voulez? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée? Eh bien achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiselle; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SYLVIA.

Voila qui est fini, je ne me moquerai

plus de vous, je ſçai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux : mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne : de quoi auſſi vous aviſiez-vous de me mépriſer ?

LISETTE.

J'avois crû m'appercevoir que le Prince avoit quelque inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'eſt pas toujours aux agrémens qu'on ſe rend.

SYLVIA *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné !

LISETTE.

Eh bien oui je ſuis jalouſe, il eſt vrai ; mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai crû qu'il étoit pour moi : il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas, & je le guerirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SYLVIA *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guerirez de rien ; mon avis eſt que cela vous paſſe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît poſſible ; car enfin je ne ſuis ni ſi mal-adroite, ni ſi deſagreable.

SYLVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose, vos bonnes qualitez m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniere! quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SYLVIA *riant.*

Oui, nous verrons des balivernes: pardi, je parlerai au Prince; il n'a pas encore osé me parler lui, à cause que je suis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SYLVIA *brusquement.*

Marchez, marchez, je ne sçai pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE VIII.

SYLVIA, FLAMINIA *arrive*.

FLAMINIA.

QU'avez vous, Sylvia ? vous êtes bien émûe ?

SYLVIA.

J'ai que je suis en colere ; cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon, & sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on le rendoit, qu'elle étoit plus agreable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien passer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela, que je verrois, pati, pata ; que sçai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage ? Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée ?

FLAMINIA *d'un air vif & d'interêt.*

Ecoutez, si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SYLVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ;

mais c'est Arlequin qui m'embarasse.

FLAMINIA.

Eh je vous entens ; voila un amour aussi mal placé, qui se rencontre là aussi mal à propos qu'on le puisse.

SYLVIA.

Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais si Arlequin vous voit sortir de la Cour & méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse ?

SYLVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SYLVIA.

Vous me faites rêver à une chose ; ne trouvez-vous pas qu'il est un peu negligent depuis que nous sommes ici, Arlequin ? Il m'a quittée tantôt pour aller gouter, voila une belle excuse.

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous. Mais ne me trahissez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille ; dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant ce garçon ?

SYLVIA *d'un air indifferent.*

Mais vraiment oui je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué; lui il a l'air pesant, les manieres grossieres, cela ne quadre point, & je ne comprens pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SYLVIA.

Mettez-vous à ma place: c'étoit le garçon le plus passable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facetieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coûtume de le voir, & de coûtume en coûtume je l'ai aimé aussi faute de mieux: mais j'ai toujours bien vû qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable & tendre Sylvia! Mais à quoi vous determinez-vous donc?

SYLVIA.

Je ne puis que dire; il me passe tant de oui & de non par la tête, que je ne sçai auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit negligent qui ne songe ici qu'à manger, d'un autre côté, si on me renvoye, ces glorieuses de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit: Va-t-en, tu n'es

pas aſſez jolie ; d'un autre côté, ce Monſieur que j'ai retrouvé ici. . .

FLAMINIA.

Quoi !

SYLVIA.

Je vous le dis en ſecret, je ne ſçai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revû : mais il m'a toujours paru ſi doux, il m'a dit des choſes ſi tendres, m'a conté ſon amour d'un air ſi poli, ſi humble, que j'en ai une veritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être ſi maîtreſſe de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous ?

SYLVIA.

Je ne crois pas, car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'eſt un homme aimable.

SYLVIA.

Je le ſens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous vanger pour l'épouſer, je vous le pardonnerois, voila la verité.

SYLVIA.

Si Arlequin ſe marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure, je ſerois en droit de lui dire : Tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche : mais il n'y a rien à faire, qui eſt-ce qui voudroit d'Ar-

lequin ici, rude & hommasse comme il est ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous ; pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs. Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; & dans les sentimens où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SYLVIA.

Mais mon plaisir où est-il ? Il n'est ni là ni là, je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui, voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE IX.

SYLVIA, LE PRINCE *qui entre.*

SYLVIA.

Vous venez ? Vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a

fait instruire s'étoit bien acquittée de son devoir : quant à moi, belle Sylvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairez moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SYLVIA.

Ne voilà-t-il pas ? ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoye ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oserez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort ?

SYLVIA.

Qu'est-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis, allez-vous en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne seront pas vraies, elles vous affligeront, en serai-je plus à mon aise après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Sylvia ?

SYLVIA.

Oh ce que je veux, j'attens qu'on me le dise, j'en suis encore plus ignorante que vous ; voila Arlequin qui m'aime, voila le Prince qui demande mon cœur, voila vous qui meriteriez de l'avoir, voila ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voila que j'aurai un affront si je n'épouse pas le Prince : Arlequin m'inquiete, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me penetrent, Sylvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendresse toute grande qu'elle est ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SYLVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SYLVIA *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne sçaurois suppor-

ter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela ? pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout à fait qu'à être comme je suis ; pour moi je laisserai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge, vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontez d'une personne si chere. Adieu, Sylvia.

SYLVIA *vivement*.

Adieu, Sylvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? restez là, c'est ma volonté, je la sçai mieux que vous peut-être.

LE PRINCE.

J'ai crû vous obliger.

SYLVIA.

Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air ému*.

Eh quand je le serois ?

SYLVIA.

Cela seroit different, parce que je dirois à Arlequin que vous pretendiez être le maître, ce seroit mon excuse : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Qu'elle est aimable ! Il est temps de dire qui je suis.

SYLVIA.

Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul ; & si vous l'étiez, Arlequin ne sçauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raison. Mais non, après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop, & quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidelle, voilà qui est fini.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Differons encore de l'instruire. Sylvia, conservez-moi seulement les bontez que vous avez pour moi. Le Prince vous a fait preparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occasions d'être avec vous ; après la fête vous verrez le Prince, & je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SYLVIA.

Oh il ne me dira pas un mot, c'est tout comme si j'étois partie ; mais quand je se-

rai chez nous, vous y viendrez ; eh que sçait-on ce qui peut arriver ? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUi, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Sylvia vous a dit de tendre; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous: graces au Ciel vous voila presque arrivé où vous le souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde, quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand plaisir.

Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Sylvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en repeter quelque chose ?

LE PRINCE.

Cela est impossible, je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous repeter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidelle à Arlequin ! J'ai vû le moment où elle alloit me dire : Ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon ; cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Sylvia qui soit veritablement de l'amour ; les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles

elles falsifie la nature, ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent, il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & la pudeur toute la decence ; vous m'avouërez que cela est charmant, tout ce qui la retient à present, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous, sera-t-il bientôt gagné Arlequin ? vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout à fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh dans la premiere conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est incognito chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquietude, & terminer mes travaux, dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne merite pas de vous être dite; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me desennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Sylvia, il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils se retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN *entre d'un air un peu sombre.*

TRIVELIN *après quelque temps.*

Eh bien que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici?

TRIVELIN.

C'est le Prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille la bonne chere que je fais me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc ?

ARLEQUIN.

Merdi j'ai peur d'être en pension sans le sçavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante ; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute sûreté de conscience, & bûvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne foi ; il me seroit bien rude de me voir un jour apporter le memoire de ma dépense ; mais je vous crois, dites-moi à present comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ses affaires ?

TRIVELIN.

Son Secretaire d'Etat, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui, j'ai dessein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'en-

fuye, & lui demander quand il veut finir avec nous, car mon pere est tout seul.

TRIVELIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Sylvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maison ; car j'ai accoûtumé de troter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous ; & si le Prince a toujours bonne envie de nous regaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans.

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN *d'un air mécontent.*

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Hum, Le mauvais valet ! allons vite, a-

rez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN *se mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monsieur.

TRIVELIN.

Alte là, dites Monseigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur sçaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur sçaura. C'est donc un geant ce Secretaire d'Etat ?

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin. Après ?

ARLEQUIN.

Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Sylvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle : ainsi aussitôt la présente reçûe.

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne sçauroit se passer de vous ? ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN

Oh, oh ! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN *tirant sa latte.*

Cela est fâcheux, mon mignon : mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercîmens pour elle.

TRIVELIN.

Des remercîmens à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime ? vous

n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant.

TRIVELIN.

Oh diable soit de l'amitié.

SCENE III.

FLAMINIA *arrive*, TRIVELIN *sort.*

FLAMINIA *à Arlequin.*

QU'est-ce que c'est? qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie, c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'est tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans doute : mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Helas ! vous êtes votre maîtresse ; mais si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite : oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, sçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne sçaurai plus bientôt de quelle espece seront mes sentimens pour vous : en verité je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais, Flaminia, cela sera ce que cela pourra ; au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtresse, je la garde, si je n'en avois point, je n'en chercherois pas, qu'en ferois-je avec vous elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! le moyen après

tout ce que vous dites de flatter votre amie:

ARLEQUIN.

Eh que ferez-vous donc?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Sylvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut, vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer si je la trouve Sylvia, en serez vous bien aise?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez: mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je serai bientôt de retour.

En sortant elle sourit à celui qui entre.



SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du deuxième Acte entre avec des Lettres de Noblesse.*

ARLEQUIN *le voyant.*

VOila mon homme de tantôt ; ma foi, Monsieur le médisant, car je ne sçai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vû.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti d'embarras, & rentré dans les bonnes graces du Prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'espere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh quoique je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous ressouvenez plus de rien, & reconciliez-vous avec moi, en faveur du présent que je vous apporte de la part du Prince ; c'est de tous les présens le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Sylvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non, le présent dont il s'agit est dans ma poche; ce sont des Lettres de Noblesse dont le Prince vous gratifie comme parent de Sylvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela, car si je le prenois, ce seroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours, qu'importe ? Vous ferez plaisir au Prince; refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vûe, & j'en ai peut-être sans le sçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots*.

En voilà bien d'un autre ! l'ambition c'est un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble ! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sottises, vous autres !

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas ; cet orgueil ne signifie là qu'un desir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi sa signification ne vaut pas mieux que lui ; c'est bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis je, ne serez-vous pas bien aise d'être Gentilhomme !

ARLEQUIN.

Eh je n'en serois ni bien aise, ni fâché ; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en serez plus respecté & plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens moi & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage ; je ne sçaurois faire tant de choses à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez.

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti ; d'ailleurs,

voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne : mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien si j'avois ce pouvoir, si j'étois Noble, diable emporte, si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je ferois parfois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cause qu'on n'oseroit lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes sont quelquefois méchans ! Mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu vous avez raison, je ne suis qu'une bête, allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse : mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi, car il est bien

obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content ; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monsieur, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien ? car il faut faire son devoir dans une Charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous quand vous avez dit du mal de moi ?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme ! vertuchoux ces devoirs-là sont bons ! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Noblesse ; & quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre il y a donc bien des Nobles qui payent la taille !

LE SEIGNEUR.

Je n'en ſçai point le nombre.

ARLEQUIN.

Eſt-ce là tout ? n'y a-t-il plus d'autre devoir ?

LE SEIGNEUR.

Non ; cependant vous, qui ſuivant toute apparence ſerez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus ; ce ſera de meriter cette faveur par toute la ſoûmiſſion, tout le reſpect & toute la complaiſance poſſible. A l'égard du reſte, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ſerez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement ; ces dernieres obligations-là ne me plaiſent pas tant que les autres : premierement, il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeſte quel honneur !

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'eſt qu'il faut ſe vanger d'une injure, ou perir plûtôt que de la ſouffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'eſt donc

qu'un coq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être genereux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez genereux & bon, quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens, il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur. Par la mardi la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons nous plutôt, quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre, si je suis le plus fort : voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? dites moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point, cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste ! vous parlez du sang comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Noblesse, mon honneur

honneur n'est pas fait pour être Noble, il est trop raisonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-la toujours, vous vous ajusterez avec le Prince, on n'y regardera pas de si prés avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE *arrive*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre visite ? Ah c'est celui-là qui est cause

qu'on m'a pris Sylvia ! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle ; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne.

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin !

ARLEQUIN.

Êtes-vous Gentilhomme vous ?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux ; sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous meritez : mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela, il faudroit vous tuer pour vous vanger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre ; mais je n'ai pas ordre de vous écouter moi.

LE PRINCE.

Eh bien prens un esprit plus doux, connois-moi, puis qu'il le faut, c'est ton Prince lui même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru jusqu'ici aussi bien que Sylvia.

ARLEQUIN.

Votre foi.

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN *humblement.*

Excusez, Monseigneur, c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été un impertinent avec vous ?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN *tristement.*

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous ; je ne suis pas digne d'être fâché contre un Prince, je suis trop petit pour cela : si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'est tout ; cela doit faire compassion à votre puissance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monseigneur ? j'ai une fille qui m'aime, vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne ; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste ?

LE PRINCE *à part.*

Il a raison, & ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sçai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Sylvia, il est vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, & laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi ; disons en conscience, si un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Eh bien personne ne me l'a prise que vous, voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE.

Que lui répondre ?

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela : Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder ? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître ? S'en ira-t-il sans avoir justice ? n'en aurai-je pas du regret ? qui est-ce qui fera

mon office de Prince, si je ne le fais pas ? J'ordonne donc que je lui rendrai Sylvia.

LE PRINCE

Ne changeras-tu jamais de langage ? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Sylvia sans t'écouter ; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'interesse à ta douleur, je cherche à la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Sylvia de bonne volonté ; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire ; tu es le seul qui resiste, tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toujours triste*.

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent ; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit ; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous represente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien ; mais je suis

votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Va, tu me désesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre !

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Sylvia ! le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider ! Arlequin, je t'ai causé du chagrin : mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'esperois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne ; mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient reservez, & ta dureté n'empêchera pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ah, qu'on a de mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content; tu souhaites que je te rende justice, sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi, n'en aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE *triste.*

Ne t'embarasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci! le voilà désolé.

LE PRINCE *en caressant Arlequin.*

Je te sçai bon gré de la sensibilité où je te vois; adieu, Arlequin, je t'estime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laisse faire un ou deux pas au Prince.*

Monseigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne suis qu'en peine de sçavoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous aussi, voila ce qui m'ôte le courage: helas que les bonnes gens sont foibles!

LE PRINCE.

J'admire tes sentimens.

ARLEQUIN.

Je le croi bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté: mais à tout hasard si je vous donnois Sylvia, avez-vous dessein que je sois votre favori?

LE PRINCE.

Eh qui le seroit donc?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flaté; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me répons toujours ce que tu penses; il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse?

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'é-

tois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle. *Il s'en va.*

ARLEQUIN

Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal. *Arlequin seul.* Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie ; par la mardi il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? est-ce que je quitterai Sylvia là ? cela se pourra-t-il ? y aura-t-il moyen ? Ma foi non, non assurément ; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui ; mais le Prince est tendre aussi lui, & il ne dira mot.

SCENE VI.

FLAMINIA *arrive d'un air triste ;* ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BOn jour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu ?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a sçû l'intelligence qui est entre nous, il vient de m'ordonner de sortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais; malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colere.

ARLEQUIN *étonné & déconcerté.*

Ah me voila un joli garçon à présent!

FLAMINIA.

Je suis au desespoir moi, me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le temps me presse, je suis forcée de vous quitter; mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant son haleine.*

Ahi, qu'est-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton essoufflé.*

C'est donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*

Attendez... je me suis peut-être trompé

aussi moi sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment vous vous seriez méprisé ! vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller, que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre ; elle est partie, voilà que je vous aime, cela est décidé, & je n'y comprens rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle avanture !

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Sylvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux*.

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons ensemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui ; est-ce ma faute à moi ? pourquoi ne m'avertissiez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous se iriez ma maitresse ?

FLAMINIA.

M'avez vous avertie que vous deviendriez mon amant ?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinnois-je ?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien ; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epousez-moi, j'y consens : mais il n'y a point de temps à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN *en s'en allant*.

Ah je pars pour parler au Prince ; ne di-

tes pas à Sylvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous sçavez que je suis innocent ; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.* Qui est-ce qui auroit crû que j'y prendrois tant de plaisir ? cela me confond.

SCENE VII.

FLAMINIA, SYLVIA.

FLAMINIA.

En verité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir y resister. Voici l'autre. A quoi rêvez-vous, belle Sylvia ?

SYLVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incomprehensible ?

SYLVIA.

Je voulois me vanger de ces femmes,

vous sçavez bien, cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guéres vindicative.

SYLVIA.

J'aimois Arlequin, n'est ce pas?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SYLVIA.

Eh bien je croi que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SYLVIA.

Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je? lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même, je ne croi pas être blâmable.

FLAMINIA *Les premiers mots à part.*

Rions un moment, je le pense à peu près de même.

SYLVIA *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près? il faut penser tout à fait comme moi, parce que cela est; voila de mes gens, qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc?

SYLVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, & vous allez me répondre des à peu près qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ? mais n'est-ce pas cet Officier que vous aimez ?

SYLVIA.

Eh qui donc ? pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer ; mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui, le voir triste, toujours se lamentant, toujours le consoler de la peine qu'on lui fait ; Dame cela lasse, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer, il mourra de joie.

SYLVIA.

Il mourroit de tristesse, & c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SYLVIA.

Je l'attens ; nous avons été plus de deux heures ensemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera ; cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous ? mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquietez pas, on trouvera aisément moyen de l'appaiser.

SYLVIA *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiser ! diantre il est donc bien facile de m'oublier à ce compte ? est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici ?

FLAMINIA.

Lui vous oublier ! j'aurois donc perdu l'esprit si je vous le disois ; vous serez trop heureuse s'il ne se desespere pas.

SYLVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela ; vous êtes cause que je redeviens incertaine avec votre desespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que direz-vous ?

SYLVIA.

S'il ne m'aime plus, vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâchée ; que vous faut-il donc ?

SYLVIA.

Hom, vous qui riez je voudrois bien vous voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche, croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquieter du reste.

SCENE

SCENE VIII.

SYLVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas ! vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SYLVIA.

Bon importun ! je parlois de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi ! & qu'en disiez-vous, belle Sylvia ?

SYLVIA.

Oh je disois bien des choses, je disois que vous ne sçaviez pas encore ce que je pensois.

LE PRINCE.

Je sçai que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, & c'est là sçavoir ce que vous pensez.

SYLVIA.

Hom vous n'êtes pas si sçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant ; mais dites-moi, vous êtes un honnête homme,

& je suis sûre que vous me direz la verité, vous sçavez comme je suis avec Arlequin; à present prenez que j'aye envie de vous aimer, si je contentois mon envie, ferois-je bien? ferois-je mal? là conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire, voila mon sentiment.

SYLVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Sylvia, en homme sincere.

SYLVIA.

C'est mon avis aussi, j'ai decidé de même, & je croi que nous avons raison tous deux; ainsi je vous aimerai s'il me plait, sans qu'il y ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien, car il ne vous plait point.

SYLVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puis qu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il? s'il veut je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi, lorsque vous le connoitrez, vous ne vou-

drez peut-être plus de moi.

SYLVIA.

Courage, vous voilà dans la crainte à cette heure; je croi qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SYLVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'esprit, ne tremblez plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Sylvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SYLVIA.

Vous m'empêchez de jurer! cela est joli, j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi?

SYLVIA.

Contre vous! est-ce que vous êtes le Prince?

LE PRINCE.

Oui, Sylvia; je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne; je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire, à présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon

cœur, ou de refuser l'un & l'autre; parlez, Sylvia.

SYLVIA.

Ah mon cher Prince! j'allois faire un beau serment, si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous sçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE IX. & derniere.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SYLVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Sylvia.

SYLVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris; voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité; qu'est-ce que vous me diriez? que je vous quitte; qu'est-ce que je vous répondrois?

que je le sçai bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime & je vais le combler de biens : toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince ; belle Sylvia, souffrez que des Fêtes qui vous sont preparées annoncent ma joie à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A present je me moque du tour que notre amitié nous a joué ; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *La double inconſtance*, *Comedie*, & j'ai crû que le public en verroit l'impreſſion avec le même plaiſir qu'il en a vû les repreſentations. Fait à Paris ce premier Mai 1724. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres leurs Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé François Flahault, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis és mains un manuſcrit qui a pour titre, *La double Inconſtance*, *Comedie*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit livre en tels volumes, forme, marge & caractere, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte des Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs

& autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe ou par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cent liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regître de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre trés-cher & feal Chevalier & Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble & empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, ſoit tenue pour

dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Hâro, Chatte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le trentiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept cent vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Signé, Par le Roi en ſon Conſeil, CARPOT, & ſcellé du grand Sceau de Cire jaune.